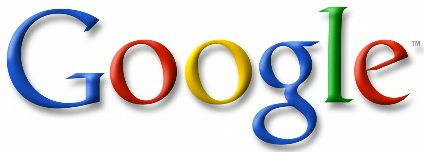



ACADEMIAE·HARVARDIANAE·IN·NOV·ANG·SIGILLVM
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LES GÉNIES

DE

LA LIBERTÉ

POISSY. — IMPRIMERIE DE A. BOURET.

BENJAMIN GASTINEAU

LES GÉNIES
DE
LA LIBERTÉ

AVEC DES LETTRES

DE GEORGE SAND, VICTOR HUGO ET LOUIS BLANC

I. LES GÉNIES DE LA LIBERTÉ A TRAVERS LES SIÈCLES.
II. LES POÈTES LIBRES.
Le Dante, Milton, Shakspeare, Byron, Burger, Schiller.
III. LES CONTEMPORAINS.
Lamennais, Balzac, P.-J. Proudhon, Victor Hugo, Louis Blanc, Garibaldi, Michelet, Quinet, Vacherot, Stern, David.
IV. L'AMÉRIQUE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.
Abraham Lincoln.
V. MIRABEAU ET LES GÉNIES FÉMININS.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cᵉ, ÉDITEUR
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

1865

L'idéal de l'humanité se déplace, l'histoire se refait et se refond. A l'odieuse dynastie des tyrans succède la dynastie des génies émancipateurs de l'humanité. Les Césars, les Borgia, les Stuarts, les Valois, les Louis XIV s'évanouissent devant cette aurore qui s'avance à l'horizon des peuples. Qu'est Néron à côté de Shakespeare ? Un néant. César Borgia à côté du Dante ?

1

Une erreur de la nature. Louis XIV en face de Molière? Une vanité vide. Au lieu de compter par règne, comme les classiques, éternellement esclaves de la royauté, nous y ont habitués, bientôt on comptera par génies, par les époques qui ont vu naître et fleurir les grands hommes. Cette nouvelle chronologie nous paraît rationnelle. Que dit la tyrannie? Rien. Elle fait la solitude et le silence autour d'elle, tandis que le génie, synonyme de création, dote l'humanité de nouvelles idées, de nouvelle forces, de nouvelles joies. Arrière donc le néant du despotisme, et vivent les génies de la liberté!

Benjamin Gastineau.

Paris, mai 1865.

PREMIÈRE PARTIE

LES GÉNIES DE LA LIBERTÉ

A TRAVERS LES SIÈCLES

Scott Érigène. — Bérenger. — Abailard. — Arnauld de Brescia. Tanchelin. — Pierre et Henri de Bruis. — Pierre de Vaud. — Étienne Marcel. — Amaury. — Wiclef. — Jean Huss. — Jérôme de Prague. — Jean de Leyde. — Jean Zyska. — Procope le Grand. — Savonarole. — Luther. — Thomas Munzer. — Les savants, les lettrés, les encyclopédistes.

I

Il n'est pas de lutte plus dramatique et plus intéressante à suivre que celle des réformateurs religieux qui, voulant concilier l'inconciliable, la foi et la raison, le droit et l'arbitraire, vouent leur existence tourmentée au triomphe de la liberté, à la sainte cause du progrès, s'agitent et combattent au sein de l'Église forçée de qualifier d'hérésie, de crime de lèse-divinité, toute tentative de libre arbitre et de libre examen. Les doctrines catholi-

ques ont été réfutées par les prêtres et les moines catholiques eux-mêmes. Le moine irlandais Scott Érigène soutint cette proposition hardie : « La philosophie est la vraie religion, et la vraie religion est la vraie philosophie. » Et encore : « L'autorité relève de la raison, non la raison de l'autorité. » Plus tard, à la fin du XI[e] siècle, Bérenger, archidiacre d'Angers, condamné par l'Église, avait également eu la hardiesse d'écrire que *la foi est inférieure à la science*. Mais Abailard eut la gloire de synthétiser les éléments confus et épars jusqu'à lui de la scolastique, ce premier bégaiement de la philosophie au moyen âge. L'esprit humain sortait enfin de la nuit qui suivit le règne de Charlemagne. Les questions de logique et de théologie se traitaient sur les places publiques, dans les rues, dans les carrefours, aussi bien qu'au sein des écoles.

II

Au plus fort de la mêlée philosophique de ce temps, sur la montagne Sainte-Geneviève, apparaît Abailard dont la parole ardente, interprète d'un esprit hardi, élevé, remue un auditoire de fervents disciples accourus de tous les points de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Allemagne. Le logicien breton combat tour à tour le nominalisme matérialiste de Roscelin, le spiritualisme éléatique de Guillaume de Champeaux, son ancien maître, et la théologie catholique d'Anselme de Laon. Il professe le conceptualisme; il enseigne que les idées générales ne sont ni des mots ni des choses, mais des conceptions de notre esprit; enfin il tente, selon l'expression d'Hegel, de *fonder les dogmes chrétiens sur des raisons méta-*

physiques. Abailard place le libre arbitre au-dessus de la grâce ; la troisième personne de la Trinité, l'Esprit, au-dessus des deux autres. « Soumets-toi à l'autorité sans examen, » disait l'Église, « Examine et ne te soumets qu'à l'esprit, » disait Abailard.

Appelé à répondre devant un synode assemblé à Soissons, en 1121, de la *nouveauté de ses doctrines*, Abailard fut condamné à livrer lui-même aux flammes son *Traité de l'introduction à la théologie*. De ce moment, les persécutions s'abattirent sur lui. Le hardi docteur breton, indigné de l'acharnement avec lequel saint Bernard, abbé de Clairvaux, le poursuit, se retourne comme un sanglier blessé sur son chasseur et lui porte un défi solennel devant le concile de Sens, où, curieux d'assister à ce tournoi théologique, se rendirent le roi Louis VII, le comte de Champagne, tous les dignitaires de l'Église et tous les élèves d'Abailard. La curiosité fut déçue. Lorsque Abailard voulut répondre au violent abbé de Clair-

vaux, qui l'avait accusé de sentir son Arius sur la Trinité, son Pélage sur la Grâce, son Nestorius sur la personne du Christ, le concile lui ferma la bouche en lui interdisant la discussion des dogmes, des articles de foi, lui permettant seulement de rétracter ses hérésies. Abailard refusa de parler. A la seconde séance, n'ayant pas comparu, il fut condamné; puis, à la sollicitation de saint Bernard, le pape l'excommunia et lui imposa un silence perpétuel.

Abailard se retira au monastère de Cluny. C'est là que mourut rongé de soucis, accablé de misères morales et physiques, l'amant d'Héloïse, le professeur naguère applaudi de toute l'Europe. *Sic transit gloria!* Mais ne le plaignons pas trop; n'a-t-il pas possédé la plus belle âme qui ait incarné corps de femme : Héloïse, cette Sapho et cette sainte Thérèse tout à la fois, qui réclama courageusement le cadavre de son époux pour l'enterrer au Paraclet, au milieu de ses pieuses sœurs?

III

Pas de maîtres sans disciples. Vous allez comprendre avec quelle rapidité une pensée trace sa lumineuse parabole en Europe: « Abailard, avait dit saint Bernard, nouveau Goliath, s'avance avec tout son appareil de guerre, précédé de son écuyer, Arnauld de Brescia. Ce moine italien qui était venu se former à Paris à l'école d'Abailard, et qui fut frappé par le synode de Soissons en même temps que son maître et son ami, retourna à Brescia, et se cloîtra dans sa cellule, non pour prier, mais pour invoquer le Dieu de la liberté, pour songer aux moyens de délivrer l'Italie de la domination temporelle de la papauté et des ambitieuses prétentions des Guelfes et des Gibelins. Il quitte son couvent après avoir conçu l'auda-

cieux projet de marier la liberté antique au génie chrétien, se rend à Rome, et, dans ses discours à ses compatriotes, évoque les glorieux souvenirs de leur ancienne république. De nombreux partisans se groupent autour de lui. Il imprima alors une telle impulsion aux États romains, que le clergé, justement alarmé, porta ses plaintes à Innocent II, et lui dénonça l'hérésie des Arnauldistes. Le concile de Latran condamna le courageux moine, le bannit de l'Italie.

Poursuivi de refuge en refuge, traqué en France par saint Bernard, Arnauld de Brescia passa en Suisse. Pendant qu'il prêchait la liberté aux Zurichois, il apprit que ses partisans venaient de proclamer la république au Capitole. Il vole au secours des Romains, accompagné de deux mille montagnards suisses qui ont juré de mourir à ses côtés; mais il arrive trop tard. Innocent II avait demandé main-forte à Frédéric Barberousse. Les Romains étaient vaincus. Arnauld de Brescia, pris en

Campanie, fut amené à Rome et brûlé vif en face du Corso.

Ainsi finit le moine républicain Arnauld de Brescia dont la filiation des idées avec son maître Abailard est facile à établir. Certes, le philosophe breton, en expliquant la Trinité, n'entendait pas réformer radicalement l'état politique comme le moine italien; mais l'esprit humain vit de logique : la libre interprétation du dogme conduisait par une pente irrésistible à la liberté civile. Arnauld, républicain, ne faisait donc que réaliser dans l'ordre politique les théories métaphysiques d'Abailard conceptualiste.

IV

Tanchelin en Flandre, Pierre et Henri de Bruis en France, continuent le mouvement de réforme religieuse. Ces novateurs, pères des

Albigeois, combattent la vénalité du clergé de leur temps, la puissance temporelle de la papauté. Ils veulent substituer à la hiérarchie cléricale l'association fraternelle des apôtres. Les moines Pierre et Henri de Bruis parcourent les provinces du midi de la France, pieds nus, à peine couverts, enseignant aux populations qu'il faut dégager Dieu de toute forme, de tout culte idolâtrique, l'adorer en esprit et en vérité. Saint Bernard, l'infatigable défenseur de l'Église, leur répond par l'anathème. Les deux réformateurs, excommuniés, sont pourchassés de ville en ville. Les habitants de Saint-Gilles, ameutés par les prêtres, brûlent Pierre de Bruis devant l'église. Henri meurt martyrisé en prison. Le concile de Reims fit un canon contre les hérétiques de Gascogne et de Provence, dont un grand nombre périt par l'épreuve de l'eau et dans les flammes. Frappée sans pitié en France, l'hérésie albigeoise reparut en Angleterre, en Allemagne, en Bohême.

L'Église avait à peine coupé une tête de

l'hydre réformatrice, étouffé une hérésie, qu'une autre surgissait. En 1160, un riche bourgeois du Dauphiné, Pierre de Vaud ou Valdo distribue ses biens aux pauvres, et prêche, à l'exemple des premiers chrétiens, la vie commune, la pauvreté, la fraternité, l'humilité. La secte des Vaudois se forme ; elle attaque les abus du clergé et la hiérarchie de l'Église. Le pape Alexandre III fulmine contre Valdo et ses adhérents. Les hécatombes humaines qui avaient souillé le règne du roi Robert se renouvellent. On fait un carnage des malheureux Vaudois. Dans le Berri seulement, plus de sept mille d'entre eux furent passés au fil de l'épée; le reste périt au milieu des flammes. Valdo, échappé au massacre, se réfugia en Bohême.

V

Il se fait une trêve. L'Église respire quelque temps. C'est sur le terrain de la société laïque que vont se livrer maintenant les nouvelles luttes, car l'esprit de progrès ne se repose pas plus que le Juif errant; il frappe tour à tour avec l'impitoyable ponctualité d'un créancier à la porte des pouvoirs spirituel et temporel. Quand on ne lui ouvre pas, il brise les gonds et entre. Au XIVe siècle, la bourgeoisie, déjà trop intelligente pour rester esclave sous le gantelet de fer de la féodalité, se lève au nom du droit, au nom de la liberté, appelle le peuple aux armes, secoue le joug du despotisme sur tous les points de l'Europe. En France, c'est Etienne Marcel; en Angleterre, Jean Ball et Tyler; en Flandre, Jacques et Philippe Artevelle; en Suisse, Guillaume Tell.

Tous ces héros de la bourgeoisie soulevée réclament pour elle des garanties politiques. Au XIVe siècle, on les voit marcher, combattre à la tête des communes révoltées; se prendre corps à corps ou traiter de pair avec le noble intimidé de leur assurance, de leur courage, de leur enthousiasme d'hommes libres!

La réaction vint à bout des nobles tentatives de Jean Ball, de Marcel, des Artevelle; mais néanmoins la bourgeoisie avait frappé un terrible coup au défaut de la cuirasse féodale. Un grand pas vers son affranchissement définitif, proclamé en 89, était fait.

VI

Aux luttes politiques, à peine apaisées par la décapitation de Ball et de Tyler, par l'assassinat de Marcel et la mort d'Artevelle, succè-

dent les disputes des sectes religieuses. Deux hommes, deux philosophes, le Français Amaury et l'Anglais Wiclef, avaient enfanté de nouveaux schismes. Le premier, savant docteur de l'Université de Paris, était un montaniste; il niait l'enfer, il étendait la révélation à l'antiquité. » L'Église appesantit son bras sur les Amaurites. Le 20 décembre de l'an 1210, furent brûlés publiquement tous les écrits d'Amaury et les apologies de David de Dinan, son disciple. Quant aux Amaurites, condamnés en synode, ils furent conduits aux halles de Champeaux, derrière la porte de Paris, où on en fit un feu de joie! Au signal qui fut donné de mettre le feu au bûcher, les martyrs amaurites firent retentir les halles de Champeaux d'un unanime cantique à l'Éternel.

Les théories du savant docteur Amaury firent beaucoup de mal à l'Église. Les Albigeois les adoptèrent et relevèrent la tête. Un mineur, Pierre-Juan d'Olive, s'inspirant des ouvrages d'Amaury, composa le *Traité de la pauvreté*,

qui devint l'évangile de plusieurs sectes égalitaires, entre autres des Frérots, des Béguards, des Apostoliques, des Lollards. Quelques-uns de ces derniers passèrent en Angleterre où apparut bientôt l'un des réformateurs les plus remarquables du XIV[e] siècle, Jean Wiclef. Ce prêtre traduisit audacieusement à sa barre le pape, les évêques, les moines, tous les clercs bénéficiers; il les signala au peuple anglais comme des hérétiques. « Tout ecclésiastique, dit-il, est tenu d'imiter le Sauveur en pauvreté et en vertu. » Il s'appuie de l'Écriture sainte, qu'il donne à ses auditeurs comme un guide infaillible pour se conduire et juger leurs supérieurs. Il foudroie les ordres monastiques, en disant qu'une vie de paresse est contraire aux lois de l'Évangile; enfin, étendant ses réformes au domaine temporel, il se fait le défenseur de la bourgeoisie écrasée sous le poids des impôts, des taxes seigneuriales, en proclamant l'égalité du prêtre et du laïque, et le dogme de la souveraineté en politique. D'après

Wiclef, le clergé ne devait exercer aucune magistrature civile.

Les prélats, les évêques menacent Wiclef, qui n'en continue pas moins son œuvre réformatrice. Nommé docteur de l'Université à Oxford, il redouble d'énergie contre ses adversaires. Ses prédications évangéliques émeuvent le bas clergé de l'Angleterre, qui vient à lui. Les prélats d'Oxford chassent les wicléfites de leurs temples. Alors les *pauvres prêtres* (ainsi les appelait-on), vêtus d'une robe d'un tissu grossier et marchant nu-pieds, sortent des villes et suivent leur maître au milieu des campagnes. Les bourgeois et les serfs anglais, fatigués des exactions de leurs chefs politiques et religieux, firent un bon accueil aux zélés Wicléfites. Grâce à eux, il y eut en Angleterre une grande diffusion des principes du réformateur anglais. Ainsi furent répandues les semences de la révolution religieuse qui éclata un siècle après. Un synode condamna Wiclef, qui, de guerre lasse, s'affaissa, arrêta la circu-

lation de ses écrits, suspendit ses prédications. Il demanda vainement que les *pauvres prêtres*, ses disciples, fussent réintégrés dans leur ministère. L'Église les repoussa.

VII

Jean Huss traduisit en bohémien les livres de Wiclef et en multiplia les copies, qui circulèrent dans toute la Bohême. Il résista ouvertement à la bulle d'Alexandre V défendant aux catholiques d'enseigner la doctrine de Wiclef; il protesta contre l'auto-da-fé des œuvres du réformateur anglais en publiant son célèbre *Appel à Dieu*. La Bohême était suspendue aux lèvres de l'éloquent Huss. Le schisme de l'Église favorisait les progrès du hussitisme. A cette époque la papauté avait triple tête. Trois papes ayant chacun leurs cardinaux, leurs

conciles et leur chrétienté, se montraient de plus en plus ardents à se détruire en invoquant le Christ. Les royaumes se modelaient sur la papauté: chaque trône était disputé par plusieurs compétiteurs. Le hussitisme se présenta au peuple de Bohême comme un refuge au sein de la tourmente politique et de la division des chefs de l'Église.

Jean XXIII excommunia Huss et mit en interdit la ville de Prague, qu'il habitait. Le réformateur se retira à Hussinetz, lieu de sa naissance, d'où il repandit à profusion ses écrits. Le peuple bohémien embrassa sa doctrine, qui était une fusion des principes de Wiclef et de ceux de Valdo, réfugié, comme on sait, en Bohême, c'est-à-dire une opposition radicale à l'autorité catholique et une réalisation sociale des premières communautés chrétiennes. Les hussites adoptèrent la coupe, signe symbolique de communion. Entouré de nombreux partisans, Jean Huss brava les excommunications, les interdits jetés sur lui, et parcourut la Bo-

hême en triomphateur. Mais sa bonne foi le perdit. Sur la garantie d'un sauf-conduit du roi Wenceslas, il eut la simplicité d'accepter un duel théologique devant le concile de Constance. Il fut encore plus maltraité qu'Abailard à Sens. A peine arrivé à Constance, en dépit de son sauf-conduit royal, on le chargea de chaînes. Sommé de renier ses doctrines: « Me rétracter ! répondit-il: comment après cela oserai-je lever le front? » Condamné comme hérétique, il marcha résolûment au bûcher. « Je signe aujourd'hui de mon sang, s'écria-t-il, tout ce que j'ai écrit pour enseigner aux hommes ce qu'ils doivent croire. » Son disciple Jérôme de Prague mourut en chantant l'hymne pascale : *Je te salue, heureux jour !*

Les funérailles de Jeau Huss et de Jérôme de Prague furent sanglantes. Une guerre sociale et religieuse éclata en Bohême. Les Hussites, les Taborites, conduits par Jean Ziska le Borgne et le prêtre Procope le Grand, se rendirent maîtres du pays. On ne vit partout que carnage,

ruines fumantes, couvents, églises en cendres et palais croulants. Les Taborites résistèrent aux troupes de l'empereur et du pape. Défaits enfin, ils furent tous passés au fil de l'épée.

VIII

Tout en appréciant l'héroïsme, les sentiments de liberté de ces sectes religieuses, il faut cependant condamner leurs prétentions de réaliser l'idéal social des premiers apôtres. C'était un anachronisme politique des plus grossiers. Pareille erreur fut commise, au XVI[e] siècle, par Munzer, chef des anabaptistes évangéliques, et par Jean de Leyde, chef des anabaptistes bibliques, qui prétendaient modeler l'Europe, celui-ci sur le judaïsme, celui-là sur l'association communautaire des premiers apôtres. Munzer et ses paysans furent exterminés. Quant

au pauvre Jean de Leyde; après avoir joui des priviléges orientaux du roi Salomon, dont il avait pris le titre et imité le faste, il fut exécuté sur un échafaud dressé en face du palais où naguère il trônait. Les bourreaux commencèrent leur infâme opération en déchirant le corps de Jean de Leyde avec des tenailles ardentes; sa chair, ainsi dépecée, exhalait une épaisse fumée. Le peuple cria aux exécuteurs: « Pitié! pitié! » On dépêcha le patient en lui ouvrant les entrailles au moyen d'un poignard rougi au feu. « O mon père! s'écria la victime en se sentant défaillir, je remets mon esprit entre tes mains. » Jean de Leyde avait 26 ans. La secte des anabaptistes bibliques fut anéantie; celle des anabaptistes évangéliques se transforma; sous la dénomination de *Frères moraves*, elle alla peupler l'Afrique et l'Amérique.

XI

Il faut noter que les réformateurs politiques et religieux de ces temps sortent tous du sein de l'Église. Au xvᵉ siècle, c'est encore un moine qui surgit en Italie. Savonarole, esprit élevé, âme enthousiaste, caractère d'ascète et de prophète, s'inspire de la *Somme* de saint Thomas-d'Aquin. Aristote était devenu le dieu de l'école et de l'Église. On parlait de le canoniser. Savonarole combattit à outrance les doctrines péripatéticiennes et releva les théories platoniciennes discrédités. Humble frère prêcheur, ses premières tentatives de réformation s'adressèrent aux ordres monastiques. Le pouvoir s'inquiéta alors des théories et des actes de Savonarole; sa conduite fut déférée à Alexandre VI, que tous les historiens ont flétri et dont la vie fut un scandale pour la chré-

tienté. Un bref d'excommunication frappe Savonarole, qui, loin de se décourager, redouble d'ardeur. Il signale les abus du clergé, attaque les moines, les cardinaux, le pape et les puissants Médicis eux-mêmes, ces artistes en corruption qui trônaient à Florence. Il tonne contre l'art matérialiste encouragé par les princes, auquel il oppose cette notion spiritualiste de l'art : « La beauté est dans ce qui est simple; c'est la transfiguration, c'est la lumière; donc c'est par delà les objets visibles qu'il faut chercher la beauté suprême dans son essence. » Raphaël était un des fervents admirateurs de Savonarole; Michel-Ange, à la fin de sa vie, s'inspirait des sermons du moine florentin; Baccio della Porta mourut religieux dominicain en son honneur; Benvenuto Cellini, emprisonné au château de Saint-Ange, lisait les œuvres de Savonarole, qu'il appelait le *dernier citoyen des républiques romaines.*

X

Génie vaste, homme complet, Savonarole ne songea pas seulement à réformer l'Église : il résolut de débarrasser l'Italie des ambitions multiples de ses petits princes en fondant la république. Corps et âme à ce noble projet, il publia divers écrits dans le but de convaincre ses compatriotes de la supériorité du gouvernement démocratique sur le gouvernement monarchique et oligarchique. Une occasion se présenta de sauver son pays : il la saisit avec empressement. Charles VIII, espérant profiter des discussions qui troublaient alors Florence partagée entre les prétentions de Pierre de Médicis et de Louis Sforza, avait envahi l'Italie à la tête d'une forte armée. Le traître Pierre de Médicis lui livra les principales forteresses de Florence.

Savonarole, accompagné de deux frères de son couvent, se rendit aussitôt auprès du roi de France. Il le supplia au nom du Christ d'abandonner ses projets *cruels*, *impies*; bref, il tint un langage si élevé, si énergique, si persuasif, qu'il décida Charles VIII à sortir de Florence. Le roi de France parti, les factions se disputèrent de nouveau le pouvoir, mais Savonarole termina la querelle en proclamant la république à Florence. « Lui seul, s'écriait le peuple, comme un bon pilote, peut guider sagement la nef de la république au milieu des écueils. » En effet, Savonarole soutint le nouveau gouvernement avec un profond génie politique et un dévouement sans exemple, prêchant constamment au peuple les vertus républicaines, la pratique des droits et des devoirs, lui inspirant l'horreur de la servitude et de la corruption.

Après avoir vainement tenté de gagner le moine républicain en faisant briller à ses yeux la pourpre de la cour romaine, Alexandre VI

l'excommunia. Aidé des Médicis, de la secte réactionnaire des *Enragés*, le pape vint à bout du réformateur, qu'abandonna un peuple inconstant et servile. Arrêté à Florence, il fut déféré à un tribunal exceptionnel qui lui appliqua à diverses reprises la question. Ne pouvant rien obtenir de sa fermeté, les juges le livrèrent aux bourreaux, qui l'exécutèrent le 23 mai 1498. Il mourut en murmurant ces mots : *Église! Réformation! Liberté!* Les Médicis rentrèrent triomphans à Florence, qu'ils garrottèrent des doubles liens de l'esclavage et de la corruption.

XI

Abailard, Amaury, Wiclef, Huss, Savonarole, avaient fait de leurs cadavres la trouée par laquelle devait passer Martin Luther.

C'était un homme merveilleusement organisé pour la lutte. Il avait à la fois l'enthousiasme biblique d'Isaïe, la verve sarcastique de Juvénal et le génie comique d'Aristophane. Il opéra des miracles. Il fit rire ce pauvre Jacques Bonhomme allemand qui n'en avait pas l'habitude; il l'égaya aux dépens des moines, des moinillons et des indulgences plénières. Le pape l'anathématise; il brûle solennellement sa bulle, le 10 décembre 1520, à Wittemberg, au milieu d'un concours empressé d'étudians, de professeurs, de bourgeois qui crient : *A bas les papistes*! Hardi et impétueux, bravant le danger, il répond à ses amis qui veulent le détourner d'aller à la diète de Worms: «J'irai! quand même entre Wittemberg et Worms on aurait allumé un brasier dont la flamme toucherait au ciel.» Il se présente devant la diète, se place résolûment en face de Charles-Quint, refuse avec énergie de rétracter ses principes, fait au contraire l'apologie de sa conduite au milieu de ses ennemis étonnés de son audace

et de son éloquence. Échappé à la prison, à toutes les embûches du diable, il parcourt l'Allemagne, buvant des pots de bière dans toutes les brasseries, suscitant sur ses pas des dissidents à l'Église, prêchant, discourant, imprimant, car Gutenberg, son compatriote, venait de fournir un levier puissant, infaillible, à l'émancipation humaine : l'*imprimerie !*

Serfs des campagnes, bourgeois des villes, nobles des castels, embrassent la cause de Luther ; chaque jour le nombre de ses partisans grossit. En 1524, on voit les princes réformés, et avec eux les députés de 14 villes libres, protester énergiquement, dans un écrit public et solennel, contre l'ordonnance de la diète de Spire remettant en vigueur un décret hostile aux luthériens. De là le nom de protestans que les luthériens adoptèrent à cette époque, dénomination glorieuse qu'ils ont gardée depuis.

L'œuvre de Luther était terminée. Il avait arraché l'Allemagne au catholicisme, qui allait

perdre l'Angleterre sous Élisabeth, et la Suisse réformée, par Zwingle et le sombre athlète Calvin. Luther avait brisé l'unité catholique de douze siècles et divisé l'Église en deux partis à jamais irréconciliables. Le jovial, le terrible, l'inspiré, l'impétueux Martin Luther, plus heureux que les précurseurs de la réforme, mourut dans son lit après avoir dit adieu à sa digne épouse Catherine de Bohra, « sa chère côte, son maître, sa doctrine, sa luthérine, » à ses amis, au diable qui, durant sa vie, lui avait joué tant de vilains tours et causé tant de frayeurs.

XII

A Luther s'arrête la lutte de l'esprit de réforme dans l'Église. Le prêtre Thomas Munzer essaiera bien d'agrandir, de compléter l'œu-

vre de Luther en se mettant à la tête des paysans allemands qui crient : « On nous a ôté la messe; qu'on nous ôte aussi la dîme! » mais l'affranchissement politique de l'humanité ne devait pas venir de l'Église. Ce grand acte était réservé à la philosophie. Elle seule pouvait délier complètement les hommes de leur servage politique et religieux. A sa première aube, l'esprit humain traduit la nature, la créature et le créateur par des mythes religieux, il voit toute chose à travers ce prisme supernaturel; mais à sa seconde étape, il brise lui-même cette enveloppe fabuleuse, cette chrysalide, ces mythes, et il demande l'explication de l'être à sa raison, aux lois naturelles, à la science, à la vérité pure, plus belle, plus grande, plus merveilleuse que toutes les fables.

L'astronomie a existé quand elle a cessé d'être l'astrologie pour s'appeler Galilée; les sciences médicales ont existé quand elles ont eu assez d'audace pour braver la mort et l'excommunication de l'Église, en disséquant des

cadavres enlevés à Montfaucon, quand elles se sont appelées non plus le mal sacré, mais André Vésale et Ambroise Paré. La philosophie a existé quand, rejetant toute révélation religieuse, toute vérité imposée par l'Église, elle s'est appelée Descartes, Bacon, Spinosa, Kant, Hegel. La littérature et les arts ont existé, quand ils se sont émancipés de la tutelle écrasante de l'Église et se sont appelés Erasme, Rabelais, Montaigne, La Boétie, Charron.

XIII

Les génies de la liberté ont restitué à l'homme dépouillé son bien ravi, son imagination, son entendement, sa volonté, sa conscience, son âme libre, toutes ses facultés confisquées,

égarées par le despotisme politique et religieux.

« Rejette *à priori* toute tradition, toute école, dit Descartes ; n'accueille que les vérités reconnues par ta raison. » — « Savoir, c'est pouvoir ! s'écrie de son côté Bacon. Déduis les effets de leurs causes, et défie-toi des opinions fondées sur les préjugés. »

La littérature fait écho à la philosophie, ou plutôt, comme les coureurs des Panathénées, tour à tour elles se transmettent le flambeau de la civilisation. Montaigne a horreur de l'affirmation pédante ; il professe un doute tolérant et presque aimable. Son ami, La Boétie, dans son ouvrage si court et si substantiel : *la Servitude Volontaire*, démasque les tyrans et montre aux peuples esclaves le chemin de la liberté. Érasme expose dans son *Éloge de la Folie* les aberrations de l'homme civilisé, que Rabelais délie de toute oppression, de toute servitude intellectuelle et matérielle en lui donnant le mot d'ordre de l'abbaye de Thélème : « Fais ce que veulx ! »

XIV

Mais il fallait réunir en un faisceau solide, en une gerbe bien nouée les brillants épis de la renaissance,. du libre examen et de la libre interprétation. Ce travail de couronnement et d'unité échut, au dix-huitième siècle, à Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, aux auteurs de l'*Encyclopédie*, cette Bible de la raison, de laquelle sortirent tout armées la Révolution de 89 et la déclaration des droits du citoyen. La philosophie acheva le travail incomplet du protestantisme, qui ne protestait plus depuis deux siècles. Luther, Zwingle et Calvin avaient émancipé le chrétien en déclarant libre l'interprétation des Écritures. Voltaire et les encyclopédistes émancipent l'homme en le déclarant libre de tout joug spirituel ou temporel.

Par Luther, l'Église perdit la moitié de son troupeau; par les philosophes, elle perdit la direction de la société civile. La scission de l'esprit de progrès et de l'Église, commencée au seizième siècle, est consommée au dix-huitième, et les héros de la Révolution française délivrent définitivement l'espèce humaine. Condorcet peut écrire, avant de mourir, sur les ruines de l'Église et sur les débris des trônes, son esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain, sa bible de l'homme libre et perfectible.

XV

En lisant le martyrologe des génies de la liberté à travers les siècles, on accomplit, l'épouvante et la douleur dans l'âme, le voyage fantastique de Lénore dans la ballade de Bürger : *les morts vont vite!* on partage les

ovations et les martyres, les joies courtes et les douleurs poignantes, le rire et les larmes, toutes les pensées, tous les rêves, tous les sentiments des éclaireurs de l'humanité. A moins d'avoir un cœur pétrifié et un esprit trempé aux sources historiques du père Loriquet, ne faut-il pas scolastiquer avec Abailard, adorer Héloïse, pleurer Arnauld de Brescia, argumenter avec Pierre de Bruis, renaître à la liberté avec Marcel et Artevelle, rêver république avec Savonarole, tressaillir aux supplices de Huss et Jean de Leyde, philosopher avec Bacon et Descartes, en un mot, vivre pendant quelques heures de la vie des héroïques réformateurs? Pauvres grands hommes! de quelles épines, de quels lauriers trempés de larmes et de sang est formée leur couronne! Leur sort peut se comparer à celui d'un héros de la poésie sacrée des Hindous, à cette différence près cependant que si le courageux Indien, gravissant péniblement les gradins de granit de l'Himalaya, se voit abandonné tour à tour par ses amis, ses

frères, même par sa maîtresse, au moins son chien lui reste fidèle jusqu'au bout. Mais savez-vous de quels chiens est escorté l'homme de progrès, dans les étapes de sa marche ascensionnelle? Du boule-dogue du despotisme, du barbet diabolique de Faust, du lévrier de la calomnie, du caniche de la misère, du king'charles de la trahison et de l'abandon. Qu'importe! le tyran a beau japer et mordre, l'esclave a beau l'abandonner, seule sa chair crie et se lamente, mais l'idée invincible pousse le lutteur en avant, toujours en avant! Et lorsqu'on voit se dérouler sous ses yeux l'admirable procession de ces hommes qui ont mis au service de l'humanité, de son bonheur, de sa délivrance, tout ce qu'ils avaient de puissance, d'amour et de génie, on se sent fier et heureux en dépit des déceptions, des avanies, des morsures, des horions, des crocs-en-jambe, d'être enrôlé, simple soldat ou simple publiciste, dans la vaillante armée de la liberté et du progrès.

DEUXIÈME PARTIE

LES POÈTES LIBRES

Le Dante. — William Shakespeare. — Milton. — Lord Byron.
Burger. — Gœthe. — Schiller.

4.

DANTE ALIGHIERI

A l'aube du XIII[e] siècle, un malheureux, un proscrit, un poëte errant, forcé de monter l'escalier de l'étranger et de recevoir le pain amer de la pitié, se fait le grand justicier de son temps ; il donne l'immortalité et le paradis aux grandes âmes, il damne les scélérats. Dante Alighieri ne se contente pas de juger les hommes de son époque, il applique le fer rouge de sa justice aux épaules des personnages criminels de tous les temps. Il châ-

tie dans sa *Divine Comédie* les hypocrisies, les simonies, les apostasies, les assassinats, les scélératesses de tous les siècles.

Ses compatriotes avaient condamné Dante au feu; il condamna, lui, l'humanité coupable au feu éternel allumé par le génie; il est la conscience d'une époque; il incarne le droit. Quand toutes les voix se taisent, il parle; quand toutes les têtes se courbent devant le pape ou devant le roi, il les appelle à son tribunal. Il défend l'intégrité du territoire de sa patrie contre Charles de Valois; il soutient contre le pape la liberté civile, la simplicité et la pureté de l'Église primitive. Pour avoir si bien combattu, ses concitoyens aveuglés l'exilèrent et le condamnèrent *à la peine du feu.* Il fut forcé de laisser à Florence sa femme, ses enfants, et d'errer de refuge en refuge. Écoutez la plainte touchante du grand proscrit :

« Aux citoyens de la belle et célèbre fille de Rome, Florence, il a plu de me jeter hors de son doux giron, dans lequel j'avais été nourri

jusqu'au moment où j'atteignis l'apogée de mes jours, et dans lequel, si j'obtiens d'elle cette grâce, je souhaite ardemment reposer mon âme fatiguée et finir le temps qui m'est donné ici-bas ; depuis lors j'ai parcouru en pèlerin, en mendiant, presque toutes les contrées où se parle ma langue natale, montrant, malgré moi, la plaie faite par la fortune, et que l'injustice impute communément au blessé lui-même. Véritablement je me suis trouvé comme le navire sans voiles et sans gouvernail, entraîné vers différents ports, détroits et rivages par le vent aride que souffle la pauvreté douloureuse. »

Dante chercha à rentrer dans sa patrie les armes à la main avec son parti de Gibelins, mais, repoussé pour toujours, il écoula sa vie dans l'amertume et dans la colère. « Le voyez-vous ? le voilà, celui qui revient de l'enfer ! » disaient les femmes en le voyant passer sombre et taciturne. »

Non, Dante ne revenait pas de l'enfer; il y

était. Le grand damné, c'est lui; les bourreaux, les horribles démons qui le torturent, ce sont ses concitoyens, ses contemporains. Seul contre tous, qualifié d'hérétique par le pape, proscrit et maudit, il fait face à la persécution et au malheur. Tous les personnages de son temps reçoivent la récompense de leurs vertus ou les étrivières pour leurs sottises et leurs lâchetés.

C'est la grandeur de Dante d'avoir ouvert le ciel et l'enfer chrétiens, inaccessibles et fermés jusqu'à lui. Le Christ avait son royaume de justice, son jugement dernier au ciel, par-delà les mondes détruits; Dante confond la terre et le ciel, rapproche l'heure qui passe de l'éternité; il fait descendre Jehovah et Jésus de leurs cimes, de leur ciel, ressuscite les grands païens, les saints du christianisme, les génies de toutes les époques, et devant ces divinités, devant ces lumières, devant ces consciences, devant ces existences divines et sublimes défilent les rois, les empereurs, les papes, les ty-

rans, les oppresseurs, les meurtriers, les mystificateurs de cette espèce humaine martyrisée, hideuse, opprimée, misérable, courbée dans la boue, noyée dans le sang. A ces foules humaines Dante donne le viatique de la justice; elles voient s'ouvrir devant leurs tyrans les abîmes vertigineux de l'enfer.

Dante eut donc ce mérite, cette grande inspiration d'incarner dans les faits humains la parole de Jésus et des apôtres, de faire un christianisme terrestre, un droit chrétien dans cette *Comédie* vraiment divine, où se marient si heureusement les découvertes de la science, les fastes de l'histoire du moyen âge et les grands traits de la poésie. Œuvre parfaite. Nous serions heureux de dire que Dante eut une vie aussi parfaite, aussi irréprochable que son œuvre. Mais il ne trouva pas toujours la vérité, lui qui l'invoquait par des accents si touchants: « Sous quels cieux pourrai-je contempler la verité! » Dante commit l'erreur monstreuse de vouloir allier le principe de la démo-

cratie au principe impérialiste, le contraire à son contraire. Voulant opposer à l'omnipotence papale le pouvoir impérial, il invoqua contre sa patrie les armes de Henri de Luxembourg. C'était ajouter le mal au mal et demander la servitude politique de ses concitoyens, après avoir essayé de les arracher à l'asservissement du pape. Qu'il vienne du ciel ou de la terre, le despotisme n'est ni moins dangereux, ni moins condamnable.

Dante Alighieri mourut en 1321 à Ravenne, âgé de cinquante-six ans. Sur son tombeau de marbre on inscrivit une épitaphe latine dont voici un fragment :

« Je suis enfermé ici, moi, Dante, exilé du sein de la patrie, moi qu'engendra Florence, mère sans amour. »

WILLIAM SHAKESPEARE

Il y a trois siècles, en 1564, dans la chaumière peuplée d'enfants d'un brave homme qui eut la vie peu fortunée, naquit William Shakespeare. L'enfant sourit à la pauvreté, la nature lui donna la gaieté quand même; ses jeunes compagnons de Stratford-sur-Avon et du bourg voisin, Bidford, l'aimaient. Il était sympathique à tous, semant sur ses pas la ballade joyeuse, les propos gais et spirituels, faisant brillamment sa partie dans les défis à la

bouteille des villageois de Bidford, maîtres buveurs et gourmets, aimant la première paysanne qui s'offrait à lui, chassant le daim et chansonnant le châtelain avec les braconniers de Stratford, lisant avec un charme infini devant l'assemblée quelque bouquin acheté au colporteur nomade, égorgeant, avec une tendresse élégiaque, un mouton dans l'étal de boucher de son père, ayant enfin en surabondance une qualité que les femmes anglaises semblent avoir accaparée : la grâce. Cette étourderie sanguine de la jeunesse se heurta à un mariage sur lequel Will avait déjà pris quelques arrhes. Un cultivateur, le père d'Anna Hartway, annonça au bonhomme John Shakespeare que leurs enfants s'étaient oubliés un jour dans les champs, en pleine nature, et que cette nature n'avait pas été inféconde. Déjà le bouton de la fleur se montrait. La loyauté du vieux boucher décida le mariage. Will épousa à dix-huit ans Anna, qui en avait vingt-six. Trois enfants vinrent facilement sourire à ces trop jeunes

époux. Mais le mariage et la paternité, qui éteignent ou consolident tant d'esprits, ne purent arrêter l'effervescence du fol Will, vagabondant toujours, riant et chantant sur tous les chemins. Non pas qu'il fût vicieux. Ce n'était pas, certes, par vertu qu'il vidait tant de pots de bière et qu'il caressait de sa parole de miel l'oreille de tant de belles de Stratford et de Bidford; mais un tyran femelle, que connaissent les poëtes et les femmes, l'imagination, l'emportait sur ses ailes de feu et le poussait à l'action effrénée. Une première fois l'ivresse des sens le fit achopper au mariage et à une triple paternité; une seconde fois l'amour de l'aventure le fit prendre en flagrant délit de braconnage marital ou bestial dans le parc du chevalier sir Thomas Lucy. — Ah! ah! mon étourneau! ceci est grave, plus grave que de ravir sous un pommier la virginité de la rustique Anna; chasser dans le parc d'un seigneur où se trouve une châtelaine aux yeux plus doux que ceux de la gazelle! Et, non content de

souiller la chasse d'un chevalier, attenter à sa couche, joindre l'effronterie du ménestrel à l'audace du braconnier, afficher une ballade caressante pour la femme et outrageante pour le seigneur ! Le pilori et la prison châtieront le fils du boucher.

William n'échappa au danger qu'en quittant précipitamment Stratford. Il se réfugia à Londres.

Londres ne fit pas rire Shakespeare; sa folie perdit là ses grelots. La Tamise était plus sombre que le clair ruisseau de l'Avon; plus renfrognés que les bonnes physionomies des bonnes gens de Stratford étaient les visages pâles des habitants de la ville; la faim, l'ambition, la haine, les mauvaises passions allongeaient leurs grandes dents. Le jeune Shakespeare, perdu dans la foule, n'ayant plus les amis d'autrefois, se prit à réfléchir. Son imagination calmée devint raison, froide et triste raison. La misère, rugissant autour de lui, dénudait les femmes et faisait crier les enfants;

elle l'atteignit et l'étreignit à la gorge. Que faire? Les seigneurs venaient à cheval au spectacle. Il offrit à l'un d'eux de garder sa monture pendant la représentation. L'offre fut acceptée; d'autres seigneurs prirent Shakespeare pour leur palefrenier ambulant. La clientèle augmenta. Will ne se fit pas faute de montrer sa dextérité et son esprit en plein vent. Ses saillies furent connues et lui ouvrirent la porte de la baraque de saltimbanques que depuis on a appelée théâtre et comédiens du roi. La civilisation aime à grossir les mots et les choses, mais elle n'en change pas l'essence. Dans l'une de ces baraques où s'agitait un homme-polichinelle devant une planche recouverte d'un haillon qui s'appelait alors un décor et figurait tout ce qu'on voulait, le modeste Will fut garçon appeleur ou aboyeur. « Vers 1587, dit Victor Hugo, Shakespeare aboyait chez Greene, à Blackfriars. » Deux compatriotes de Stratford, Burbage et Greene. le protégèrent et le firent passer de comparse comédien. William se dis-

tingua moins par son jeu que par sa facilité à arranger les comédies grossières de ce temps, les barbares et boiteuses tragédies qu'il faisait marcher sans encombre en les redressant, et sans doute en les animant déjà de cet esprit créateur qui devait produire tant de chefs-d'œuvre. En 1593, Shakespeare donna à l'un des théâtres de Londres deux pièces dans lesquelles il prit un rôle : *Peines d'amour perdues* et *Deux Gentilshommes de Vérone.*

A la taverne, on parla du nouvel acteur-auteur. Les amis qui viennent immanquablement au succès, comme les papillons à la lumière, ne manquèrent pas à Shakespeare; parmi eux, William s'attacha surtout à Henry Wriothesly, comte de Southampton. Ce noble et généreux personnage menait grand train et joyeuse vie. Souvent il invitait Will aux fêtes splendides de son château féodal situé à deux lieues de Stratford, sur le bord de l'Avon. Shakespeare, à la tête d'une troupe nomade de comédiens, joua probablement quelques-unes de ses pièces chez

Henry, qui aimait passionnément la littérature et les arts. Mêlé aux nombreux gentilshommes et aux vassaux qui faisaient cour et cortége au comte de Southampton, Will chanta l'amitié de son protecteur sur tous les tons dans les sonnets de *Vénus et Adonis* et du *Pèlerin passionné* (the passionate Pilgrim). Ravi d'être reçu parmi les gens de la plus haute, de la plus vieille race, l'enthousiaste Will s'oublia jusqu'à aimer, — lui, vêtu de la toile à matelas du paillasse, — une belle et noble dame courtisée par son ami Henry. L'orgueilleuse femme, après avoir prêté une oreille complaisante aux sonnets de Shakespeare, peut-être après s'être laissé aimer, rejeta et dédaigna le comédien. Entendez le cri de l'homme frappé au cœur, blessé dans sa dignité :

« Hélas! c'est vrai; je suis allé de côté et d'autre, et je me suis travesti comme un paillasse. J'ai blessé mes propres sentiments, vendu bon marché ce qu'il y a de plus cher, j'ai fait de vieilles offenses avec de nouvelles affections!

» Mon nom est affamé, ma nature est abaissée; ayez pitié de moi, pendant que, soumis et patient, je bois le vinaigre. »

Le comte de Southampton, si grand, si noble, si beau, si aimable, se conduisit comme un laquais en bonne fortune. Il vola le bonheur du pauvre ménestrel, de l'homme de cœur travesti en paillasse; il poignarda bel et bien son cher Will.

Cette aventure amoureuse fut le *second Londres* de Shakespeare. Il toucha le fond de l'homme et de la femme : un égoïsme marié à une vanité. Ce qu'il souffrit dans ce moment de sa vie, ce que sa passion vaincue et méprisée lui infligea de tortures, ses drames le rediront plus tard au monde, ému de ses accents tragiques. La douleur morale est l'éternelle baguette de Moïse qui ouvre les sources de l'éloquence dans le cœur de l'homme. Sur ce coup, Will pleura comme un enfant; son cœur brisé trouva une consolation dans la plainte élégiaque. Il ne sacrifia pas l'amitié. Il accusa

la femme (perfide comme l'onde !), à laquelle il ne pardonna jamais; mais ses reproches n'atteignirent pas cet Henry Wriothesly, qu'il appelait son doux enfant : « *sweet boy!* » Les sonnets de William révélèrent la profondeur de son amitié, la hauteur de ses sentiments :

« Maudit soit le cœur qui fait gémir mon cœur de la double blessure faite à mon ami et à moi !...

» Cruelle, ce n'est pas assez de m'avoir enlevé à moi-même, tu accapares un autre *moi-même!* »

Cette femme aux cheveux bruns, adorée et chantée par Shakespeare, dont il ne nous a pas laissé le nom, se donnait, si l'on en croit ses sonnets, à plusieurs Don Juan. Elle ne se montra cruelle que vis-à-vis de Shakespeare. Un poëte, un comédien ! Le pauvre Will implore la faveur d'être confondu dans la foule des amants de sa belle :

« Laisse-moi passer inaperçu dans le nom-

bre; dans le nombre, ce n'est pas *un de plus qui importe!*

» Oh! de quelle puissance tiens-tu cette faculté toute-puissante de dominer mon cœur du haut de ton imperfection? »

Mais la coquette répond au faiseur de sonnets :

« N'avez-vous pas honte de m'aimer ainsi? Vous oubliez que vous êtes marié, et que vous avez juré fidélité à une autre. Vous violez votre serment. Moi, j'ai horreur du parjure. »

Pour une femme qui avait tant d'amants à ses trousses, c'était se montrer fort sévère vis-à-vis de Shakespeare, si étourdiment et si peu marié. Will s'irrite et s'écrie :

« Sois prudente; ne me réduis pas au désespoir, car je deviendrais fou, et, dans ma folie, je dirais du mal de toi. »

Il me semble qu'en demandant à être confondu dans le nombre de ses amants, ce n'était pas faire un grand éloge d'*elle*.

Au milieu des péripéties de cette lutte entre

l'amitié et l'amour, Will donne toujours la préférence à Henry, quoiqu'il se montre jaloux de sa conduite :

« J'ai deux amours, l'un, ma consolation, l'autre, mon désespoir, qui, comme deux esprits, ne cessent de me tenter. Mon bon ange est un homme vraiment beau, et mon mauvais est une femme fardée... Mon démon femelle tâche de séduire mon bon ange... Mais mon bon ange est-il devenu démon? Je puis le deviner, sans l'affirmer positivement. »

Enfin Shakespeare, vaincu, exhale ses dernières plaintes :

« Et cependant, on peut dire que je l'ai bien aimée ! »

Puis il pardonne à la femme ingrate et infidèle, en cherchant à se persuader qu'en aimant son ami, c'est encore lui qu'elle aime !

« O mes offenseurs chéris ! voici comment je vous excuse : toi, tu l'as aimée parce que je l'aimais; elle, c'est encore pour moi qu'elle

me trompe, en permettant à mon ami de l'aimer à cause de moi.

« Et c'est encore pour mon bien que vous me faites porter cette croix. Ce qui me console, c'est que mon ami et moi, nous ne faisons qu'un. Douce flatterie !... Il n'y a donc que moi qu'elle aime ! »

Jamais l'amitié ne sut dérober un sacrifice sous les fleurs d'un plus ingénieux langage et d'un plus grand dévouement. Pourvu que le comte de Southampton n'oublie pas son poëte, Will se déclare satisfait :

« Donne ton corps aux femmes, dit-il à Henry, mais donne-moi ton âme. A moi ton amour ; à elles la jouissance de ton amour.

« Oh ! puissé-je ne jamais mettre d'obstacle au mariage de nos âmes fidèles ! »

« A toi, lui dit-il encore, de perpétuer ton corps ; à moi de perpétuer ton âme. Marie-toi, et je te chanterai. Fais des enfants, toi ! Moi, je ferai des vers ! »

Ce dernier sonnet paraît s'appliquer à une

situation perplexe de lord Henry Southampton, amoureux de la belle mistress Varnon, que la pudique et célibataire Élisabeth, la *vestale assise sur le trône de l'Occident*, lui avait défendu d'épouser. Henry Wriothesly succomba à la tentation d'amour; il se maria. « Mais la reine d'Angleterre fut impitoyable dit M. François-Victor Hugo, l'excellent traducteur des Œuvres de Shakespeare, dans sa préface des *Sonnets*. Elle envoya Southampton contempler à la tour de Londres la lune de miel. Et peu s'en fallut, sous prétexte d'un complot imaginaire, que l'ami de Shakespeare n'expiât sur l'échafaud son mariage insurrectionnel. »

Catholique et marié, c'étaient là deux péchés originels aux yeux de la reine d'Angleterre.

Les événements et les situations différentes forcèrent les deux amis à rester éloignés l'un de l'autre. Pour Henry, l'amitié de William avait été un caprice de jeunesse, un luxe. un

faste de grand seigneur; pour Will, l'amitié de Henry avait été une brillante déception, l'équivalent de sa défaite amoureuse. Battu en amour et en amitié, sur ces deux terrains si peu solides, qui tremblent comme le sol d'un marais sous les pas de l'homme, Will se réfugia dans un travail forcené. Loin de sa femme et de ses enfants, loin de la dame de ses pensées, loin de son ami, il se retrouva seul, tout seul, à Londres, dans un petit logement dont les fenêtres donnaient sur la sombre Tamise. Il avait quarante et un ans, l'âge où l'ombre commence à s'allonger sur la vie. Il fuyait la taverne que ne quittait guère Ben-Johnson, et rentrait de bonne heure dans sa petite Thébaïde. « Sa vie était laborieuse, nous apprend M. Philarète Chasles (*Études sur Shakespeare*); il lisait Montaigne, évidemment son auteur favori, feuilletait le *Plutarque* anglais de North, parcourait les *Aventures merveilleuses* de Pierre Boistuau, se plongeait dans les vieilles rimes de Chaucer et de Gower, et

même méditait l'*Utopie* de Thomas Morus et les chroniques scandinaves. »

Si vous ajoutez à ces lectures la nécessité de jouer souvent au théâtre de Blackfriars qu'il dirigeait, la création d'œuvres telles que Roméo, Hamlet, Macbeth, Jules-César, vous aurez une idée du travail cyclopéen de Shakespeare. Il ne donna que de rares heures au plaisir. Une Élisabeth (pas la reine d'Angleterre, qui ne s'inquiéta jamais de lui), une comédienne caressa ce grand homme dédaigné d'une grande dame. Shakespeare s'est confessé de ses faiblesses amoureuses. « L'amour est mon péché. » (*Love is my sin*), a-t-il dit. Péché mignon qui n'a pas réussi aux hommes de génie, à commencer par Molière, joué par la coquette Béjart. Lorsque William se rendait à Stratford, il s'arrêtait volontiers à Oxford, au foyer ardent de l'hôtelière de la *Couronne*, mistress Davenant. Le fils de cette jolie et agréable femme, qui préparait si bien le lit de ses voyageurs, s'enorgueillissait des faiblesses

de sa mère et se targuait d'être un Shakespeare; ce qui ne l'empêcha pas d'être un poëte médiocre et de faire de mauvaises pièces. Mais ces amours vulgaires atteignaient à peine l'épiderme de William; ses passions n'éclatèrent que dans ses œuvres.

M. Philarète Chasles prétend que le grand dramaturge anglais doit en partie son génie à Plutarque et à Montaigne, à la lecture, à la méditation de leurs œuvres qui influèrent sur les siennes, à ce point qu'on remarque un changement radical dans l'agencement et la pensée philosophique de ses pièces, dès qu'il les eut connus. Cette opinion d'érudit diminue habilement et injustement Shakespeare en exagérant l'influence de Plutarque et de Montaigne. Nous connaissons de parfaits imbéciles qui ont beaucoup lu ces deux grands penseurs. Ce qui nous paraît avoir constitué le génie de Shakespeare, admirablement doué par la nature, ce fut une série d'événements, d'impressions intimes, interprétés par un sen-

timent supérieur, une nature passionnée, un esprit hors ligne, une sensibilité très-fine, un jugement sain et fort. Dans sa vie accidentée de boucher, de braconnier, de bateleur, de gardeur de chevaux, de comédien, de dramaturge, Shakespeare n'avait-il pas vu défiler sous son regard d'aigle tous les ridicules, toutes les sottises, toutes les infamies : l'honnêteté et la pauvreté méprisées, le vice triomphant, la vertu châtiée, la tyrannie adulée, le mérite misérable, l'imbécillité choyée, les sentiments vrais martyrisés? N'avait-il pas éprouvé les tortures de la faim et du mépris à Londres, les amertumes de l'amitié et de l'amour trahis au château du comte de Southampton? Ah! cette expérience valait bien la lecture de Montaigne. Avant qu'il les écrive, les drames se jouent dans la vie, dans le cœur et dans l'esprit de l'homme. Ayant subi de tels assauts, Shakespeare pouvait éloquemment faire parler l'amour dans *Roméo et Juliette*, la jalousie dans *Othello*, l'ingratitude dans *le*

Roi Lear, la misanthropie et la servilité dans *Timon d'Athènes*, la tyrannie dans *Richard III*, la liberté dans *Jules-César*, l'ambition dans *Macbeth*, la fourberie et le sensualisme bouffon dans *Falstaff*, l'enflure magistrale dans *les Joyeuses commères de Windsor*, dans le juge *Shallow*, caricature et souvenir de sir Thomas Lucy. Les sonnets et les pièces de Shakespeare sont le miroir de sa vie; c'est là qu'il faut chercher ses sentiments, car nul ne fut moins comédien de caractère, n'aima moins à se mettre en évidence que lui. Après avoir achevé son œuvre, il ne daigna pas même en réunir les membres épars; il se retira à New-Place, dans sa chère bourgade de Stratford-sur-Avon, planta un mûrier, et mourut à son ombre, âgé de cinquante-deux ans, après avoir légué son plus mauvais lit à sa femme et son avoir à ses filles. La postérité eut la plus belle part de l'héritage.

Après Victor Hugo, apprécierons-nous le génie de Shakespeare? cela nous semblerait

une superfétation. — Shakespeare incarne toute la nature, a dit Hugo: — Shakespeare est l'un des artistes qui ont le plus puissamment contribué à l'élévation du genre humain. écrit François-Victor Hugo dans l'une des préfaces de sa traduction. Qu'ajouter à ces deux jugements du père et du fils? ils rendent supérieurement les impressions que nous ressentîmes en voyant jouer au théâtre des Italiens les drames de Shakespeare par des acteurs venus de Londres, car c'est en anglais qu'il faut entendre Shakespeare. Cette rude langue aux sons gutturaux rend bien l'énergie de fer de la race anglo-saxonne et fait admirablement ressortir le génie expressif de l'homme qu'on appelait dans son temps : « le poëte à la langue de miel. »

LE JUBILÉ DE SHAKESPEARE

A un banquet qui avait été organisé à Paris, pour célébrer le 23 avril 1864, le trois centième anniversaire de la naissance de William Shakespeare, et qui fut interdit, des lettres de Victor Hugo nommé président du banquet, et de George Sand devaient être lues. Plus heureux, plus libres que les Français de 1864, les Allemands et les Anglais ont pu célébrer le jubilé du génie. C'est dans la petite ville natale

de Shakespeare, à Stratford-sur-Avon, que le banquet anglais a eu lieu.

Hauteville-house, 18 avril.

A MESSIEURS LES MEMBRES ET DÉLÉGUÉS DE LA COMMISSION POUR LE JUBILÉ DE SHAKESPEARE.

« Messieurs,

» Il me semble que je rentre en France. C'est y être que de se sentir parmi vous. Vous m'appelez, et mon âme accourt.

» En glorifiant Shakespeare, vous, Français, vous donnez un admirable exemple.

» Vous mettez Shakespeare de plain-pied avec vos illustrations nationales. Vous le faites fraterniser avec Molière que vous lui associez, et avec Voltaire que vous lui ramenez. Au moment où l'Angleterre fait Garibaldi bourgeois de la cité de Londres, vous faites Shakespeare citoyen de la république des lettres françaises.

» C'est qu'en effet Shakespeare est vôtre. Vous aimez tout dans cet homme : d'abord ceci qu'il est un homme, et vous couronnez en lui le comédien qui a souffert, le philosophe qui a lutté, le poëte qui a vaincu. Vos acclamations honorent dans sa vie la volonté, dans son génie la puissance, dans son art la conscience, dans son théâtre l'humanité.

» Vous avez raison, et c'est juste. La civilisation bat des mains autour de cette noble fête.

» Vous êtes les poëtes glorifiant la poésie, vous êtes les penseurs glorifiant la philosophie, vous êtes les artistes glorifiant l'art; vous êtes autre chose encore, vous êtes la France saluant l'Angleterre. C'est la magnanime accolade de la sœur à la sœur, de la nation qui a eu Vincent-de-Paul à la nation qui a eu Wilberforce, de Paris où est l'égalité à Londres où est la liberté. De cet embrassement jaillira l'échange. L'une donnera à l'autre ce qu'elle a.

» Saluer l'Angleterre dans son grand homme au nom de la France, c'est beau; vous faites

plus encore. Vous dépassez les limites géographiques : plus de Français, plus d'Anglais, vous êtes les frères d'un génie, et vous le fêtez ; vous fêtez ce globe lui-même ; vous félicitez la terre, qui, à pareil jour, il y trois cents ans, a vu naître Shakespeare. Vous consacrez ce principe sublime de l'ubiquité des esprits, d'où sort l'unité de civilisation ; vous retirez l'égoïsme du cœur des nationalités ; Corneille n'est pas à nous, Milton n'est pas eux, tous sont à tous. Toute la terre est patrie à l'intelligence. Vous prenez tous les génies pour les donner à tous les peuples, en ôtant la barrière entre les poëtes, vous l'ôtez entre les hommes, et par l'amalgame des gloires, vous commencez l'effacement des frontières. Sainte promiscuité ! ceci est un grand jour.

» Homère, Dante, Shakespeare, Molière, Voltaire, indivis ; la prise de possession des grands hommes par le genre humain tout entier ; la mise en commun des chefs-d'œuvre : tel est le premier pas. Le reste suivra.

» C'est là l'œuvre que vous inaugurez ; œuvre cosmopolite, humaine, solidaire, fraternelle, désintéressée de toute nationalité, supérieure aux démarcations locales ; magnifique adoption de l'Europe par la France, et du monde entier par l'Europe. D'une fête comme celle-ci, il découle de la civilisation.

» Pour présider cette réunion mémorable, vous aviez le choix des plus hautes renommées ; les noms illustres et populaires abondent parmi vous, votre liste en rayonne ; les éclatantes incarnations de l'art, du drame, du roman, de l'histoire, de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence, sont groupées presque toutes dans cette solennité autour du piédestal de Shakespeare ; mais vous avez eu sans doute cette pensée, qu'afin de donner à la célébration de cet anniversaire son caractère particulièrement externe, afin que cette manifestation fût en dehors et au-delà de toute frontière, il vous fallait pour président un homme placé lui-même dans cette exception, un français hors de

France, à la fois absent et présent, ayant le pied en Angleterre et le cœur à Paris, espèce de trait d'union possible, situé à la distance voulue, et à portée en quelque sorte de mettre l'une dans l'autre les deux mains augustes des deux nations. Il s'est trouvé, par un arrangement de la destinée, que cette position était la mienne, et le choix glorieux que vous avez fait de moi, je le dois à ce hasard, heureux aujourd'hui.

» Je vous rends grâce, et je vous propose ce toast :

» A Shakespeare et à l'Angleterre !

» A la réussite définitive des grands hommes de l'intelligence, et à la communion des peuples dans le progrès et dans l'idéal !

» VICTOR HUGO. »

« C'est une excellente idée que de fêter les grands morts. Ce sont nos saints et nos prophètes, à nous autres ; et nous devrions avoir notre calendrier. Je m'associe de toute ma foi et de tout mon cœur à votre réunion. J'y serai en esprit. Portez-y en mon nom la santé du divin Shakespeare, celui de nous tous qui se porte le mieux, car il a triomphé de Voltaire, et il est sorti sain et sauf de ses puissantes mains.

» Un autre jour nous fêterons Voltaire quand même, vu qu'il a triomphé de bien d'autres. Notre gloire, à nous, sera d'avoir replacé nos maîtres dans le même Panthéon, et d'avoir compris que tout genie vient du même Dieu, le Dieu à qui tout beau chemin conduit, et dont la vérité est le temple.

» Mes respects ou amitiés à tous nos frères en Shakespeare.

» George Sand. »

MILTON — LORD BYRON

Milton, l'Homère de l'Angleterre, nous apparaît dans deux situations bien différentes. Secrétaire de Cromwell, il s'associe à la politique du dictateur, l'appuie de toute la vivacité de ses sentiments républicains, de toute la force de ses puissantes facultés, et lorsque les Stuarts sont restaurés, pour le malheur de son pays, lorsque Charles II règne, Milton foudroyé, proscrit, garde fièrement ses convictions républicaines et se retire avec ses deux

filles dans une profonde solitude où il vit misérable et oublié. Veuf, aveugle, pauvre, il appelle à lui la muse qui lui inspire les beaux hymnes de son *Paradis perdu*. Ses filles attentives écrivent sous la dictée de son génie les éloquentes pages qu'il lègue à la postérité ! Il crée une délicieuse Ève marchant dans des sentiers inviolés, ouvrant son cœur à l'amour et son esprit à la curiosité qui, suivant la Genèse, la perdit. A côté d'elle se montre dans ce poëme sublime l'esprit du mal, un Satan courageux, superbe, sensible ; il ne craint pas de faire le procès à Dieu et de lui reprocher de l'avoir frappé éternellement pour une faute d'orgueil : « Elle est lourde la dette qu'on acquitte sans cesse en demeurant insolvable. » Plus humain, plus ému que le dur Jéhovah vis-à-vis d'Adam et d'Ève, Satan leur adresse cette touchante allocution : « Hélas ! je suis votre ennemi ; pourtant je ne vous hais point, et même en vous voyant ainsi, j'ai pitié de vous, *moi dont on n'a point eu pitié !*... »

Le *Paradis perdu* fut le testament du puritain, du républicain Milton et sa protestation éclatante contre une monarchie qui ne savait que flétrir les caractères libres et frapper les âmes fières !

Après Milton, il faut citer Byron comme le génie qui projeta le plus grand éclat sur l'Angleterre, car il fut, à l'exemple de Milton, un poëte républicain ; il combattit pour l'indépendance de la Grèce et mourut à Missolonghi en héros de la liberté !

Dédaignant les préjugés, les idées étroites des compatriotes de son temps dans l'ordre politique et religieux, lord Byron quitta encore jeune l'Angleterre, et, comme un oiseau de mer, sembla fuir de rivage en rivage, à travers les océans et les tempêtes, cherchant les grands horizons, les cieux libres, les aspects saisissants de la nature, les types indépendants et fiers de l'espèce humaine. Hélas ! il fut forcé de puiser en lui-même, de demander à son imagination, à son grand cœur, les créations

sublimes et désormais éternelles de Child-Harold, de don Juan, de Conrad, Lara, Manfred, de Caleb, Haidée, Julia. Le voyage lui donna du moins la forme, le côté extérieur, l'attitude, la couleur et le mouvement de ses héros et de ses héroïnes. Mais partout, au nord et au midi, à l'orient et à l'occident, son âme fut attristée par les horribles tableaux de la misère et de la servitude. — Les sottises et les crimes des pays que j'ai visités m'ont presque fait aimer le mien ! — s'écriait-il douloureusement.

Dans sa vie errante et tourmentée, Byron fit pourtant quelques bonnes rencontres. A Genève, il vit Lewis, à l'imagination diabolique, poëte métaphysicien, sombre et attristé comme lui, le démocrate Shelley, avec lequel il passa quelques années ; la belle comtesse Guiccioli le retint longtemps en Italie ; mais plus fort que sa passion, son amour de la liberté le fit voler en Grèce, où il trouva une mort glorieuse, à trente-six ans ! Son cœur fut déposé dans une église de Missolonghi, et son corps fut

rapporté dans sa patrie. On lui fit de magnifiques funérailles. L'Angleterre ressentait la honte d'avoir traité son poëte libre comme un maudit, de l'avoir presque frappé d'ostracisme par les lâches persécutions de ses torys et par de misérables calomnies. Lady Caroline Lamb qui, après avoir été la maîtresse de Byron infidèle, l'avait satirisé dans un roman, devint folle en voyant passer le convoi de son ancien amant. Les regrets se manifestaient publiquement. Mais il était trop tard. Ce n'est pas quand le poëte est mort qu'il faudrait le louer. Aujourd'hui encore, des critiques de basse-cour qualifient Byron de débauché et de sceptique. Pour toute vengeance, je me contente de leur souhaiter le génie et l'amour de l'humanité de ce sceptique qui affirma sa foi par son héroïsme, qui sut vivre et mourir libre.

BURGER — GŒTHE — SCHILLER

Un soir que, rêvant aux environs de Gottingue, Burger sortait d'un bois, il aperçut à demi couchée sur la lisière une jeune paysane qui chantait au clair de la lune les strophes d'un lied mélancolique.

Ce tableau impressionna vivement Burger. En écoutant le lied de la jeune fille, son imagination chevaucha sur la monture macabresque de *Lénore*.

— A-t-elle peur, ma mie? La lune brille.... hurrah! les morts vont vite....

— Oh! mon Dieu! laisse en paix les morts.

On voit que le génie n'a pas besoin d'un grand motif pour créer un chef-d'œuvre.

Une jeune fille qui chante, une mère qui sourit à son enfant, un peintre en contemplation devant un paysage, un oiseau qui porte la becquée à son nid, un fil de la vierge qui se balance sur la brise, voilà le point de départ de ravissantes créations. Le poëte porte en lui un monde mystique qui s'éveille au plus petit bruit, au moindre choc du monde extérieur.

Rappelez-vous le *Roi des Aulnes* de Gœthe. Quoi de plus terrible et de plus naïf, de plus banal et de plus grand? Un enfant qui meurt de peur entre les bras de son père sur une route d'Allemagne, ce n'est pas là, certes, un sujet grandiose; mais Gœthe en a tiré un chef-d'œuvre de trente lignes!

—Mon père, mon père, entends-tu ce que le roi des Aulnes me promet tout bas! — Sois

tranquille, enfant, sois tranquille ; c'est le vent qui murmure parmi les feuilles séchées. »

Gœthe avait étudié avec passion dans sa jeunesse les sciences occultes. Il fut amené naturellement à narrer l'odyssée de leur père, le démon, dans son *Faust*. D'une légende il fit un chef-d'œuvre. Le Méphistophélès de Gœthe sème autour de lui les perles de son bon sens, de sa fine raillerie, les secrets de sa science, les trésors de son escarcelle ; on bénit son intervention dans les choses humaines. Qui ne voudrait ressembler à ce sage, spirituel, tolérant et bon Méphisto, plutôt que d'être ce Faust impuissant, vaniteux, perpétuellement élégiaque, chercheur au cerveau vide, cœur las avant d'avoir battu. Méphistophélès arrive au moment où il se désespère ; il lui donne science, amour, richesses, puissance, bonheur ; doit-il se plaindre ? Dans ses deux Faust, Gœthe saisit l'occasion de critiquer la corruption, la violence et l'impuissance des empires, en même temps qu'il flétrit la

cupidité, la simonie et l'égoïsme de la cour de Rome.

Malheureusement la vie de Gœthe ne fut pas aussi belle, aussi libre que son œuvre. Le publiciste démocrate Louis Bœrne adressa, avec raison, au ministre et au courtisan Gœthe, cette rude apostrophe : « Quelles larmes as-tu séchées? Quelles douleurs as-tu consolées? »

Plus indépendant et plus sensible que Gœthe, Schiller, ce chevalier de l'idéal, ce caractère bienveillant, ce héros de la libre inspiration, mit toute son âme dans les *Brigands*, *Wallenstein* et *don Carlos*. La fonte d'une cloche lui fournit un éloquent symbole de la vie humaine :

« Cette cloche qu'à l'aide du feu nos mains auront formée dans le sein de la terre témoignera souvent de nous dans sa haute demeure. Elle va durer bien des jours, ébranler bien des oreilles, soit qu'elle se lamente avec les affligés, soit qu'elle unisse ses accents à ceux de la

prière. Tout ce que l'inconstante destinée réserve aux mortels, elle le racontera de sa bouche d'airain. »

L'immortel Dante Alighieri nous dit lui-même dans sa *Vita nuova* que tel fragment de son œuvre a été conçu dans la rue en voyant passer les pèlerins, que tel autre a été fait la nuit après une vision dans sa chambre. Rien de plus simple que le cadre de la *Vita nuova*. C'est un regard, un souvenir, une joie. une douleur, un pressentiment, le récit d'un songe, la moindre circonstance de la vie ordinaire poétisée et transformée par la passion.

Burger affectionnait ce procédé primitif si vrai de transformer en romans, de poétiser ses rencontres, ses aventures, les plus petits incidents de sa vie !

Une orange donnée par une noble demoiselle à un jeune et timide serviteur lui inspira sa touchante et tragique histoire de *Léonardo et Blondine*.

Les flammes bleuâtres qui voltigent les soirs

d'été comme des feux de Bengale sur les marécages, lui fournirent l'idée de sa romance si naïve et si triste intitulée : *La fille du pasteur de Taubenheim.*

En voyant une chasse lancée à fond de train à travers champs et prairies, il conçut sa magnifique ballade du *Féroce Chasseur*, qui dans son ardeur frénétique ne respecte ni les moissons du pauvre laboureur, ni le troupeau du berger, ni le lieu saint d'une chapelle. Aussitôt il est frappé du courroux céleste. A travers bois, à travers champs, il fuit, jetant des cris douloureux; mais la meute infernale le poursuit sans relâche.

« C'est la grande chasse infernale qui durera jusqu'au dernier jour, et qui souvent cause tant d'effroi au voyageur de nuit. »

Un homme qui se noyait et qui fut sauvé par un obscur paysan, telle est l'origine d'un des petits romans les mieux réussis et les plus moraux de Burger, — *la chanson du brave homme.*

Lorsque le brave homme a retiré des flots le gardien du pont et qu'un seigneur présent à la scène lui offre en récompense un sac d'or :

« Ma vie n'est pas à vendre pour de l'or, répondit-il. Donnez votre or au gardien du pont, car il a tout perdu. Il dit ces mots d'un ton franc et modeste à la fois, ramassa son bâton et s'en alla.

» Retentis, chanson du brave homme, retentis au loin, plus haut que le son des orgues et le bruit des cloches. L'or n'a pu payer un tel courage, qu'une chanson en soit la récompense ! Je remercie Dieu de m'avoir accordé le don de louer et de chanter pour célébrer à jamais le brave homme ! »

Mais le triomphe, l'œuvre parfaite de Burger, c'est *Lénore*. Dès qu'elle eut vu le jour, cette ballade courut du castel à la chaumière, de la ville au val, plus vite que le cheval fantastique de Wilhelm.

En faisant un voyage dans son pays natal, Burger entendit un soir, dans la chambre voi-

sine de celle où il couchait, un maître d'école lire à une assemblée de villageois réunis à l'auberge la *Lénore* qui venait de paraître, et la lecture fut accueillie par les plus vifs applaudissements.

Ce succès flatta plus le poëte que les éloges de tous ses amis.

Nos lecteurs connaissent sans doute pour la plupart le motif de *Lénore*. Le voici en quelques mots :

Après la guerre, les soldats de l'Allemagne reviennent dans leurs foyers et sont reçus, qui par leur mère, qui par leur sœur, qui par leur fiancée. Lénore, après le défilé des troupes, n'ayant pas retrouvé son amant, se roule dans la poudre du chemin en blasphémant Dieu, puis elle est ramenée au logis par sa mère effrayée de ses imprécations. A minuit on sonne à la porte de Lénore. C'est Wilhelm, c'est le soldat ressuscité qui vient enlever pour la conduire à sa demeure la pauvre Lénore toute tremblante.

— Dis-moi donc où est ta demeure? et comment est ton lit de noce?

— Loin, bien loin d'ici... silencieux, humide et étroit, six planches et deux planchettes.

— Y a-t-il place pour moi?

— Pour nous deux. Viens Lénore, saute en croupe: le banquet de noces est préparé et les convives nous attendent.

La jeune fille s'élance, saute en croupe sur le cheval; elle enlace ses mains autour de celui qu'elle aime, et puis—en avant! hop! hop! hop! Ainsi retentit le galop... cheval et cavalier respiraient à peine, et sous leurs pas, les cailloux étincelaient.

— A-t-elle peur, ma mie, a-t-elle peur des morts? Hurrha! les morts vont vite...

— Oh! mon Dieu! laisse en paix les morts!

Wilhelm entre dans un cimetière et pousse son cheval au milieu des tombes. Le manteau du cavalier tombe pièce à pièce comme de l'amadou brûlé, sa tête n'est plus qu'une tête de mort décharnée, et son corps devient un sque-

lette qui tient une faulx et un sablier. Et le cœur de Lénore palpitait de la vie à la mort.

—Patience! patience! chantèrent les esprits. Quand la peine brise ton cœur, ne blasphème jamais le Dieu du ciel! Voici ton corps délivré, que Dieu fasse grâce à ton âme!

Il n'y a pas de création plus complète que celle de Lénore. Le rhythme, la musique, le mouvement, la pensée philosophique, tout y est. Ne faisons-nous pas tous ici-bas le voyage de Lénore et ne portons-nous pas avec elle au cimetière nos sentiments, nos rêves, nos passions et nos vains désirs?

Les œuvres de Burger se composent de sept volumes: ses deux volumes de poésies comprennent des lieds, des odes et beaucoup de mélanges. Burger fut le premier en Allemagne qui traduisit Homère en vers iambiques. Il traduisit également Shakespeare, d'après les conseils de Voss. En outre il a été le directeur et l'éditeur de l'*Almanach* des Muses de Gottingue, de 1779 jusqu'en 1794.

Le talent poétique de Burger a été diversement apprécié. Son confrère Schiller l'a vertement critiqué. Cela se comprend : Schiller, dont personne n'a contesté le génie, Schiller, déclamatoire, pompeux, majestueux, ne devait pas aimer la simplicité, la popularité du lied de Burger.

Gérard de Nerval loue sans réserve la muse de Burger.

« Le poëte inspiré de *Lénore*, dit Henri Blaze, joue le rôle de précurseur dans ce grand mouvement littéraire que le chantre heureux de Faust et de Marguerite viendra consommer. Gottingue prépare Weimar. »

Maintenant que nous avons dit le poëte, faisons connaître l'homme, — deux termes d'une même proposition.

Geoffroi-Auguste Burger, naquit à Wolmerswende, dans la principauté d'Halberstad, en 1748. Son père, pasteur protestant, soigna peu l'éducation de son enfance; à douze ans il savait à peine lire et écrire.

Ce fut la nature qui forma Burger. Aux puériles distractions de ses camarades, il préférait la solitude ; en parcourant les montagnes et les bois, il rencontra assise au fond d'une clairière la rêverie allemande avec ses yeux de pervenche et ses cheveux d'or, son vague sourire de fiancée poitrinaire et son regard perdu dans l'infini.

Burger s'agenouilla devant elle et l'adora. Sa prière fut écoutée. Il se releva poëte. Quand il rentra au logis, interrogé par son père sur l'emploi de son temps, il lut des poésies qui ne manquaient ni de rhythme ni d'harmonie, et qu'il avait écrites en marge sur le livre des cantiques de l'église.

Le père de Burger charmé, mais un peu étonné de cette intelligence précoce, pensa que l'étude du latin calmerait l'imagination vagabonde de son fils, en conséquence il l'envoya en 1760, au collége d'Ascherleben. L'esprit sauvage de Burger se cabra devant le latin ; au lieu de décliner *rosa* et de conjuguer *amare*, Burger

aiguisa des épigrammes contre la perruque à bourses de son professeur qui lui infligea une fustigation. Exaspéré de cette humiliante correction, il conjura ses parents de le retirer de ce *lieu de désolation*. On l'envoya à Hall pour suivre un cours de théologie ; il était destiné à l'état ecclésiastique, mais son père étant mort subitement, Burger laissa la théologie pour étudier le droit à l'université de Gottingue.

Là Burger, après avoir étudié sous la direction du savant humaniste Klotz, se livra à de mauvaises fréquentations, se lança dans une vie de dissipation, dont il fut puni par l'abandon absolu de son grand-père et par une horrible misère. Il eût été infailliblement perdu sans l'amitié dévouée de quelques étudiants distingués. Les frères Stolberg, Voss, Cramer, Sprengel, qui faisaient partie de la pléiade littéraire de Gottingue, vinrent à son secours. Aidé de leur bourse et de leurs conseils, Burger se métamorphosa. Il s'attela courageusement aux études sérieuses. Il travaillait jour et nuit, ap-

prenant à la fois le français, l'italien, l'espagnol, lisant avec un intérêt passionné dans l'original les pièces de Shakspeare, les vieilles et naïves ballades anglaises et écossaisses; écoutant en lui, comme un écho, les voix harmonieuses des poëtes illustres de toutes les nations.

En 1775, Burger publia son premier recueil de poésies, au nombre desquelles se trouvait *Lénore*, dont l'histoire émouvante passa de bouche en bouche et rendit bientôt son auteur célèbre. On ne pouvait désirer un début plus brillant. Mais la misère remit sa griffe sur le poëte, et il aurait péri avant de jouir de sa gloire si ses anciens amis n'étatent accourus empressés à ses cris de détresse et ne lui avaient fait les avances d'argent nécessaires pour sortir de sa triste position.

Burger se montra digne de l'amitié qu'il inspirait. Grâce à un travail incessant, il se libéra de toutes ses dettes et conquit une position convenable. Désirant se livrer sans inquiétude, sans préoccupation mesquine d'intérieur à ses

travaux littéraires, Burger songea à se marier avec une demoiselle Léonhard, fille d'un employé aux domaines. Il la connaissait peu; il avait pu cependant apprécier son esprit honnête et son cœur dévoué. Par une de ces causes fatales que l'antiquité aurait attribuée à la vengeance d'un dieu jaloux du bonheur des hommes, mais qui a son explication dans le caractère irrésolu, dans l'esprit maladif et le cœur de femme de Burger, ce mariage, au lieu d'assurer sa félicité, fut sa perte.

Le jour même de son mariage, au moment où il conduisait sa fiancée à l'autel, il vit pour la première fois celle qui allait devenir sa belle-sœur, une jeune fille de quinze ans, d'une beauté éblouissante, si l'on encroit les contemporains. On l'avait fait venir d'une pension où elle avait été élevée pour assister aux noces de sa sœur.

Burger fut frappé de vertige; il se troubla et chancela sur ses jambes; il devint pâle comme un mort.

— Oh ! malheureux ! je me suis trompé, murmura-t-il.

Interrogé par le père de sa fiancée, il balbutia l'excuse d'une légère indisposition. Il n'eut ni la dignité, obligatoire dans un tel cas. de déclarer qu'une inexplicable passion avait envahi son cœur et rendait son mariage impossible, ni la force d'âme nécessaire pour étouffer, comme Hercule au berceau étreignit les serpents, le sentiment d'un amour funeste.

Burger, quoi qu'on en ait dit, ne lutta pas sérieusement contre cette passion ; il se débattit d'une façon molle, Ce n'est pas ainsi qu'on terrasse un ennemi. Il est vrai que toutes les circonstances lui furent défavorables. Après son mariage, par un arrangement de famille, la belle Molly, la sœur de sa femme, vint habiter chez lui. Burger, cette fois encore, ne sut pas s'opposer à une dangereuse cohabitation, et, loin d'apporter une froideur, une réserve absolue dans ses relations avec sa belle-sœur, lui communiqua la folle ardeur de sa passion. Ne

pouvant se contenir plus longtemps, Burger fit l'aveu de son étrange amour à sa femme.

Ce fut une scène déchirante. Burger se jeta aux genoux de sa femme et lui peignit, en versant des torrents de larmes, en sanglotant comme un enfant, ses angoisses et ses luttes stériles. Cet aveu était simplement un assassinat. Si cette expression ne paraissait pas trop prétentieuse, nous dirions que la femme de Burger fut la Jeanne d'Arc de l'amour. En voyant à ses pieds son mari pâle, défait, palpitant de honte, s'accuser de la lâcheté de son cœur, de la faiblesse de son esprit, cette femme montra un héroïsme digne d'une Romaine. Disant un adieu éternel à tous ses rêves de bonheur, à toutes les espérances terrestres, elle se transfigura, dans la douleur, par un sacrifice inouï. Elle releva Burger, appela sa sœur, lui prit la main, et, la plaçant avec la sienne dans celle de son époux, elle lui dit, comme la Cécilie de Gœthe : *Wir sind dein....* (Nous sommes tiennes !)

La femme de Burger expira sous le sacrifice. Son agonie dura dix ans, dix années de soupirs étouffés, de sentiments contenus, de larmes secrètes. A son lit de mort la pauvre victime eut encore le courage de sourire à son mari, de tendre la main à sa cruelle sœur. Elle mourut en 1784.

L'année de deuil écoulée, Burger épousa Molly. Cette union fut frappée de malheur. Molly fut enlevée en quelques heures, à la suite d'un laborieux enfantement.

Aucune expression ne saurait rendre la douleur de Burger.

— Je l'aimais si immensément, dit-il, que mon amour pour elle remplissait non-seulement mon cœur tout entier, mais qu'il était en quelque sorte mon cœur lui-même.

Burger n'avait plus le sentiment de l'existence. Il oublia tous ses intérêts, toutes ses affaires, et perdit sa petite fortune compromise dans quelques spéculations. Il fut réduit pour manger du pain à traduire en français quelques

romans chez un libraire qui le payait misérablement à tant la feuille. Plus tard, il devint maître-répétiteur, puis professeur-adjoint à l'université de Gottingue, où il enseigna la philosophie de Kant, mais toujours sans appointements fixes.

Cependant ses romances, ses ballades, ses lieds couraient l'Allemagne, lui suscitant dans chaque bourgade des admirateurs enthousiastes. Une jeune femme de Souabe, Élise Hahn, après avoir lu les livres de Burger, lui adressa des vers élogieux en lui offrant son cœur et sa main. Burger fut embarrassé, — et qui ne l'eût été à sa place? — de répondre à cette brusque proposition. Il comprit qu'il avait affaire à une femme très-originale, d'un esprit romanesque et d'un cœur prompt à s'enflammer.

Dans cette circonstance, Burger, connaissant par expérience le cortége de malheurs qu'entraînent avec elles les passions, se conduisit très-sagement. Il répondit à l'épître brûlante d'Élise Hahn en faisant de lui-même le portrait

le moins flatteur ; il intitula l'écrit qu'il envoya à la *Jeune fille de Souabe*, comme il l'appelle dans ses poésies :

« *Confession d'un homme qui ne peut pas tromper une femme généreuse.* »

En voici un extrait d'après un de ses biographes :

« Pour ce qui regarde mon esprit et mon caractère, dit-il, vous pourriez croire qu'il est facile de le juger d'après mes ouvrages ; mais peut-être vous tromperiez-vous. Je veux bien avouer, sans affecter ni modestie ni fierté, qu'il peut bien se trouver dans mes œuvres poétiques quelque passage digne d'un esprit et d'un cœur généreux ; mais vous ne pourrez en conclure que mon âme soit parfaite et d'une beauté irréprochable. Oh ! je ne suis pas celui que j'aurais pu être selon le vœu de la nature, celui que je serais réellemeut si dans le printemps de ma vie un ciel plus doux m'avait souri. Les désagréments longs et cruels auxquels j'ai été en butte ont affecté mon corps et

mon âme, de manière à me jeter souvent dans une sombre mélancolie, dans une atonie morale qui, certes, ne doit pas me recommander. Alors je perds tout courage, toute confiance en moi-même, je me considère comme ayant la tête vide, le cœur froid, la langue morte. muette, en un mot comme un avorton sans valeur.

» J'ai épousé deux sœurs. Il serait trop long de vous dire comment je me décidai à épouser l'aînée, sans ressentir d'amour pour elle ; comment aussi, au moment où je m'approchais de l'autel, mon cœur brûlait pour la cadette. Je sentais naître cet amour avec effroi, mais je me connaissais assez peu pour croire que ce ne serait qu'un léger accès de fièvre dont je pourrais facilement me guérir. Ma frénésie, au lieu de se calmer, ne fit que s'accroître pendant dix années consécutives, et finit par devenir incurable. Je fus enfin aimé de l'objet de mon admiration comme je l'aimais moi-même. Oh ! il me faudrait écrire tout un volume si je vou-

lais décrire le long martyre de ces dix années, si je voulais raconter les combats que me livrèrent l'amour d'un côté, et le devoir de l'autre. Celle que j'avais épousée se décida à passer publiquement pour ma femme légitime, et l'autre pour usurper en secret les priviléges de sa sœur aînée... Élise peut-elle encore estimer celui qui se dévoile ainsi à ses regards?... »

La romanesque Élise persista quand même dans sa résolution d'épouser son poëte. Burger, le faible cœur, céda; il se rendit à Stuttgard, où il vit son admiratrice passionnée! Elle lui plut: il l'épousa.

Il ne tarda pas à se repentir d'avoir associé son sort à une femme poëte; il ne put pas supporter son caractère mobile, ses capricieuses imaginations, ses fantaisies impérieuses. Au bout de deux années de ménage, Burger demandait aux tribunaux sa séparation juridique; elle fut prononcée.

Foudroyé dans tous ses sentiments, dénué de ressources, le pauvre Burger frappa de nou-

veau à la porte de ses amis. Mais le temps avait dispersé les uns, attiédi les autres. Il resta isolé dans ses misères morales et physiques, comme trop de poëtes à la fin de leur existence, abandonné de tous, atteint d'un découragement profond, d'une incurable mélancolie.

Son esprit si brillant s'éteignit, sa vive imagination, toutes ses qualités furent frappées de stérilité. Assiégé d'infirmités, rongé par la douleur, Burger succomba en 1794 d'une maladie de poitrine. Il n'eut pas le temps de toucher un petit secours annuel que la régence de Hanovre venait de lui accorder, et ses compatriotes durent se cotiser pour faire les frais de son enterrement.

L'Allemagne avait laissé finir sur un fumier le poëte dont elle chantait tous les lieds.

TROISIÈME PARTIE

LES CONTEMPORAINS

Lamennais. — Balzac. — Pierre-Joseph Proudhon. — Victor Hugo.
Louis Blanc. — Garibaldi.
Michelet. — Edgard Quinet. — Étienne Vacherot.
Comtesse d'Agoult (Daniel Stern).

LAMENNAIS

Un chrétien, Angelica da Fiesole, peignait à genoux ses vierges ; les philosophes ne font pas de génuflexions. Mais ils sont animés d'une vive émulation et d'un légitime orgueil quand ils écrivent des biographies comme celle d'un Lamennais, qui, après tant de voyages à la recherche de l'inconnu, a abordé le port de la vérité, et s'y est maintenu ferme à l'ancre, jusqu'à son dernier soupir.

Son testament sublime raconte sa vie.

Lamennais répondit à toutes les obsessions catholiques qui entourèrent son lit d'agonie par l'écrit suivant déposé entre les mains de ses exécuteurs testamentaires :

« Je veux être enterré au milieu des pauvres et comme sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma tombe, pas même une simple pierre. Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église. On n'enverra point de lettres de faire part. Je défends expressément qu'on mette les scellés chez moi. »

L'homme qui refusa le chapeau de cardinal du pape Léon XII et voulut être enterré, sans eau bénite des prêtres, dans la fosse commune avec les pauvres, avait défendu l'autorité religieuse, l'absolutisme catholique, en un mot, il avait été théocrate en religion et légitimiste en politique avant d'être démocrate et libre penseur. Mais l'homme de génie n'habite pas longtemps avec les fantômes et les formes vides qui éteignent ou consument la vie des

pauvres de cœur et d'esprit. D'un bond il passe des ténèbres à la lumière, de la soumission à la révolte, de l'erreur à la vérité, de l'esclavage à la liberté.

Écrire la vie de Lamennais, c'est écrire l'histoire des déceptions politiques et religieuses qui successivement ont martyrisé son âme et auxquelles son grand caractère, sa fierté résolue et sa supériorité ont su résister.

Ce fut dans une retraite rustique, dans une forêt, dans sa petite maison de La Chênaie. que Lamennais se forma. Sainte solitude, méditation féconde au milieu des bois sacrés qui fit la grandeur de nos pères libres les Gaulois, sois bénie pour avoir donné un Lamennais! Les écoles produisent souvent des rhéteurs et des ambitieux, mais des bois sortent des enfants libres qui savent mourir pour la liberté!

C'était bien un digne descendant des Gaulois que cet Hugues-Félicité-Robert de Lamennais, né à Saint-Malo, le 19 juin 1782. Dès son enfance. il résista à son père, riche armateur,

qui désirait en faire un négociant comme lui. Il connut peu sa mère, et l'armateur, ruiné par des désastres maritimes, se retira à Rennes. C'est alors que le jeune Lamennais se trouva seul avec un vieil oncle qui fut son précepteur, dans la petite maison de La Chênaie, où il passa ses jours et ses nuits à étudier les langues, à lire les historiens et les Pères de l'Église. Sa nature mélancolique, l'influence des opinions de son oncle et de ses amis paraissent avoir déterminé Lamennais à prendre la tonsure en 1811, au petit séminaire de Saint-Malo. Pourtant il n'exerça qu'en 1816, et il avait si peu de vocation pour l'état ecclésiastique qu'il écrivait le 14 décembre 1815 à sa sœur :

« Ce n'est sûrement pas non goût que j'ai écouté en me décidant à reprendre l'état ecclésiastique. »

Lamennais quitta la Bretagne et vint à Paris en 1814. Obscur travailleur, il vivait pauvre dans une petite mansarde. Ayant applaudi à la chute de l'empereur Napoléon en 1814, il

dut, au retour de l'île d'Elbe, s'expatrier, se réfugier en Angleterre. Aidé par l'abbé Caron, il put subsister en donnant des leçons. Dans l'exil, il prépara son *Essai sur l'indifférence*, ouvrage conforme à la doctrine catholique, qui lui valut l'amitié des restaurateurs de la monarchie et du catholicisme, et particulièrement celle de femmes distinguées comme mesdemoiselles de Lucinières, de Tremereuc et de Villiers, avec lesquelles il se trouvait en relation dans la communauté indépendante de la maison des Feuillantines. Lamennais lança alors ses imprécations contre l'Université, dans un pamphlet où se trouve ce passage :

« Étudier le génie de Bonaparte dans les institutions qu'il forma, c'est sonder les noires profondeurs du crime et chercher la mesure de l'humaine perversité. »

Lamennais fut donc le héros du clergé, l'archange Michel de la restauration catholique; il travailla au *Conservateur*, fondé par MM. de Chateaubriand, de Villèle, de Bonald, de Frays-

sinous; en 1820, nous le retrouvons au *Drapeau blanc*, puis au *Mémorial catholique*. Il se montra, dans ces divers journaux, très-hostile aux différents ministères de la Restauration; il inclinait à subordonner la politique à la foi, à la religion. Sa pensée se traduisit nettement dans son dernier volume de l'*Essai*, où il ébaucha la *théorie du sens commun*, et chercha à sceller l'alliance illusoire de la raison et de la foi. En 1824, il fit un voyage à Rome; le pape Léon XII, qui était son admirateur, nous apprend M. Paul Louisy, auteur d'une excellente biographie de Lamennais, le combla de prévenances, d'honneurs, et lui offrit le chapeau de cardinal, que refusa noblement Lamennais. De retour en France, il publia : *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil et politique*, ouvrage dans lequel il préconisait la suprématie spirituelle de Rome et du pape, en la plaçant au-dessus de tous les pouvoirs politiques. C'était rompre ouvertement avec les libéraux et les légitimistes;

ceux-ci, aidés de quelques membres de l'épiscopat, firent une guerre acharnée à Lamennais. La révolution de 1830 le délivra de ses ennemis et lui ouvrit de nouveaux horizons; mais le réformateur ne congédia pas ses chimères; il ne fit que les transformer dans *l'Avenir*, rédigé en collaboration avec MM. Lacordaire, Combalot, de Montalembert. Lamennais prêcha l'alliance impossible du pape et du peuple, de la religion et de la liberté. Le peuple ne l'écouta pas, et le pape Grégoire XVI, dans une lettre encyclique du 15 août 1832, condamna les théories du journal *l'Avenir*. Dégoûté de la théocratie et de la politique, et surtout de la politique constitutionnelle de Louis-Philippe, qu'il appelait une *grande parade*. Lamennais accepta sa condamnation, la signa et se retira découragé et sombre dans son bois de La Chênaie. Là, il terrassa les monstres politiques et religieux qui avaient dévoré une partie de son existence, *le despotisme politique et le droit divin*, en enseignant au

peuple dans un livre immortel, les *Paroles d'un Croyant,* comment il devait sortir de son esclavage et de son ignorance, en l'appelant à secouer par la révolution les doubles chaînes de sa misère et de sa servitude.

Les *Paroles d'un Croyant* furent un coup de foudre pour tous les catholiques, qui se séparèrent avec éclat de Lamennais. Le pape, dans une nouvelle encyclique datée du 7 juillet 1834, stygmatisa ce livre *petit par son volume, mais immense par sa perversité,* et condamna le fallacieux système à l'aide duquel on avait essayé de fonder sur une autre base que la révélation la certitude en matière de religion. Un autre écrit sorti de la même inspiration que les *Paroles d'un Croyant, le Pays et le Gouvernement,* fut saisi, et conduisit Lamennais dans la prison de Louis-Philippe. Pendant sa captivité à Sainte-Pélagie, il écrivit : *Une Voix de prison,* série de petits poëmes remplis de tendresse, d'émotion, d'amour du peuple, de commisération pour ses douleurs. Dès lors, Lamennais,

mettant de côté le Pape et le roi, la monarchie et le catholicisme, ne chercha la solution du problème social que dans le peuple, qu'il appela à exercer sa souveraineté et à assurer son salut par le suffrage universel, par sa séparation de tout gouvernement et de toute théocratie.

C'est la pensée qui éclate dans *le Livre du Peuple*, dans *la Politique du Peuple*, dans *Amschaspands et Darvands*, et dans un important ouvrage, *l'Esquisse d'une Philosophie*, où Lamennais se montre contradictoirement déiste, rationaliste, tout en conservant la morale évangélique.

La révolution de 1848 sembla donner raison à l'espoir que Lamennais avait mis dans les forces vives, dans l'énergie et l'intelligence du peuple. L'auteur des *Paroles d'un Croyant* fut élu deux fois représentant de la Seine à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative; mais Lamennais lutta en vain contre la réaction de cette époque, et le pouvoir du gé-

néral Cavaignac acheva de l'assombrir et de le dégoûter. « Silence au pauvre ! » s'écriait-il en jetant un dernier adieu au peuple et une dernière imprécation à la dictature militaire dans le dernier numéro en deuil du *Peuple constituant*, à la date du 29 février 1849. Alors, le grand écrivain se tut. Le coup d'État du 2 décembre apporta la dernière note lugubre à son funèbre concert. Il avait tour à tour appelé à la vie, à la liberté, le catholicisme, la monarchie, la République, le pape, le roi, le peuple, et il se trouvait seul devant son foyer désert, abandonné, foudroyé, renié par le pape, le roi et le peuple. Il travaillait à la traduction de sa *Divine Comédie*, « ne sentant plus en lui une idée qui pût le faire vivre, » lorsqu'il mourut à Paris, rue du Grand-Chantier, n° 12, des suites d'une pleurésie, le 27 février 1854.

BALZAC

I

Beaucoup d'illustres romanciers sont morts qui vivent peu aujourd'hui dans la mémoire humaine : Charles Nodier, le fin causeur; Frédéric Soulié, le terrible dramaturge; Eugène Sue lui-même dont les succès furent si grands pendant son existence courageuse terminée en exil. Mais comment se fait-il que la grande ombre de la mort se soit écartée pour Balzac, dont la gloire rayonne chaque jour d'un plus

vif éclat! A-t-il découvert quelque nouvelle loi morale, formulé une philosophie élevée, créé un idéal de l'humanité? Non, sa philosophie confine au ridicule; ses théories sont extravagantes, son système est absurde. Niant la loi éternelle du progrès qui transforme et métamorphose hommes et sociétés, il croit que la société est divisée en *espèces* (préface de la *Comédie humaine*) qui se combattent avec acharnement; il établit une assimilation presque absolue entre l'animalité et l'humanité; il y a parmi nous des tigres, des lions, des veaux marins, des loups et des brebis; espèces zoologiques de la Société qui ne sont pas à l'état transitoire, comme l'aurait affirmé un sectaire du progrès, mais à l'état permanent; elles constituent le fond même de l'humanité.

Vous comprenez facilement la conclusion que Balzac tire de ces jolies prémisses: des monarchies absolues, des forces répressives en politique et en religion, afin de contenir les

mauvaises passions des veaux marins, requins, loups, tigres, renards et autres animaux sociaux !

C'est à éclater de rire quand on lit de semblables billevesées dans la préface de la *Comédie humaine;* il n'est pas de piètre philosophe ni de modeste psychologue qui consentissent à signer des erreurs aussi grossières. Mais on ne rit plus après la préface, on ne raille plus quand on a commencé le roman de Balzac; on est charmé, transporté dans un monde où le génie ouvre tous les cœurs, dévoile toutes les âmes, dénude hommes et femmes, jusqu'au squelette, en faisant jouer tous les ressorts de cette *Comédie humaine* qui, avant que Balzac se fût levé à l'horizon, figurait une masse confuse, affairée, bariolée, bousculée et cahotée, intraduisible et inexplicable. Eh bien, Balzac a pris son lecteur par la main et sa lectrice par la flatterie; il les a conduits dans les catacombes du cœur humain, mille fois plus noires que les catacombes romaines et que l'égoût pari-

sien; ce Virgile de l'humaine comédie a montré aux Dantes qui l'ont suivi à travers les cercles infernaux les comédies, drames, bouffonneries et tragédies joués par l'acteur caméléon aux mille masques. Oui, c'est bien la comédie humaine dans la variété et la multiplicité de ses manifestations, avec ses figures saillantes, ses passions, ses vices et ses vertus, avec l'immensité de ses agitations et de ses égoïsmes grouillants.

Voici Rastignac l'élégant foudroyé, Esther, la femme sangsue, l'habile araignée qui enlace l'amoureux naïf dans les plis de sa fine toile. Les reconnaissez-vous ?

Reconnaissez-vous Vautrin, le type des grandes énergies détournées de leurs voies et lancées à fond de train dans le mal; Mercadet, le faiseur, l'agioteur, le boursier; Balthazar Claës, l'alchimiste, qui ruine sa famille pour trouver le secret de l'or et des millions; Louis Lambert, ravagé par le travail mystérieux de le pensée; Birotteau, le commerçant toujours

obéré; le père Goriot, dévoré par ses filles; Gobseck, ce sublime représentant de l'usure, l'avare père Grandet, de Saumur, les héros blasés et spleenétiques de la *Peau de chagrin*, le fastueux banquier Nucingen, *e tutti quanti*.

Aux Esther, aux courtisanes, aux filles Goriot, Balzac a opposé la peinture des femmes vouées à la vertu et sacrifiées au devoir : Eugénie Grandet, Ève Chardon, la Fosseuse, Marguerite Claës, madame Firmiani, madame de La Chanterie, Renée de Maucombe, et cette Séraphita qui n'a que de l'âme et des ailes, et cette madame de Mortsauf, du *Lys dans la Vallée*, qui se débat pantelante, saignante et surmenée entre les brûlantes étreintes de la passion et les sèches exigences du devoir !

Nul mieux que Balzac n'a compris le problème mystérieux de la femme, selon son organisation délicate, ses pudeurs rentrées, sa timidité répulsive d'hermine, ses aspirations supraterrestres, ses dévouements obscurs, son monde caché qu'elle ne dévoile qu'aux

initiés, aux prêtres de la religion féminine dont Balzac a été le messie.

Les femmes de Balzac sont presque toutes des anges (beaucoup d'ailes et peu de corps, comme je l'ai dit); des sensitives que la moindre émotion brise, des dévouements qui se cachent, des fleurs repliées sur elles-mêmes et n'ouvrant leurs calices délicats que dans la solitude, la nuit, à la lumière argentée de la chaste Diane, à la brise embaumée qui caresse le blanc front plein de rêveries et le cœur débordant d'un amour secret. Balzac a inventé et inventorié la femme; elle n'existait pas avant lui, du moins, elle n'avait pas été traduite au vulgaire. Il a proclamé cette admirable vérité que « dans la société la *femme ne se trouve pas toujours la femelle du mâle*, et qu'il peut y avoir deux êtres parfaitement dissemblables dans un ménage, que la femme d'un marchand est quelquefois digne d'être celle d'un prince, tandis que souvent celle d'un prince ne vaut pas celle d'un artisan. »

Laissant la palette noire aux sombres peintres, tels que Frédéric Soulié et Alphonse Karr, impitoyables aux femmes, Balzac a créé des sylphes féminins, des vertus immaculées en robes et des Èves à tenter tous les serpents du paradis terrestre. Aussi, les femmes n'ont pas été ingrates envers leur peintre; elles l'ont récompensé en reines; elles se sont données à lui, elles l'ont aimé, défendu et prôné sur tous les tons. Lorsque le pauvre Alphonse Karr recevait de la main d'une femme un coup de couteau dans le dos, admirations cachetées et parfumées, cadeaux, blondes chevelures moissonnées, anneaux et bijoux arrivaient à Balzac, qui eut l'idée originale de loger tous ces souvenirs dans le pommeau d'une énorme canne. Un jour, après avoir égaré cette canne, il tomba évanoui entre les bras de son éditeur.

Si Balzac a un peu embelli et paré les femmes, comme si, avec leur élégance et leur coquetterie innées, elles ne suffisaient pas à cette agréable tâche, il a été impitoyable pour

le sexe laid et robuste. Il a disséqué sans émotion le cadavre de la société, en étudiant de dixième année; quand on sort de ce charnier humain où le réalisme de Balzac a étalé toutes les infirmités, toutes les plaies, tous les orgueils, toutes les petitesses, tous les vices; quand on a refermé son livre, on a envie de prendre le chemin de fer, le paquebot, d'aller respirer le frais sur le bord de l'Ohio et d'habiter une forêt vierge, en compagnie des boas et des serpents à sonnettes. Jamais société n'a été ainsi traduite mot à mot, disséqué, vidée et exposée. Quelle riche collection de coquins, d'hypocrites, d'ambitieux sans puissance, de raffinés sans esprit, de courtisans sans cœur, d'égoïstes mesquins ! Et notez que Balzac ne se contente pas de peindre les caractères, de raconter les drames, il n'omet pas les gestes, pas un mouvement de physionomie, pas un pli de vêtement; c'est le théâtre, le véritable théâtre en action, bien supérieur au théâtre ordinaire qui ne procède que par plans et li-

gnes superficielles. Balzac a dû s'apercevoir de cette différence quand il a voulu transporter ses romans sur la scène; un million d'acteurs et les décors de l'Opéra ne peuvent remplacer la simple description, le simple coup de plume du romancier, l'analyse psychologique, surtout cette analyse du grand Balzac qui était une cornue de chimiste où se recomposaient et se décomposaient tous les corps, tous les éléments de la société. Rien n'échappait à la savante analyse de Balzac; par son regard, chargé de projections magnétiques, il pénétrait dans l'âme, dans le for intérieur des personnes avec lesquelles il était en relation, et presque toujours il achevait, à la grande surprise du narrateur, l'histoire que celui-ci lui racontait.

Grand analyste, profond psychologue, peintre à la manière flamande, faisant parler le haillon et la ride, le meuble et la maison, il a manqué à Balzac, pour être un auteur éternel, une bonne philosophie, une synthèse puis-

sante. Sur ce terrain il trébuche, il ne se tient pas debout. Jamais il n'a pu relier que par un titre les différentes parties de sa *Comédie humaine*; il s'est égaré dans le détail, le pointillé, le fini et la gravure de son œuvre admirable. Mais s'il n'a pas su créer l'unité dans la multiplicité de ses productions, ses figures saillantes vivront toujours et resteront à l'abri de la lente destruction du temps. Dans les siècles futurs, qu'un critique veuille connaître la société du temps de Louis-Philippe, il la trouvera embaumée et conservée jusqu'au moindre idiotisme entre les bandelettes de la *Comédie humaine.*

II

Honoré de Balzac est né à Tours le 20 mai 1799, jour de la saint Honoré, dans une maison de la rue Royale.

A sept ans il passa d'un externat de Tours au collége de Vendôme. Il traduisait médiocrement ses versions et était fort peu couronné au concours, mais en revanche il dévorait tous les livres qui tombaient sous sa main, et à onze ans il composait un traité sur la *Volonté,* première ébauche de *Louis Lambert*, qui n'est rien autre chose que son odyssée de collége.

De bonne heure Balzac songea à la célébrité et se fit railler par ses sœurs, qui accueillirent ses prétentions juvéniles par ce sarcasme :

— Salut au grand Balzac !

Le grand Balzac en herbe alla faire son droit à Paris, et passa les trois années de son cours entre un avoué et un notaire. Ennuyé de cette situation, il déclara à son père qu'il voulait embrasser la carrière d'homme de lettres.

Ne pouvant vaincre son obstination littéraire, la famille Balzac céda à demi et lui donna quelque argent, ce qui lui permit de s'installer dans une mansarde de la rue de l'Arsenal.

Là, il entassa projets sur projets, ébaucha des romans, des pièces de théâtre, mais ne fit rien de bon. Cependant il supporta patiemment sa misère et les rebuffades inévitables des débuts, grâce à sa sœur Laure, qui l'encourageait, et lui envoyait avec ses encouragements des pots de confiture et des couvertures pour le garantir du froid.

Pour abréger son noviciat littéraire, Balzac eut l'idée de se transformer en spéculateur; il avait la conception large, le coup-d'œil vif, l'activité de l'homme d'affaires. Il acheta une imprimerie et créa une fonderie attenant à l'imprimerie. Mais les échéances arrivèrent, il fallut vendre ce bel établissement qui, en effet, enrichit ses acquéreurs.

Balzac se retira avec des dettes après une énorme activité dépensée en pure perte. Tout autre que Balzac, découragé littérairement et commercialement, eût enfoui ses déceptions au fond d'une étude de notaire et d'avoué. Mais que vous connaissez peu l'invincibilité du

génie ! Loin de se décourager, il prit la résolution romaine de payer ses dettes avec sa plume.

« Je voulais, a-t-il dit, payer une dette immense pour moi, et vivre honorablement. Je voulais arriver à ce grand résultat avec une plume d'oie, une bouteille d'encre et quelques rames de papier, dans une ville où la littérature n'a pas de crédit, et où il faut non-seulement du talent, mais du bonheur, et encore travailler jour et nuit pour gagner 6,000 fr. par an, moi qui devais 8,000 fr. d'intérêt annuel pour les capitaux dus. N'était-ce pas folie ? J'entrepris cette lutte au moment où, pour moins, un de mes amis dont le suicide fut célèbre, se brûlait la cervelle. »

Ces lignes révèlent l'âme honnête et héroïque de Balzac. Quel autre aurait eu le courage d'entreprendre une tâche si ardue ? Non-seulement il l'entreprit, mais il la mena à bonne fin. Sans sou ni maille, luttant corps à corps avec la misère doublée de ses dettes, il écrivit jour

et nuit, il s'imposa une fatigue de forçat. Ses vingt ou trente premiers livres sortirent de cette situation terrible et s'en ressentirent, car Balzac ne consentit jamais à reconnaître ces enfants précoces et hâtifs arrachés par le forceps. Aussi avons-nous lieu de nous étonner qu'on ait vendu à un libraire de Paris le droit de publier ses premières œuvres sous la désignation de *Romans de la jeunesse de Balzac.* Si sa veuve a commis une pareille infraction aux volontés de Balzac qui a répudié la paternité de ces livres, écrits pour la plupart en collaboration, et dans lesquels rien ne révèle le génie de Balzac, elle sera blâmée sévèrement par tous les amis de Balzac et par tous les lettrés. On nous a affirmé à Paris qu'on avait fait argent de ces livres, et nous serions heureux d'apprendre le contraire.

Toujours est-il que Balzac, après avoir signé ses premiers romans du pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin et de lord R'hoone, entra de plein-pied dans la voie du succès avec le pre-

mier livre qu'il signa de son œuvre, avec les *Chouans* contenant cette dédicace : *Au premier ami, le premier ouvrage.* En 1827, trois ans après, Balzac publiait la *Femme de trente ans*, le *Père Gobseck*, la *Peau de chagrin.* D'année en année les chefs-d'œuvre se suivent ; Balzac conçoit et exécute le projet de faire une édition complète de ses œuvres sous le titre large de la *Comédie humaine.*

Balzac jouissait enfin de cette célébrité tant désirée; mais il y avait de l'ombre au tableau. L'auteur du *Père Goriot* aimait le faste, les curiosités, la vaisselle de Nevers, les vieilles médailles, les bibelots d'amateur et de collectionneur qui coûtent cher. Une partie des sommes gagnées s'écoulait dans ces achats dispendieux. Balzac n'avait qu'un rêve, c'était d'habiter un palais construit sur ses plans, meublé suivant sa fantaisie; pour réaliser son rêve, le capricieux Balzac changeait de domicile, faisait construire et reconstruire, et n'était jamais satisfait. Cependant son éditeur

nous apprend qu'il resta de 1829 à 1838 dans son habitation de la rue Cassini ; il avait là une chambre à coucher toute blanche, toute rose. toute parfumée de fleurs les plus rares, les plus suaves, toute ruisselante d'or. C'était une véritable chambre nuptiale de duchesse de quinze ans !

« A la tête du lit, dit son éditeur, M. Edmond Werdet, se dissimulait sournoisement, dans les plis et replis d'une ample tenture de mousseline rose et blanche, *une imperceptible petite porte dérobée*, faisant face à celle de la salle à manger, laquelle comme je l'ai déjà dit, conduisait directement à la cuisine, et de celle-ci dans la cour... par un escalier de petit service. »

Tirons le rideau sur la porte dérobée de cette jolie chambre à coucher de Balzac, que plus d'une femme de trente ans dut connaître. Laissons ce gynécée dans une ombre discrète.

Le palais n'était pas le seul souci de Balzac ; sa gloire n'avait pas rencontré que des admi-

rateurs, et la critique du journalisme l'avait vivement irrité. D'un amour-propre très-vif et très-emporté, Balzac créa une *Revue de Paris* pour répondre à ses critiques dont le nombre augmenta.

Balzac était l'homme à projets ; tantôt il allait à la recherche de mines d'or en Italie ; tantôt il se livrait à l'exploitation d'inventions irréalisables ; bref, il avait l'amour des affaires, qui ne lui réussirent jamais ; si bien qu'ayant présenté les *Ressources de Quinola* à l'Odéon, il mit comme conditions à l'acceptation de la pièce qu'on lui louerait la salle pendant les premières représentations. Beaucoup de gens, froissés, se vengèrent par des critiques assez vives ; le public crut que la salle était complètement louée, et ne vint pas ; d'ailleurs, jamais Balzac ne fut heureux au théâtre. On sait que Frédéric Lemaître ayant pastiché le roi Louis-Philippe dans le personnage de *Vautrin*, la pièce fut défendue et le théâtre fermé.

Balzac renonça au journalisme, aux affaires, au théâtre ou à peu près, et revint à ses chers livres dont la réputation était européenne. Balzac recevait des lettres, des témoignages d'admiration de tous les points du globe; il était arrivé à son but; il avait fait honneur à ses affaires, et il était célèbre. Son génie avait triomphé de l'envie, de l'usure et de la misère coalisées.

Balzac vit à l'étranger l'une des admiratrices de ses œuvres, Madame Ève de Hanska, et l'épousa. Trois mois après son hymen, on l'enterrait à Paris, et Victor Hugo prononçait un admirable discours sur sa tombe. Balzac avait rendu le dernier soupir le 18 août 1850, à l'âge de cinquante ans et trois mois.

P.-J. PROUDHON

I

Avant de mourir, P.-J. Proudhon a enterré la vieille économie et la vieille synthèse politiques; il a meublé la cervelle populaire de saines doctrines et nourri de sa forte moelle deux générations. Il a ruiné en théorie la tyrannie séculaire du capital. N'est-ce pas là une existence bien remplie et digne d'envie? Quel autre a prêté plus d'éloquence à la conscience

et à la raison contre les infamies et les bassesses de son temps ?

Avec sa fière devise : *En avant!* Proudhon ne se préoccupait ni des cadavres ni des ruines sur lesquels il marchait. C'était le grand démolisseur du dix-neuvième siècle : religion, capital, gouvernement, tout a passé au fil de son impitoyable dialectique. Malheureusement, dans l'ardeur de la lutte, il eut le malheur de Diomède, il blessa la divinité. Méprisant la politique en principe, et surtout la politique contemporaine, Proudhon qualifia sévèrement, trop sévèrement peut-être, les hommes politiques. Mais en 1848 ceux qui étaient au pouvoir ouvrirent le feu contre lui. Dépourvus, pour la plupart, d'idées, d'initiative, de ressort et d'élan, ils ne surent pas accueillir l'homme puissant qui venait deviner le sphinx, populariser les grandes idées de crédit gratuit, de mutuellisme, condamner la fausse richesse et faire jaillir les véritables sources de la prospérité en enseignant comment une société doit

s'administrer et se mouvoir dans les différentes sphères de ses besoins et de ses droits. Proudhon, sorti des rangs du peuple, comprenait parfaitement en 1848 que le peuple victorieux. avant toute satisfaction politique, demandait une autre existence matérielle, la fin de sa misère et de son prolétariat. Ce sentiment si juste, cette merveilleuse intuition des aspirations populaires, lui fit nier ou dédaigner la puissance des formes politiques. Il ne voyait la solution possible du problème social que dans une série de nouvelles lois économiques, dans une mutuelle garantie des forces productrices, dans l'organisation du crédit gratuit par la fondation de la Banque du peuple.

Débarrasser la société du parasitisme qui la ronge et du prolétariat qui l'appauvrit, en organisant le crédit gratuit, la commandite du travail, d'où découle nécessairement la suppression du capitaliste, du bancocrate, de l'usurier, de l'oisif, de l'homme qui consomme sans produire;

N'obéir qu'aux prescriptions de la conscience et de la raison. au principe de la justice, au sentiment impérissable du droit dans tous les cœurs, ce qui conduit à la négation de tout culte extérieur;

Enfin, congédier les mangeurs de budgets, les charlatans politiques qui depuis les premiers temps de l'histoire font la même roue et les mêmes professions de foi devant les peuples mystifiés; réaliser la suppression du gouvernement par l'élection de simples administrateurs, de délégués révocables et responsables, chargés de délier moralement et matériellement le patient, de rendre au peuple sa liberté et sa force;

Telle est, en quelques mots, la synthèse de l'œuvre proudhonienne.

D'accord avec Proudhon sur les deux premiers points, nous ferons quelques restrictions sur le troisième, quoique nous ayons une répulsion peut-être supérieure à la sienne des mystificateurs politiques, si nombreux dans

notre malheureux pays. Mais sans la politique, qui est le dyanisme du progrès, de l'idée en voie d'incarnation humaine, comment réalisera-t-on la théorie, comment atteindra-t-on le but, à moins qu'on n'y soit porté tout d'un coup? L'*anarchie*, ou l'absence de direction gouvernementale, suppose une société arrivée à son dernier degré de perfection, tandis que la philosophie de l'histoire nous démontre que l'humanité marche par petites étapes.

Mais Proudhon se portait du premier élan dans l'absolu des conceptions sociales. Il cherchait toujours, avec son esprit profond et ses yeux de lynx qui voyaient trop loin (en politique il faut être un peu myope), l'origine et le but d'une révolution, d'une agitation nationale. Proudhon demandait à toute révolution la synthèse qu'elle portait dans ses flancs et qu'elle voulait mettre au monde. C'est ce qui explique son peu d'enthousiasme pour l'insurrection de la catholique Pologne, qui à ses yeux avait le tort d'avoir été provoquée par

l'aristocratie polonaise au moment où l'empereur de Russie allait affranchir les serfs et les paysans, et pour l'unité italienne, devant, selon lui, correspondre infailliblement à une unité despotique, à un vaste empire, à une grande monarchie italienne. Proudhon ne voulait pas voir que les aristocraties révoltées ont toujours amené le triomphe de la démocratie, et que l'unité révolutionnaire est une phase nécessaire pour arriver à l'émancipation complète du citoyen, au *fédéralisme*. Mais, de bonne foi, n'était-il pas un peu payé pour se défier de ces braves politiques qui en 1848 lui avaient joué tant de tours pendables et savaient si bien faire battre le rappel contre les idées sociales? Convenons-en, et exprimons le vœu que la politique, *ce chemin*, et la réforme sociale ou le socialisme, *ce but*, que ces deux moitiés en délicatesse se réconcilient patriotiquement et fassent désormais bon ménage!

La grande pensée qui domine les ouvrages de Proudhon, c'est la recherche de la loi, de

l'agent de force, de production et d'équilibre des sociétés. Armé de ce grand critérium, il domine tous les hommes de notre siècle. Tandis que des martyrs, des apôtres comme Pierre Leroux, comme Armand Barbès, comme Louis Blanc, tandis que les saint-simoniens, presque tous les socialistes, à l'exception des disciples d'Auguste Comte, dont la méthode se rapprochait beaucoup de celle de Proudhon, cherchaient le principe de renouvellement et de progrès dans une transformation, dans une idéalisation du christianisme, Proudhon, au contraire, procédait par négation absolue; et il avait raison contre les néo-chrétiens.

Sur le tronc pourri de vieilles puissances en décomposition naissent des pousses honteuses qui cherchent à faire renaître l'arbre ou à masquer la décrépitude de sa sève. Eh bien, Proudhon, après avoir coupé les racines de l'arbre, en a repoussé les branches mortes; il a jeté son ironie destructive au christianime philosophique de Lamennais et des socialistes, à la

politique libérale des doctrinaires, à l'économie de conciliation de Frédéric Bastiat. Il n'a pas voulu de la queue des mauvais principes. Les faits sont avec lui. A quoi ont abouti les affirmations des saint-simoniens, des libéraux, des fouriéristes, des économistes doctrinaires, sinon à l'impuissance et au chaos, ou à d'implacables réactions? Où sont allés tant de dévouements, tant de théories de conciliation, tant d'essais de recomposition? A l'oubli et au néant.

Les sentiments de dévouement, les forces morales qui ne se mettent pas en accord complet avec les principes rénovateurs, avec le radicalisme, avec la justice, avec la norme des sociétés, sont impuissants à empêcher leur décadence.

Le grand Lamennais, qui a élevé un christianisme rationaliste et révolutionnaire sur les ruines du catholicisme, n'a pas arrêté d'une seconde la décomposition et la démoralisation sociales de nos dernières années. Il est mort

plein d'amertume, renié par ceux qui auraient dû l'adorer, car il fit pour le christianisme ce que les Néo-alexandrins et Julien avaient fait pour le paganisme expirant, il lui donna son génie philosophique, sa puissance d'interprétation, son grand cœur et son éloquence biblique.

Eh bien! cet affirmateur du principe chrétien est mort en voyant la stérilité de ses sublimes efforts pour empêcher la société de rouler aux abîmes; il est mort en reniant le christianisme, en maudissant les puissances religieuses et politiques de son temps.

Nous ne connaissons pas de mort aussi belle que celle de Lamennais, qui couronna une vie sublime en dédaignant l'eau bénite et en demandant à être jeté dans la fosse commune, avec les pauvres.

Aussi grand que Lamennais, Proudhon refusa de recevoir le curé de Passy, et dit à sa femme : « C'est à toi seule que je demanderai l'absolution. »

Quel admirable accord entre ces grands

hommes à leurs derniers moments! Mais combien leur vie de penseur avait été différente!

Lamennais, parti du catholicisme, du principe d'autorité religieuse, avait rejeté cette idée pour passer avec armes et bagages au progrès. Mais il n'avait pas dépouillé entièrement le vieil homme; il avait gardé dans sa besace de pèlerin en quête de grandes aspirations, de grandes vérités, le christianisme primitif, c'est-à-dire la révélation divine, c'est-à-dire l'autorité religieuse réglée par l'intelligence et tempérée par le dévouement.

Proudhon, lui, était entré dès la première heure dans la lice en hardi négateur de la révélation, de l'autorité religieuse et temporelle, des trois vieilles formes sociales : la religion, le capital, le gouvernement.

Aujourd'hui que ces deux grands hommes se sont réconciliés et embrassés par-delà la tombe, nous pouvons dire hardiment que Proudhon l'emporte sur Lamennais, car c'est

dans son sens que se développeront les sociétés de l'avenir, en ne demandant leur force morale qu'aux libres concepts de la raison et aux prescriptions de la conscience, et non dans le sens de l'affirmation autoritaire, qui dure depuis quelque six mille ans. Pensez-vous que l'étape soit assez longue?

La vie des honnêtes gens se raconte en quelques lignes. Les avaleurs de sabres et les pourfendeurs de peuples ont seuls des droits à de longues odyssées. Notre frère en maçonnerie, M. Massol, a résumé en trois mots la vie du célèbre publiciste : « Il est né prolétaire, il a vécu prolétaire, il est mort prolétaire. Nous avons dû nous cotiser pour lui procurer sa tombe. »

Voilà comment les nôtres meurent, voilà ce que l'on gagne à instruire, à aimer et à défendre le peuple, si souriant à ses ennemis, si docile à ses tyrans, mais en revanche si souvent amer, oublieux et ingrat pour les siens.

La prison et l'exil pour Proudhon, la prison

et la fosse commune pour Lamennais : voilà la récompense et la fin des libres penseurs, des grands hommes du dix-neuvième siècle !

II

Pierre-Joseph Proudhon, qui est mort à Passy, Grande-Rue, nº 10, le 19 janvier 1865, à deux heures du matin, d'une hypertrophie du cœur, était né le 15 juillet 1809 à Besançon, dans l'atelier d'un pauvre tonnelier. Pierre-Joseph se fit ouvrier typographe et se sentit porté très-jeune vers l'étude des lettres.

Proudhon débuta par des travaux sur la Bible et sur les éléments primitifs des langues. Une pension de 1,200 fr., décernée en 1840, par l'académie de Besançon, à son *Essai de grammaire générale*, lui permit de venir à Paris et de publier le premier livre qui fit le plus de

bruit autour de son nom : *Qu'est-ce que la propriété?* avec cette épigraphe : *La propriété, c'est le vol.* Cette publication hardie suscita à son apparition un *tolle* presque universel. Cependant, Proudhon se bornait à flétrir l'exploitation, l'intérêt usuraire, la constitution de la fausse propriété, pour donner plus de valeur et d'éclat à celle qui vient directement du travail, de l'activité humaine. Le jury de la cour d'assises de la Seine, qui l'acquitta en janvier 1842, dut comprendre ainsi la question traitée dans son mémoire incriminé : *Avertissement aux propriétaires.*

Deux autres livres : *De la création de l'ordre dans l'humanité*, publié en 1843, et le *Système des contradictions économiques* (1846) révélèrent au public la justesse et la force des idées de Proudhon. Lorsqu'*éclata* la révolution de 1848, il était prêt, et les éloquentes pages de ses livres furent traitées en articles de journaux dans *le Peuple* et *la Voix du Peuple*, dont je compte à honneur d'avoir été le collaborateur.

Nul ne se montra alors plus intelligent, plus laborieux, plus désintéressé, plus sincère que Proudhon; jamais journaliste ne trouva une forme plus vive, plus féconde, plus propre à faire pénétrer la lumière dans les rangs du peuple; aussi, aux élections complémentaires de juin, Proudhon était-il nommé représentant par 77,094 voix. Ses théories furent fort mal accueillies à l'Assemblée constituante; Greppo se leva seul pour appuyer sa proposition sur la réforme de l'impôt.

Loin de se décourager, Proudhon passa à l'application immédiate de son principe. Par la fondation de la Banque du peuple, il portait un coup mortel au prêt usuraire; il créait le crédit gratuit, et ranimait la vie commerciale et industrielle qui faisait défaut aux jours agités de la République. Mais les événements politiques renversèrent toutes les tentatives du grand réformateur, cherchant à donner une assiette équitable et solide à la société en fusion.

La Voix du Peuple fut saisie seize ou dix-

huit fois sous ses courageux gérants Duchêne et Vasbenter; on compta les années de prison par cinquantaine, et les amendes par 100,000 fr. Jamais on ne vit plus d'énergie féconde et moins d'ambition personnelle dans la presse démocratique. Enfin Proudhon, ses rédacteurs et ses gérants emprisonnés, le combat cessa faute de combattants.

Prisonnier à Sainte-Pélagie, Proudhon se maria avec une femme dévouée, qui accepta héroïquement la moitié de la lutte dans sa vie tourmentée : elle reste aujourd'hui avec deux enfants orphelins. Il écrivit en prison plusieurs ouvrages, tels que les *Confessions d'un révolutionnaire*. Après sa sortie de prison, il publia le *Manuel du spéculateur de la Bourse*, la *Révolution sociale démontrée par le coup d'État*, puis un livre capital : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église,* nouveaux principes de philosophie pratique. Cet important ouvrage fut saisi, et Proudhon, condamné à trois années de prison et 4,000 fr. d'amende. se réfugia en

Belgique, d'où il revint en 1862. Depuis cette époque, il avait publié *la Théorie de l'impôt*, *la Guerre et la Paix*, une satire de la politique de notre temps, sous le titre : *Du Principe Fédératif et de la néeessité de constituer le parti de la Révolution*, et un grand nombre de brochures.

Entre autres manuscrits que Proudhon a laissés, le plus important est intitulé : *De la Capacité politique des classes ouvrières.*

Ce grand penseur a saisi la dernière occasion de dire de salutaires et rudes vérités au peuple, comme il en a toujours dit à tout le monde; car c'est là le grief qui revient toujours contre Proudhon. Il a fait du tort à la démocratie ! répètent quelques hommes simples qui ne voient pas au fond des choses. En principe, on ne peut pas faire de tort à l'être éternel qui s'appelle la démocratie. Mais en admettant que les appréciations politiques de Proudhon aient pu lui nuire momentanément, en revanche ses idées lui assurent un triomphe prochain. La démocratie n'a rien à craindre

de la discussion, de la libre pensée, du choc des opinions; elle est l'avenir qui raille le présent; elle est la vérité qui brave tous les sophismes; elle n'a à redouter que les imbéciles et les traîtres, les hommes vides et les faux démocrates; et Proudhon ne se trouvait pas dans ces deux catégories.

D'ailleurs, si l'auteur des *Contradictions économiques* a vertement crossé ses adversaires, aucun publiciste n'a été plus attaqué et plus raillé que lui. Les théâtres, les lettres, les arts, jusqu'à la caricature, ont satirisé, à leur honte, Proudhon de toutes les manières et sur tous les tons. Ils en ont fait une sorte d'Érostrate, un hargneux Aristophane, un pamphlétaire au cœur sec. Rien de plus faux que cette fausse réputation. Proudhon était l'homme le plus débonnaire, le plus simple, le plus désintéressé de toute ambition personnelle, le plus disposé à entendre la raillerie, à soutenir les assauts d'une rude franchise dans le cercle modeste où il avait confiné son existence d'ab-

Belgique, d'où il revint en 1862. Depuis cette époque, il avait publié *la Théorie de l'impôt*, *la Guerre et la Paix*, une satire de la politique de notre temps, sous le titre : *Du Principe Fédératif et de la nécessité de constituer le parti de la Révolution*, et un grand nombre de brochures.

Entre autres manuscrits que Proudhon a laissés, le plus important est intitulé : *De la Capacité politique des classes ouvrières.*

Ce grand penseur a saisi la dernière occasion de dire de salutaires et rudes vérités au peuple, comme il en a toujours dit à tout le monde; car c'est là le grief qui revient toujours contre Proudhon. Il a fait du tort à la démocratie ! répètent quelques hommes simples qui ne voient pas au fond des choses. En principe, on ne peut pas faire de tort à l'être éternel qui s'appelle la démocratie. Mais en admettant que les appréciations politiques de Proudhon aient pu lui nuire [illegible]entanément, en revanche ses idées lui [illegible] un [illegible] prochain. La démo[illegible]

de la discussion, de la libre pensée, du choc des opinions; elle est l'avenir qui raille le présent; elle est la vérité qui brave tous les sophismes; elle n'a à redouter que les imbéciles et les traîtres, les hommes vides et les faux démocrates; et Proudhon ne se trouvait pas dans ces deux catégories.

D'ailleurs, si l'auteur des *Contradictions économiques* a vertement crossé ses adversaires, aucun publiciste n'a été plus attaqué et plus raillé que lui. Les théâtres, les lettres, les arts, jusqu'à la caricature, ont satirisé, à leur honte, Proudhon de toutes les manières et sur tous les tons. Ils en ont fait une sorte d'Érostrate, un hargneux Aristophane, un pamphlétaire au cœur sec. Rien de plus faux que cette fausse réputation. Proudhon était l'homme le plus débonnaire, le plus simp[illegible] plus désintéressé d[illegible] dispo[illegible] ambitio[illegible]lle, le plus assa[illegible]re la [illegible] soutenir les [illegible] de [illegible]s le cercle [illegible]it co[illegible]stence d'ab-

négation et d'étude. Il n'a pas toujours été juste dans sa tactique et dans ses appréciations politiques, il a eu une polémique violente; mais on ne corrige pas, on ne relève pas une nation en la flattant. Rousseau a été aussi virulent que Proudhon, et cependant il n'a pas fait une œuvre plus féconde.

Mais pourquoi Proudhon, si dépourvu de haine et d'ambition, a-t-il excité tant de haines, a-t-il ameuté tant de loups, de singes et de chacals, étonnés, scandalisés de la fière allure du lion?

Pourquoi cet homme, si simple dans sa vie, si pauvre volontairement, si content du rien qu'il possédait, si fort de sa conscience et de sa raison, dédaigneux de tout ce qui était puissance, faste, richesses, s'est-il vu qualifier d'Érostrate social? Pourquoi l'a-t-on accusé de vouloir ruiner la société et la propriété à son profit; de chercher à se faire un piédestal des débris des institutions? Pourquoi? un mot fera la lumière sur ce point obscur.

Proudhon n'a pas eu le vice originel du dix-neuvième siècle; il n'a pas été caméléon politique; il n'a pas voulu donner sa voix au concert de mystification universelle dirigé par le charlatanisme de notre temps; on l'en a puni dans ces dernières années en organisant la conspiration du silence autour de lui, en l'enterrant vivant et éloquent.

Mais Proudhon n'a pas bronché. Il a dit : *Moi seul, et c'est assez !* En effet, il a fait assez pour qu'il vive éternellement dans la mémoire du peuple, qu'il a constamment servi, qu'il n'a jamais trompé ni mystifié, tandis que ses adversaires, catafalques vivants, sont déjà morts. Proudhon a disparu, mais les partisans de ses idées sociales, — je ne dis pas de ses jugements politiques, — se comptent aujourd'hui en France et en Europe par millions !

Un touchant incident qui s'est passé dans la chambre mortuaire de Proudhon, et que j'ai appris par M. Amédée Langlois, l'un des plus intelligents et des plus fermes disciples

du grand penseur, donnera une idée de l'enthousiasme que les théories proudhoniennes excitent en Europe.

Deux étrangers, un Hongrois et un Russe, pénètrent chez Proudhon le jour de l'enterrement. Ils disent qu'ils ont fait cinq cents lieues pour le voir une dernière fois. Le cercueil était fermé, on le dévisse ; les étrangers contemplent quelques moments la figure du mort, s'agenouillent, l'embrassent en versant des larmes, et l'un d'eux, le Hongrois, s'écrie :

« O Proudhon ! tu as trouvé le salut de l'humanité ; elle ne le sait pas, mais elle le saura, car cela est. »

Oui, le proudhonien hongrois a raison. Un jour, les peuples, délivrés de la superstition, de la misère et de l'oppression qui les étreignent et les accablent aujourd'hui, s'écrieront dans un élan de reconnaissance :

« Proudhon est mort, vive notre libérateur, *vive Proudhon !* »

VICTOR HUGO

Victor Hugo est né en 1802, à Besançon; il aura donc dominé ce siècle par l'âge et par le génie. Peu de poëtes ont été doués de cette forte nature. La plupart, fébriles comme Alfred de Musset, meurent en pleine moisson. Gœthe a eu cette longévité si rarement accordée au génie, mais Gœthe était un païen taillé dans le Paros; il vivait d'ambroisie et s'entretenait avec les divinités, en restant étranger aux agitations des mortels. Gœthe peut être du

seizième siècle aussi bien que du dix-huitième. Mais Victor Hugo a son millésime : c'est le dix-neuvième siècle fait homme, pensée et action ; il en est l'expression et le symbole ; aussi en a-t-il subi toutes les vicissitudes, toutes les phases, toutes les métamorphoses, j'allais dire toutes les oscillations. Depuis sa naissance, en 1802, jusqu'à son exil, en décembre 1851, à peine si l'on trouve quelques jours de paix dans cette vie féconde qui s'écoule comme le flot actif et pur d'un fleuve, et, comme le Nil, ne déborde que pour féconder.

Encore enfant, Victor Hugo suivait à pied, tantôt en Espagne, tantôt en Italie, la belliqueuse odyssée de son père, un vaillant volontaire de la République, devenu général sous l'Empire, dont le rêve était de faire de ses fils des soldats comme lui. Mais le rêve des pères n'entre pas dans le cerveau des enfants. De bonne heure, le jeune Hugo avait écouté la voix de sirène de la Muse, et les sciences exactes qu'il étudiait pour l'École polytechnique ne

l'empêchaient pas de s'abandonner à son lyrisme.

Les quelques essais assez brillants de sa première jeunesse furent éclipsés par la publication des *Odes et Ballades*, qui datent de 1822. Ce fut un début de maître. Le rhythme était nouveau, l'expression hardie, le tour mouvementé; la pensée noble se drapait à l'aise dans un vers d'une facture large; une nouvelle manière de dire était trouvée; une nouvelle étoile brillait au ciel de la poésie!

Cependant l'inspiration du poëte avait encore une attache terrestre, une ancre obstinément fixée au port: *l'enthousiasme monarchique*, qu'à tort des gens superficiels ont reproché à Hugo. Trois légendes, dont l'une criait *raca* à l'autre, se heurtaient dans le sein du jeune poëte: la légende royale de Charlemagne, de saint Louis, de Henri IV; la légende de la République émancipatrice des peuples esclaves appelés à la liberté et à la fraternité; la légende éblouissante de l'Empire promenant ses

aigles victorieuses sur les champs de bataille de l'Europe ; en d'autres termes, par sa mère vendéenne, amie courageuse de mesdames de Bonchamp et de Larochejaquelein, par son éducation faite en partie dans l'ancien couvent des Feuillantines, sous la direction du général royaliste Lahorie, Hugo ne pouvait échapper à l'esprit monarchique, tandis que la filiation paternelle le ramenait aux idées démocratiques et à la gloire militaire de l'Empire.

Comment le poëte apaisa-t-il en son sein ces familles ennemies d'Atrides et d'Héraclides, ou plutôt comment ne prit-il de ces trois principes que l'enthousiasme de la vraie gloire et l'amour de la liberté ? C'est l'inexplicable alchimie du génie. Toujours est-il qu'au lieu de rester emprisonné comme Chateaubriand dans les fils de la Vierge et les traditions chrétiennes, Victor Hugo marcha toujours en avant, se dégageant à chaque pas, rejetant le fini et prenant plus d'infini, créant son Olympe, ses dieux, ses héros, son roman, son drame, son école littéraire,

plantant victorieusement le drapeau de la liberté au milieu de la bataille classique et acharnée. .

Il fallait débarrasser la scène des loques royales qui la couvraient; il fallait nettoyer le cirque encombré de tragédies à l'agonie. Victor Hugo prit Cromwell, et l'impérieux général recommença l'exécution et l'épuration du parlement Croupion; il chassa les classiques attardés du théâtre où ils régnaient. Dans la préface de *Cromwell*, Hugo donne la véritable poétique du drame : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art; le drame, expression de l'époque moderne, résulte de la combinaison du sublime et du grotesque. »

Or, le drame de *Cromwell*, qui ouvrait la nouvelle ère dramatique, date de 1827. Hugo avait fait la révolution poétique. Ce fut le bonheur de la Révolution de 1830; avant qu'elle éclatât dans les faits, elle était consommée dans les lettres, dans les arts, dans la philosophie, en un mot dans les idées.

A partir de 1830, la marche de Victor Hugo ne fut plus qu'un triomphe; en 1831, il ressuscita l'histoire du moyen âge dans le roman *Notre-Dame de Paris*. Non content d'avoir créé le drame et ressuscité l'histoire, Hugo délivra la nature. Depuis longtemps, cette nouvelle Andromède, esclave de Florian, ne disait rien au cœur ni à l'esprit avec ses paysages ternes et muets, ses bergers de convention, ses terrains gazonnés et alignés au cordeau. A la voix du poëte, la nature en léthargie se réveille; elle entre en scène; elle dévoile le drame immense et mystérieux contenu dans ses flancs; l'homme trouve en elle le sentiment, le rêve, la passion ; elle révèle la pensée infinie dans tous ses symboles, dans toutes ses attitudes, par ses cieux profonds, ses perspectives, ses bois et ses vallons. Sous le doigt puissant de l'enchanteur, la nature s'anime, vibre, chante, pleure et aime dans *les Orientales*, *les Chants du Crépuscule*, *les Rayons et les Ombres*, *les Voix intérieures*, *les Feuilles d'automne*.

Toute œuvre de Victor Hugo est marquée au coin de la grandeur, de la méditation profonde : poésie, roman, voyage ou drame. Dans *le Roi s'amuse*, pièce qui fut interdite par la censure dès le lendemain de la première représentation, Triboulet met son talon de fou sur la tête du roi et des grands; — *Ruy-Blas*, le laquais, représente seul l'héroïsme au milieu d'une société de laquais titrés. — *Marie Tudor*, *Lucrèce Borgia*, *Angelo* font de la tyrannie une laídeur repoussante, du crime un châtiment qui se retourne contre le crime; — les *Burgraves* sont des cariatides qui semblent marcher à nos côtés comme des géants antédiluviens à côté de pygmées; — *Hernani* incarne l'idéal héroïque de la noblesse d'épée.

Après avoir été combattu par la coalition des impuissances littéraires, le poëte novateur vit s'abaisser devant lui, le 3 juin 1841, le pont-levis de l'Académie française. Quatre années après, Hugo était pair de France. La Révolution de 1848 abolit sa pairie pour le faire re-

présentant du peuple. 86,965 voix du département de la Seine l'envoyèrent siéger à l'Assemblée constituante en juin 1848, et en mai 1849 117,069 voix confirmèrent son mandat de représentant du peuple à l'Assemblée législative.

La politique de Hugo fut hésitante quelque temps; mais, obéissant à la fougue de son génie, et cédant à son amour sincère du peuple, il se dégagea de l'influence de la rue de Poitiers pour entrer franchement dans le parti avancé de la démocratie. Il se révéla grand orateur à l'Assemblée législative; ses éloquents discours furent tirés à des milliers d'exemplaires et lus avec avidité par le peuple.

En décembre 1851, Victor Hugo fut exilé; il se retira à Bruxelles, à Jersey, enfin à Guernesey, où il vit encore aujourd'hui.

L'exil tue ou régénère; il a régénéré Victor Hugo en l'éloignant des petits hommes et en le rapprochant de la mer et du ciel, des grands infinis de la nature; en le débarrassant des

coteries turbulentes et arlequines, et en l'élevant sur une cime d'où le poëte a vu plus clair et plus loin que dans le marais parisien.

Sur les durs rochers de Jersey et de Guernesey, Hugo a taillé dans le granit les *Contemplations*, poëme sublime où Dieu se regarde dans la pensée de l'homme comme en un miroir fidèle, où le père pleure la mort de sa fille Léopoldine Hugo, ensevelie avec son vaillant époux, Charles Vacquerie, dans les flots de la Seine-Inférieure ; — *la Légende des siècles*, ces admirables cariatides de l'histoire ; — *les Misérables*, qui, rappelant par le côté philosophique *le Dernier Jour d'un condamné*, marquent une révolution ou plutôt une métamorphose dans la manière de l'auteur. C'est le chœur lamentable des malheureux, des crucifiés, des parias de la société montrant leurs plaies, agissant et parlant sous la dictée du génie ; enfin, Victor Hugo vient de nous envoyer de Guernesey son dernier ouvrage : *William Shakespeare*, qui est la Bible du génie.

Mais nous avons assez parlé des poëmes, des œuvres de Víctor Hugo. Aujourd'hui, c'est Hugo lui-même qui est la grande figure du dix-neuvième siècle, comme Dante fut la grande figure du seizième. Son courage et l'élévation de son caractère ont vaincu son génie dans une noble lutte. Le public ne se contente pas d'écouter le hiérophante, de lire le poëte, il veut encore avoir Victor Hugo sous les yeux, soit en peinture, soit en photographie, ne pouvant le posséder et le voir en personne.

Miracle de la conscience victorieuse! L'homme est devenu plus rayonnant et plus intéressant que le poëte, que son œuvre immortelle!

Victor Hugo, à qui nous avions adressé à Guernesey cette esquisse de sa vie, nous a répondu par la lettre qu'on va lire :

Hauteville-House, 27 septembre.

« Cher et vaillant compagnon d'épreuve, je vous serre la main. Je viens de lire cette

belle page écrite par vous sur moi. Je vous remercie. Nous sommes frères, vous et moi. Nous avons le même amour, la France; la même religion, la liberté; nous avons eu la même récompense, l'exil. Vous êtes un penseur qui combat.

» Je vous connaissais par vos luttes courageuses et par vos livres excellents; je vous aimais d'avance. Mon cœur n'a rien à faire aujourd'hui. Il y a longtemps que j'étais vôtre.

» Permettez-moi, cependant, d'ajouter à ma cordialité la reconnaissance. Je vous écris, attendri.

» A bientôt peut-être. Qui sait?... Et en attendant, aimons-nous!

» VICTOR HUGO »

LOUIS BLANC

Louis Blanc, après avoir consacré toute sa vie au bien public, à l'amélioration du sort du *plus grand nombre*, suivant l'heureuse expression de Saint-Simon, après s'être fait l'avocat obstiné du pauvre et s'être dévoué aux intérêts de la classe ouvrière, vit en exil comme Victor Hugo, comme Edgard Quinet, *e tutti quanti*. Voilà la justice des temps et la récompense de l'honnête homme.

Le proscrit a fertilisé l'exil. Familiarisé avec

le génie de la langue anglaise, Louis Blanc a découvert à la bibliothèque de Londres, au *British Museum*, d'importants documents inédits; grâce à ses savantes recherches et à des manuscrits fournis par M. Fillon, il vient d'ériger un monument à la gloire de la Révolution française, presque complétement oubliée du pays qui l'a produite. Le brillant et solide historien de l'*Histoire de Dix ans* se retrouve tout entier dans cette œuvre admirable; outre ses grandes qualités habituelles, on sent à chaque page de l'*Histoire de la Révolution française* le *vir probus ac tenax*, le démocrate intègre, qui a traversé les phases d'une révolution récente et dont le jugement a été mûri par ces cataclysmes sociaux au milieu desquels surgissent dans toute leur effrayante vérité et la petitesse des hommes et les grandes lois éternelles du progrès, radieux phares élevés au-dessus des défaillances, des naufrages et des tempêtes.

Jusqu'à Louis Blanc on avait écrit des fan-

taisies historiques sur la Révolution française et brodé sur elle des motifs plus ou moins agréables; mais cette grande époque a enfin trouvé son homme, — qu'on nous passe l'expression, — son interprète au XIXe siècle, son narrateur homérique; elle a été coulée en bronze dans un récit sublime de style et d'inspiration.

Louis Blanc a passé ses premières années en Corse. Il tient son origine maternelle d'une femme Corse, Estelle Pozzo di Borgo. A sept ans, Louis Blanc échangea son soleil d'Ajaccio contre celui de Rhodez. Mais à l'âge de seize ans. ses études à peine terminées, il fallut affronter les brumes de Paris et ses luttes avilissantes.

Le fier adolescent fut humilié en arrivant dans la capitale par un parent à qui il allait demander des conseils et qui lui offrit une bourse. Cette action inspira à Louis Blanc le mépris de la richesse insolente et imbécile, et le rapprocha du peuple, des ouvriers, des humbles, chez qui il trouva une dignité, une gran-

deur d'âme inconnues aux turcarets de la bourgeoisie.

Malgré sa jeunesse, il avait dix-sept ans! Louis Blanc demanda ses moyens d'existence au professorat. Il vécut d'abord en donnant des leçons de mathématiques. Appelé à Arras en qualité de professeur, il publia d'excellents articles dans le *Progrès du Pas-de-Calais*. Cet heureux début lui ouvrit la carrière des lettres. A son retour à Paris, il collabora successivement au *Bon Sens*, à la *Revue du Progrès*, qu'il fonda en 1839, au *National* et à la *Réforme*. Ses articles eurent alors un tel retentissement qu'un fanatique résolut de le tuer. Il s'embusqua sur son passage, se jeta sur lui comme une bête fauve et le laissa baigné dans son sang sur le pavé.

En 1840, Louis Blanc publia sa brochure sur l'*Organisation du travail*, et quelque temps après son *Histoire de Dix ans*, dont le succès consacra sa réputation.

L'idéal que Louis Blanc poursuit, c'est l'éga-

lité dans les charges et les bénéfices de la société. Suivant lui, la société doit à chacun de ses membres l'instruction et les instruments de travail. Il combat à outrance l'individualisme, la concurrence, la guerre des intérêts et des priviléges. *De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins :* voilà sa formule favorite. Ces idées, que nous ne faisons qu'exposer d'après ses ouvrages, ont été défendues avec une rare éloquence à la tribune du Luxembourg par Louis Blanc lui-même. On sait le rôle important qu'il a rempli en 1848 comme membre du gouvernement provisoire et comme représentant du peuple.

Dans la journée du 15 mai, il courut les plus grands dangers. L'Assemblée constituante ayant autorisé des poursuites contre lui, il se retira à Londres, où il vit encore aujourd'hui. Les moyens d'échapper à une arrestation imminente lui furent fournis par l'un de ses adversaires politiques les plus acharnés; car s'il est permis de ne pas partager les idées politi-

ques et sociales de Louis Blanc, il est impossible de ne pas estimer sa vie exempte de tout reproche, son énergie morale et son admirable caractère.

Les lignes qui précèdent ayant paru dans le *Panthéon Parisien*, Louis Blanc m'adressa de Londres la lettre suivante :

Londres, janvier 1864.

« Mon cher M. Gastineau,

» Le numéro du *Panthéon parisien* que vous avez la bonté de m'adresser, m'arrive à l'instant même. Recevez tous mes remerciements.

» Je vous félicite bien cordialement de la forme si noble que vous avez donnée à l'expression de votre pensée dans les lignes qui accompagnent mon portrait.

» Je voudrais bien pouvoir me persuader que je mérite, ne fût-ce qu'une partie de ce que vous dites de moi; mais ce que je puis

vous assurer, c'est que ce témoignage de sympathie de votre part me touche profondément. Encore une fois, merci.

» Votre bien dévoué.

» Louis Blanc. »

GARIBALDI

Garibaldi n'est pas un sabre brutal, inintelligent, stipendié; c'est *une idée armée.* Il incarne en lui l'âme des généraux de la République française, des Hoche et des Marceau. Archange vengeur des peuples outragés, Christ chassant les vendeurs du temple, sainte est son épée, car elle délivre, sacrée est sa force mise au service du droit, car elle se donne aux opprimés! Garibaldi marche à son but en méprisant les calomnies, les couronnes

d'épines, les tentatives d'assassinat, les croix des Juifs et des Philistins, en narguant la tyrannie et la mort, qui ne peuvent rien contre lui. S'il succombe on ne se réunira pas à Rome pour le japoniser, mais les foules enthousiastes feront des pèlerinages à son tombeau et viendront baiser son glaive libérateur !

Joseph Garibaldi est né le 4 juillet 1807, à Nice, la belle patrie qu'il regrette depuis que le Piémont l'a cédée à la France. Dès l'année 1834 la part active qu'il prit à Gênes, dans une conspiration libérale, l'obligea à se réfugier à Marseille, où il resta deux années. Là il s'embarqua sur une corvette égyptienne et devint officier de marine du bey de Tunis. Mais son épée était vouée aux gouvernements républicains; aussi s'empressa-t-il d'offrir son concours au gouvernement militaire de l'Uraguay qui avait proclamé la république. Commandant en chef de l'escadre dirigée contre Buenos-Ayres, il battit plusieurs fois les trou-

pes de Rosas et fit de tels prodiges de valeur qu'on disait de lui : « Ce n'est pas un homme, c'est un diable ! »

En 1848 il accourut en Italie, à la première nouvelle du soulèvement de la Péninsule. Il commanda les volontaires de Rome, et se battit en lion contre l'armée napolitaine et contre l'armée française. Comme Ney, Garibaldi sut toujours allier les grandes qualités du général à la vaillante fougue du soldat. Vaincu dans ce combat inégal, il traversa les lignes ennemies avec les débris de sa petite armée, qu'il licencia. Ce fut en bravant les plus grands dangers qu'il parvint à passer en Amérique.

Voici comment M. F.-T. Perrens (*Deux ans de révolution en Italie*), raconte cette intrépide retraite de Rome.

« Le 2 juillet, sur le soir, il était sorti de Rome avec quatre mille fantassins et huit cents cavaliers. Sa femme, Anita, jeune brésilienne qu'il aimait tendrement, l'accompagnait. Elle

lui avait déjà donné trois enfants, était enceinte du quatrième et n'en avait pas combattu moins bravement à ses côtés. Ciceruacchio leur servait de guide. Embarrassé de bagages et de munitions, poursuivi par trois colonnes françaises, entouré par les Napolitains au sud, par les Autrichiens dans les légations et en Toscane, Garibaldi sut passer au milieu d'eux, divisant sa petite colonne pour dissimuler, faisant les marches et les contre-marches les plus surprenantes. Serré chaque jour de plus près, il n'eut bientôt plus d'asile que la petite république de Saint-Marin. Il s'y jette par des sentiers ardus et inexplorés, à travers des bois fourrés et des torrents impétueux. Là, le 30 juillet, il rendit leur parole et leur liberté à ceux que tant d'inutiles fatigues avaient découragés. Les magistrats de Saint-Marin, peu jaloux d'attirer sur leur pauvre pays les colères de l'Autriche, voulurent traiter de la reddition de ceux qui restaient. « Nous rendre ! s'écrièrent aussitôt ces intrépides légion-

naires : plutôt mourir! à Venise! à Venise! » Garibaldi tressaillit alors, et, levant sa tête altière : « A qui veut me suivre, dit-il, j'offre de nouvelles souffrances, les plus grands dangers, la mort peut-être; mais des pactes avec l'étranger, jamais! » Puis s'élançant à cheval, il part, suivi de sa femme et de trois cents hommes restés fidèles à sa fortune.

» Les Autrichiens, occupés à se rendre maitres de ceux de ses compagnons qui avaient posé les armes, à envoyer ceux qui étaient Lombards dans les prisons de Mantoue, à remettre ceux qui étaient Romains en liberté, après leur avoir fait donner à chacun trente coups de bâton, lui laissèrent le temps d'échapper et de poursuivre sa course aventureuse. A Cesenatico, le 3 août, il frète treize barques de pêche et fait voile pour Venise qui résistait encore. Il était déjà en vue des lagunes, lorsque des navires autrichiens, qui l'avaient aperçu, lui donnent la chasse. Le vent devient tout à coup contraire, il ne peut fuir. Il essaie

de passer à travers ses ennemis et de tenir ses barques unies; mais les Autrichiens parviennent à les séparer et à lui en enlever huit. Avec les autres, cependant, il échappe, à force d'audace, et, le 3 août, aborde, de nouveau, aux rivages romains. Il avait avec lui sa femme, ses enfants, Ciceruacchio et les siens, et deux ou trois autres compagnons, l'officier lombard Livraghi et le barnabite Ugo Bassi.

» Pendant deux jours, il continue sa route par terre, reçu, caché partout, malgré les menaces de mort proférées par les Autrichiens contre quiconque lui donnerait asile. Sa femme, épuisée, succombe à tant de fatigues. Il abandonne à regret ce cadavre, mais poursuit, portant son deuil dans son cœur, passe à Ravenne, en Toscane, à Gênes, à Tunis, et de là en Amérique. Ciceruacchio et ses enfants, saisis, sont fusillés, dit-on, quoiqu'ils n'eussent pas pris les armes. D'autres prétendent qu'ils se noyèrent dans leur fuite, au passage d'un fleuve. Livraghi, Ugo Bassi furent mis à mort

sans jugement. Ce dernier ne put obtenir le viatique; des historiens sérieux assurent qu'avant de le tuer, on lui arracha la peau des doigts et de la tête. Ce qu'il y a de sûr, c'est que peu d'exécutions firent sur le peuple une impression si profonde. Aujourd'hui encore, il regarde Ugo Bassi comme un martyr. »

Après avoir étonné le Nouveau Monde par son génie et son courage, Garibaldi revint en Italie et se livra à l'agriculture.

Laissant la charrue, comme Cincinnatus, pour voler au secours de la patrie en danger, Garibaldi organisa ses volontaires, et marcha en avant dès que l'Autriche eut déclaré la guerre au Piémont, en mai 1859. Après avoir éclairé la marche de l'armée française, il contribua à tenir en échec les Autrichiens par la prise de Côme et de Varèse. A peine venait-il de remporter ces deux éclatants triomphes, dus à son initiative, à son génie militaire, à ses rapides et savantes manœuvres, qu'il conquérait à l'unité italienne les Deux-Siciles.

Cette merveilleuse expédition restera dans l'histoire comme une des plus étonnantes légendes du XIXe siècle. L'idée d'attaquer un royaume et une armée régulière de 60,000 hommes avec une poignée de partisans, paraissait aux généraux de l'école du bon sens une de ces folles entreprises dont la fatale issue aboutit au ridicule ou à la fusillade. Mais l'impossible était facile à des volontaires démocrates commandés par des héros tels que Garibaldi, Sirtori et de Flotte. A Varèse, Garibaldi, ne pouvant plus défendre la ville écrasée sous des avalanches d'Autrichiens, feint une retraite, sort de la ville, et pendant qu'une partie de ses soldats occupe l'ennemi, il rentre à Varèse et vient assiéger à son tour et chasser les assiégeants. Au Volturne, les volontaires, surpris par une attaque de toute l'armée napolitaine, commencent à plier : l'étoile de l'Italie va pâlir. Mais Garibaldi, prenant le drapeau des mains mourantes d'un lieutenant, se porte en avant, s'empare d'une

batterie qui vomit la mitraille, et ramène la victoire un instant inconstante. Voilà le général qui a juré de ne déposer son épée qu'après avoir rendu le Capitole aux Romains et la place Saint-Marc aux Vénitiens.

En organisant les tirs nationaux dans les provinces de l'Italie, devant les populations enthousiastes qui lui demandaient la manne de sa parole, le général Garibaldi fut simple, grand, clair, sans emphase, sans rhétorique. Le 31 mars 1862, à Parme, au théâtre San Giovanni, où s'était réunie la Société des Ouvriers, il fit en quelques lignes l'histoire de l'émancipation de l'Italie, qu'il a divisée en trois époques : celle de Dante, celle de Machiavel et la nôtre. Nous citons les paroles de Garibaldi :

« L'époque de Dante a été signalée par ce nom grand, immortel. Cet homme a jeté les fondements de l'unification italienne dans des temps pires que les nôtres, dans des temps où des petites républiques, des rivalités munici-

pales, des jalousies individuelles déchiraient l'Italie; il a pensé à lui donner l'unité à l'aide d'un empereur étranger. N'ayant pas pu trouver un Italien capable de former le faisceau, il aurait même pris le diable pour unifier le pays; il ne le trouva pas, et choisit un empereur allemand. Dante comprenait donc la nécessité de l'union.

» La seconde époque est celle de Machiavel, non moins cher et non moins grand que le Dante. Lui aussi sentit le besoin de l'unification. Un scélérat se présentait à lui; c'était César Borgia, dont la vie n'est qu'un tissu de crimes et de vices, que la dignité du lieu ne me permet pas de rappeler. Machiavel vit en lui un téméraire, un ambitieux; il espérait réunir, à l'aide de cet homme, les membres épars de l'Italie, et il choisit un Borgia.

» La troisième époque, la nôtre, portera notre nom; c'est une époque de régénération, d'émancipation : les tyrans ne nous feront plus rétrograder. Nous avons eu le bonheur de

transformer en un fait l'idée et l'aspiration; nous sommes plus heureux que les génies de vingt générations : nous unifierons ce peuple. Toutefois, un grand nombre de difficultés se présentent à nous : une nombreuse canaille nous jalouse et cherche à nous arrêter; elle dit que nous sommes indisciplinés. Vrai Dieu! nous sommes capables de faire plus qu'eux. Les misérables sont jaloux de nous, ils essaient d'embrouiller nos affaires; mais nous suivrons avec concorde et persistance la route qui doit nous conduire à l'émancipation complète.

» Je vous expliquerai dans quelles conditions nous nous trouvons. Je suis républicain. Quoique bien des personnes se fassent un crime de l'avouer, je ne m'en cache pas.

» Je vous salue avec affection, ô dignes fils du travail! — Conservez-vous bons; — je serai avec vous jusqu'à la mort. »

Garibaldi se révèle, dans ce discours, ce qu'il est véritablement : général du peuple, chef des enfants du travail.

En 1862, Garibaldi fit une proclamation à l'Italie, en annonçant qu'avec tous les volontaires réunis autour du drapeau de l'émancipation de la Péninsule, il marcherait sur Rome. Mais le peuple italien, ingrat et versatile comme tous les peuples, répondit froidement à cette croisade nationale. Garibaldi fut attaqué et blessé à Aspromonte par le corps piémontais du général Pallavicini.

Garibaldi avait reçu une blessure fort dangereuse au pied. Déjà la réaction européenne se réjouissait d'apprendre la mort du valeureux général de la démocratie, lorsque le docteur Nélaton, plus heureux que ses confrères anglais et italiens, parvint à extraire la balle du pied de Garibaldi. Jamais la médecine française n'avait remporté un plus grand triomphe. Aujourd'hui, Garibaldi est prêt à recommencer le grand combat de l'idée démocratique et de l'affranchissement complet de l'Italie.

Honneur aux Anglais ! En fêtant Garibaldi, ils ont fait mieux qu'une campagne d'Italie ;

ils ont fait la campagne européenne de la liberté ! Jamais un consul de l'ancienne Rome n'eut un triomphe semblable à celui du général de la Rome démocratique. Il est vrai qu'aucun prisonnier, qu'aucun vaincu, qu'aucun esclave ne suivait le char triomphal de Garibaldi; c'étaient des citoyens, des Anglais, des hommes libres acclamant le libérateur des peuples, l'ami des pauvres, le frère de l'ouvrier.

Comment rendre compte en quelques lignes de cette ovation inouïe dans les annales modernes ? Figurez-vous une cité de deux millions d'habitants se ruant sur les pas d'un homme entouré, embrassé, pressé par une foule où se trouvaient confondus tous les rangs, toutes les poitrines, tous les cœurs; les aristocratiques ladies et les ouvrières, les lords et les hommes du peuple. On se jette sous les roues des voitures pour arriver jusqu'à Garibaldi, pour toucher sa main, pour avoir une parole.

C'est fête universelle le 20 avril 1864 ! Tous

les ateliers, toutes les boutiques sont fermés. Dans les rues pavoisées de la ville défilent les délégués des francs-maçons de toutes les nations, des clubs, des sociétés de bienfaisance, les proscrits allemands, les réfugiés polonais, les sociétés ouvrières; aux adresses des comités des ouvriers et de la cité, Garibaldi répondit :

« Je suis très-heureux de pouvoir aujourd'hui adresser mes remercîments à cette noble nation pour sa généreuse sympathie pour la cause de mon pays et pour la cause de l'humanité. Il y a longtemps que je désirais ce jour, et je suis très-heureux de vous exprimer toute ma reconnaissance.

» Je désire dire aux ouvriers en particulier que je leur suis très-reconnaissant, et que je n'oublierai jamais l'accueil d'une classe à laquelle je considère que j'ai l'honneur d'appartenir. J'aime à appeler mes frères les ouvriers de toutes les parties du monde. »

Dans les jours qui suivirent cette réception enthousiaste, Garibaldi reçut chez le duc de

Sutherland les visites officielles du prince de Galles, de lord Palmerston, des ministres de la couronne; il eut les honneurs du parlement, de la chambre des lords et de la chambre des communes. Le lord-maire de Londres, au nom de la corporation, lui conféra le titre insigne de membre de la cité.

Le général, après avoir reçu la boîte d'or contenant la résolution du conseil de la cité, la porta à ses lèvres et la remit à son fils Ricciotti, en disant : « Je remets ce riche souvenir à mes fils, pour qu'ils puissent le conserver comme un précieux héritage dans ma famille. »

L'Angleterre ne fait pas les choses à demi. Invitation fut adressée par le lord-maire à tous les autres maires de l'Angleterre pour qu'ils se missent en devoir d'organiser sur l'heure une souscription nationale destinée à Garibaldi.

Le héros italien eût été un Briarée qu'il n'eût pu répondre à toutes les invitations qui

lui étaient envoyées, qui pleuvaient sur lui. Il s'était déjà rendu au Palais-de-Cristal, où trente mille personnes l'avaient accueilli. A ce banquet-monstre, de nombreuses adresses démocratiques lui avaient été remises ; le comité italien lui avait offert une épée d'honneur.

Toutes les villes anglaises voulaient posséder Garibaldi, mais l'enthousiasme du peuple britannique commençait à faire trembler le sol de la vieille Europe. Malgré d'orageux meetings dans lesquels on accusait avec colère le ministère anglais de précipiter le départ de Garibaldi, malgré les déclarations des docteurs-chirurgiens Ferguson, Basile, confirmant sa bonne santé, le général révolutionnaire dut céder à des considérations politiques et s'embarquer pour l'Italie.

Les deux noms de Victor Hugo et de Garibaldi, du poète proscrit de Guernesey et du héros de Marsala, sont liés indissolublement. La ville de Londres les a réunis dans les mêmes acclamations. En 1860, à un banquet

donné par la presse anglaise à la presse française, je fus témoin de l'admiration enthousiaste des Anglais pour Victor Hugo. Un toast à Victor Hugo porté par un journaliste français fut suivi de longs hurrahs. Victor Hugo et Garibaldi triomphent à Londres!

Hugo a bien fait de dédier son dernier livre à la libre Angleterre. Garibaldi a bien fait de saluer l'exil français dans les personnes illustres de Louis Blanc et de Victor Hugo.

« C'est bien, la conscience humaine est consolée... » a écrit à Garibaldi le grand historien de la Révolution française en protestant contre l'expédition de Rome.

Voici les lettres par lesquelles Victor Hugo et Garibaldi, ces deux frères d'armes, ce poëte de l'action et ce général de la liberté, se donnent l'accolade devant le monde ému de ces fières paroles de l'héroïsme et du génie!

Le 22 avril 1864, avant de partir de Londres, Garibaldi écrivit à Victor Hugo :

« Mon cher Victor Hugo, vous visiter dans votre exil était pour moi plus qu'un désir, c'était un devoir. Mais beaucoup de circonstances m'en empêchent. J'espère que vous comprendrez qu'éloigné ou près, je ne suis jamais séparé de vous et de la noble cause que vous réprésentez.

« Toujours votre,

« G. GARIBALDI. »

Victor Hugo a répondu à Garibaldi :

« Hauteville-House.

« Mon cher Garibaldi, je ne vous ai point écrit de venir, parce que vous seriez venu, et quel qu'eût été mon plaisir de vous serrer la main, à vous, le vrai héros, quelque joie que j'aie pu avoir à vous recevoir dans ma maison, je vous savais mieux occupé; vous étiez dans les bras d'une nation, et un homme n'a pas le droit de vous enlever à un peuple. Guernesey

salue Caprera, et peut-être un jour le visitera-t-il. En attendant, aimons-nous.

» Le peuple anglais présente en ce moment un noble spectacle. Etre l'hôte de l'Angleterre après avoir été le libérateur de l'Italie, cela est beau et grand. Celui qui est applaudi est suivi. Votre triomphe en Angleterre est une victoire pour la liberté. La vieille Europe et la Sainte-Alliance en tremblent. C'est qu'il n'y a pas loin de l'acclamation à la délivrance.

» Votre ami,

» Victor Hugo. »

Comme Victor Hugo, George Sand est une grande admiratrice du héros italien. Voici une admirable et éloquente appréciation extraite d'un récit de la vie de Garibaldi par madame Sand :

« C'est de la pensée intime de Garibaldi, c'est de son œuvre morale que nous sommes

le plus frappés. Ses exploits sont en ce moment dans toutes les bouches, et cette figure poétique, rehaussée de tout l'attrait de l'inconnu, préoccupe, en France, les cœurs et les imaginations d'une manière sensible. Nous n'en sommes pas surpris. Garibaldi ne ressemble à personne, et il y a en lui une sorte de mystère qui fait réfléchir. C'est bien l'homme du commandement, mais du commandement par la persuasion ; il ne peut gouverner que des hommes libres. Il n'a sur eux que les droits sacrés de la parole donnée et reçue. C'est quelque chose d'enthousiaste et de religieux qui n'a pas d'analogue dans les troupes régulières, et qui forme un épisode des plus étranges dans le temps où nous vivons, au milieu d'une guerre dirigée par de savants calculs et une sévère discipline. Eh bien, ce contraste d'une petite armée de partisans, marchant pour son compte avec la seule préoccupation de vaincre ou de mourir, n'a pas une seule fois entravé ou contrarié les plans réguliers de

l'armée alliée; et, tout au contraire, Garibaldi, entouré de héros invincibles, à la fois téméraires comme des lions et rusés comme des renards, a poursuivi à sa guise et à sa manière son œuvre personnelle, lancé en avant aux flancs de l'expédition comme un boulet qui ricoche, comme un brûlot qui surprend et dévore, mais surtout comme un apôtre qui persuade, soulève l'indignation, ranime les courages, et brise les fers en criant au peuple opprimé : Aide-toi, le ciel t'aidera!

» Et on s'est méfié en France, quelque part, sous l'influence de souvenirs brûlants, de cet homme de fer et de cette âme de feu, sans comprendre la grandeur de sa conduite et de son dévouement.

» Il est des caractères d'exception au-dessus de toute atteinte sérieuse. La calomnie, le soupçon, aucun reproche ne peut pénétrer l'or pur de leur cuirasse. «Tout pour la patrie» est leur devise; on sent que nulle considération d'amitié, de prudence, de crainte de l'opinion

ne pèse dans la balance quand il s'agit du devoir. Ils savent qu'ils ne peuvent inspirer de défiance fondée à ceux qu'ils servaient hier, non plus qu'à ceux qu'ils servent aujourd'hui; et, quand cela serait, ils crieraient : *quand même!* et se jetteraient dans le feu en faisant abnégation de tout, même de leur honneur apparent, comptant sur la justice de l'histoire et sur le jugement de Dieu dans le cœur des hommes de bien.

» C'est que de tels héros ne représentent pas tant une idée particulière qu'un sentiment général. Ils résument l'âme d'une nation. Et si l'on voulait y bien regarder, on verrait dans celui-ci une sorte de personnification de l'Italie renaissante, avec son passé douloureux, ses drames poignants, sa patience muette, son génie d'action exubérant, et surtout cette haine du joug étranger qui fait taire en elle tout vain orgueil et toute discorde funeste quand l'heure est venue d'être ou de n'être pas.

» GEORGE SAND. »

Interprétant librement les sentiments de George Sand pour l'Italie, j'avais cru pouvoir me permettre de publier cette appréciation de la vie de Garibaldi, sans lui en demander l'autorisation préalable. Madame Sand me confirma dans ma pensée par cette lettre datée de Nohant, que tous les amis de l'Italie liront avec plaisir :

» Vous m'avez fait honneur et plaisir, monsieur, en disposant de ma pensée en pareille circonstance, et en associant mon nom à celui des amis de Garibaldi et de l'Italie nouvelle.

» Recevez tous mes compliments distingués et mes remerciements pour l'expression de vos bonnes sympathies.

» GEORGE SAND. »

MICHELET — QUINET — VACHEROT

I. Michelet est le plus éloquent exemple qui ait encore été donné au monde de la force invincible d'une volonté intelligente et courageuse : il a corrigé le hasard défavorable pour lui, refait sa nature, forcé son corps malingre à subir les intrépidités de sa pensée; et destiné à périr dans les limbes de quelque imprimerie, il a atteint les cimes les plus élevées de l'idée; il est devenu un admirable psychologue, un éminent philosophe, un incomparable his-

torien. Quelque brillantes que soient ses fantaisies psychologiques de la *Femme*, l'*Oiseau*, l'*Insecte*, il n'est pas permis cependant de mettre ces productions, d'un style un peu trop maniéré, d'une pensée quintessenciée, sur la même ligne que ses travaux historiques.

Michelet a découvert une chose vieille comme le monde : l'*Histoire*. Il en est l'inventeur non breveté et sans garantie du gouvernement, le créateur, le véritable metteur en scène. Nous ne ferons aucune difficulté de le reconnaître : l'histoire et les historiens ont existé de tout temps; comme de tout temps le cadavre a été la proie et l'objet du fossoyeur. C'est sans doute pour cette raison que Michelet a mis au fronton de son monument : RÉSURRECTION. En effet ce mot dévoile toute l'esthétique de Michelet, le principe vivificateur de son histoire.

Il l'a ressuscitée, la pauvre morte, parce qu'il l'a aimée! Elle s'est ouverte à lui; elle lui a confessé toutes ses douleurs, toutes ses décep-

tions, et les hypocrisies des éternels pharisiens. et les infamies des tyrans, ét les servitudes du peuple. Michelet a rendu cette tragédie douloureuse de l'humanité, et particulièrement de celle de la France qui fut toujours le grand cœur des peuples, avec une élévation philosophique, une grandeur morale, une émotion, une vérité dramatique, une chaleur et une originalité de style au dessus de toute appréciation. Autrefois nous avions des nomenclatures de faits et d'événements, aujourd'hui nous avons l'âme de l'histoire. Michelet, en nous ouvrant les horizons du passé, a exhumé toutes les solides leçons que les générations disparues donnent aux générations vivantes.

La vie de Michelet est digne de son œuvre; l'une reflète l'autre : un beau ciel dans une eau vive. Il sortit de l'imprimerie, qui a déjà fourni aux lettres Hégésippe Moreau, Béranger, Pierre Leroux, Proudhon, pour faire de bonnes études au collége Charlemagne. Ses premières publications remontent à 1825 et 1826. Un travail

sur Vico lui valut la nomination de maître des conférences pour l'histoire à l'école normale. Après la révolution de juillet, il fut chef de la section historique aux Archives. En 1834 et 1835 Michelet suppléa M. Guizot à la Faculté des lettres; en 1838 il obtint la chaire d'histoire et de morale au Collége de France et fut élu membre de l'Académie des sciences morales.

En développant dans leurs cours du collége de France l'histoire des luttes de la libre pensée contre le catholicisme et sa milice favorite des Jésuites, les deux professeurs, MM. Michelet et Edgard Quinet, rencontrèrent l'ennemi, toute une armée qui se jeta sur eux, comptant bien les intimider et leur fermer la bouche. On vit alors, aux applaudissements de la courageuse jeunesse des écoles, à l'admiration de l'Europe entière, deux professeurs résister par la seule influence de l'enseignement à toutes les forces catholiques, et, malgré les orages et les menaces, achever leur propagande démocratique. Ils publièrent en association l'ouvrage

les *Jésuites.* En 1843, Michelet fit paraître un volume intitulé : *du Prêtre, de la Femme, et de la Famille;* en 1847, le premier tome de son *Histoire de la Révolution*, dont nous n'acceptons pas tous les jugements politiques.

Le gouvernement ferma en mars 1851 le cours de Michelet, qui, à la suite du 2 décembre, se retira des Archives en refusant le serment.

Profondément pénétré du sentiment du droit, de la force invincible de la Révolution française, méprisant les mesquines ambitions et les capitulations de conscience qu'elles imposent, M. Michelet, dépouillé de toute fonction officielle, de toute chaire d'enseignement, n'est plus aujourd'hui qu'un simple homme de lettres. Il est heureux que cette profession soit relevée de ses abaissements par un homme tel que lui.

Edgard Quinet, l'ami et le compagnon de lutte de Michelet, est l'une des plus grandes figures de ce temps. Par son caractère, par son

génie, par son exil, il commande le respect et la sympathie. Expulsé de France, en même temps que le vaillant colonel Charras, par les violences de la politique, il semble réaliser la destinée tourmentée et l'odyssée éternelle de son *Ahasvérus*, œuvre puissante de lyrisme qui commença sa réputation.

En 1842, Edgard Quinet occupa, au Collége de France, la nouvelle chaire de langue et littérature méridionales. Son génie philosophique, doublé des plus admirables facultés poétiques, sut élever cette chaire à la hauteur d'un enseignement révolutionnaire. Son éloquence hors ligne passionna et enthousiama la jeunesse des écoles. Il combattit avec intelligence et courage la réaction politique et religieuse des derniers temps de Louis-Philippe. Ses compatriotes de l'Ain l'en récompensèrent en l'envoyant siéger, en 1847, à la Chambre. Réélu en 1848 et 1849 à la Constituante et à la Législative, il se trouva compris, après le coup d'État, dans le décret d'expulsion de janvier

1852. A Bruxelles il s'unit à une jeune moldave, la fille du poëte Assaki.

Ses nombreux amis de France entreprirent la publication de ses œuvres complètes qui forment dix volumes, véritable encyclopédie scientifique, monument élevé à la philosophie de l'histoire et des religions. Edgard Quinet allie avec le plus rare bonheur une éloquente inspiration à une haute érudition. Tout le monde a lu ou doit lire le *Génie des religions*, l'*Ultramontanisme*; *Ahasvérus*, l'*Enchanteur Merlin*, et surtout son plus beau livre le *Christianisme* et la *Révolution française*, dans lequel le génie de la Révolution, et la supériorité du mouvement révolutionnaire sur le mouvement chrétien, sont appréciés avec la sûreté du jugement d'un grand historien et la noble passion d'un républicain enthousiaste.

De tels hommes manquent à la patrie dont ils sont l'orgueil, la gloire, l'enseignement perpétuel. Leur exil est un deuil national.

Se dévouer à la vérité, à la liberté, à la pro-

pagande des idées élevées, rester en dehors des ambitions turbulentes et garder sa foi philosophique et démocratique intacte, telle a été en quelques mots la vie d'Étienne Vacherot, ancien suppléant de M. Cousin à la Sorbonne, ancien directeur de l'École normale, auteur d'une *Histoire de l'École d'Alexandrie* couronnée par l'Institut, et d'un livre sur la *Démocratie*, condamné il y a deux années par la sixième chambre.

Comme homme politique. M. Étienne Vacherot appartient à la démocratie radicale, du moins c'est ce qui ressort de son livre sur la *Démocratie ;* comme philosophe, à cette métaphysique qui, en écartant le mysticisme et la révélation religieuse, ne cherche de criterium, de type de certitude que dans la science.

M. Vacherot, comme Strauss et Hegel, ne comprend l'Infini qu'à la condition d'être Tout. S'il n'est *tout*, il n'est *rien*. Son vrai nom serait l'Être en soi, la vie universelle, l'Etre infini. Il n'est aucune des réalités finies, mais

il les contient toutes, non pas en puissance seulement, mais en actes. L'Etre universel ou infini peut être envisagé sous deux aspects : *dans sa réalité et dans son idée.* Sous le premier aspect, c'est le *Monde;* sous le second, c'est *Dieu.*

On le voit, l'Absolu de M. Vacherot, le symbole de sa métaphysique, cherché dans la science et dans le cosmos, s'écarte complétement de l'Absolu de l'école purement spiritualiste, qui ne demande son type de certitude qu'à la conscience.

Quel que soit le jugement porté sur l'œuvre métaphysique de M. Vacherot, on ne pourra nier la hardiesse, jusqu'alors inconnue à la philosophie française, avec laquelle il a abordé la question philosophique au XIXe siècle, ni les louables efforts qu'il a faits pour réconcilier la métaphysique et la science, dont la séparation avait été fort préjudiciable à la première.

Nous engageons tous ceux qui aiment les grandes pensées traduites en admirable style à

lire les éloquentes déductions philosophiques d'Étienne Vacherot dans la *Métaphysique positive*, dont la deuxième édition a paru récemment; c'est le plus substantiel ouvrage qui ait été publié depuis trente années.

COMTESSE D'AGOULT (DANIEL STERN)

Faut-il déclarer avec Proudhon que la femme est une *réceptivité* et la murer dans son gynécée, ou bien consacrer l'égalité d'actes, d'intelligence, de droits et de puissance des deux sexes?

Les thèses générales sont quelquefois vicieuses, en ce sens qu'elles sont banales par leur généralité même et qu'elles anéantissent l'individualité et la variété dans leurs formules absolues. Par exemple, au point de vue

physiologique et psychologique de la *récepti-vité*, combien d'hommes sont femmes et reçoivent, sans contrôle ni examen de leurs concitoyens ou de leurs familles, des erreurs, des usages, des préjugés, des opinions toutes faites en morale, en religion, en politique, tandis que des femmes comme mesdames Roland, Staël, George Sand, la comtesse d'Agoult, réagissant contre leur filiation et contre leur milieu, se meuvent indépendantes dans la sphère de leur intelligence, et, bien loin d'être passives ou *réceptives*, ont une action réelle sur leur temps, sur leurs contemporains, par la virilité de leur pensée, la hauteur de leur âme, leur amour de la vérité et de la liberté ! Ces génies échappent donc à la réceptivité, aussi bien qu'aux mièvreries, aux étroitesses, aux faiblesses, aux ignominies féminines ou masculines, car la sottise, la servitude et le vice n'ont pas de sexe : ce sont des monstres androgynes.

Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, com-

tesse d'Agoult, appartient à une ancienne famille de la Picardie. Son père, le vicomte de Flavigny, page de Marie-Antoinette et officier de l'armée des princes, épousa pendant l'émigration Marie Bethmann, de la maison Bethmann, qui a longtemps rivalisé en Allemagne avec la maison Rothschild.

Mademoiselle de Flavigny, rentrée en France, fut élevée au couvent du Sacré-Cœur, à Paris. Elle en sortit pour épouser le comte d'Agoult, neveu du premier écuyer de la Dauphine. Madame la vicomtesse d'Agoult était dame d'atours de la Dauphine, qu'elle avait suivie dans l'émigration, et la survivance de cette charge était réservée à la comtesse d'Agoult, que la révolution de février délivra de la perspective des honneurs de cour.

Les premiers essais littéraires de madame d'Agoult furent publiés de 1841 à 1843, dans la *Presse*, sous le nom de Daniel Stern; après ses articles sur les beaux-arts, elle fit successivement paraître quatre nouvelles : *Hervé*,

Julien, *Valentia*, *Nelida*, romans d'une éloquence passionnée, et des études sur l'Allemagne, sur Henri Heine, sur madame d'Arnim et sur Ronge. Le 11 juin 1860, sa *Jeanne d'Arc*, drame historique traduit en italien, fut représenté avec un grand succès à Turin.

Par une très-belle étude sur Emerson, madame d'Agoult fut la première à révéler aux Français le moraliste américain, qui vint la remercier pendant un court séjour qu'il fit à Paris en 1848.

Mais les quatre ouvrages capitaux de Daniel Stern sont l'*Essai sur la Liberté*, les *Lettres républicaines*, les *Esquisses morales* et l'*Histoire de la Révolution de* 1848. Dans le premier ouvrage, la comtesse d'Agoult considère la liberté comme principe et fin de l'activité humaine. C'est un éloquent plaidoyer pour la liberté, mère de toutes les grandeurs, de toutes les beautés morales, seul principe vraiment organisateur et régularisateur des sociétés. Les *Lettres républicaines* font la

juste et sévère critique des hommes et des mœurs du règne de Louis-Philippe, de même que l'histoire de la révolution de février passe en revue toutes les phases et tous les hommes de cette époque agitée. Nous aurions bien quelque chose à reprendre aux jugements portés sur les hommes de 1848, mais cette discussion exigerait de trop larges développements. — La forme que s'est appropriée le plus heureusement madame d'Agoult est celle des maximes et des pensées. Ses *Esquisses morales*, dont trois éditions ont déjà été publiées, resteront comme le chef-d'œuvre du genre, et nous n'hésitons pas à les placer à côté des travaux de La Rochefoucauld, de La Bruyère, de Vauvenargues. Avec sa manière concise, élégante et froide, madame d'Agoult a su exposer et juger les aspirations et les souffrances des diverses classes sociales, les questions complexes de la morale et des passions, les diverses situations de la vie humaine. C'est le plus beau manuel d'esthétique

que nous ayons encore lu. On trouve dans les pages des *Esquisses* l'élévation morale, la bienveillance éclairée pour autrui, l'amour du peuple, un fier et vigoureux sentiment de la grandeur, de la félicité possible de l'humanité troublée par l'ignorance, dégradée par l'asservissement : en un mot, les *Esquisses morales* révèlent les grâces aimables, les exquises délicatesses et l'intelligence supérieure de la femme élégante et aristocratique qui est restée fidèle à l'inspiration démocratique, et qui a cherché en tout temps, suivant son expression :

La vérité par la liberté.
La liberté par la vérité.

Deux étoiles fixes du ciel de la pensée, sur lesquelles madame la comtesse d'Agoult a eu raison de tenir ses yeux constamment fixés.

DAVID (D'ANGERS)

La statuaire est à la peinture ce que le poëme est au conte : un vase d'élection, une forme choisie et sublime. Dès son origine, elle sculpte ses dieux, ses demi-dieux, ses héros ; ainsi les anciens adoraient leurs divinités sous les formes créées par Phidias. La peinture est forcée de s'abriter dans un palais, de rechercher une bonne lumière, de s'accrocher à un clou ; que la statue se dresse sur un piédestal, dans une niche de basilique, ou au milieu du

forum, elle trône en souveraine des beaux-arts, bravant dans sa beauté inaltérable la lumière et les ténèbres, la pluie et le soleil, aimant les foules auxquelles elle enseigne la majesté par le Jupiter et le Parthénon de Phidias, la force par l'Hercule au repos de Pierre Puget, la grâce par la Vénus de Milo ou par les Cariatides de Jean Goujon, la grandeur héroïque par le Philopœmen de David (d'Angers) et le chant du départ de Rude, la foi invincible à la Révolution et le dévouement à l'idée démocratique par le général Marceau, d'Auguste Préault.

Le célèbre statuaire Pierre-Jean David débuta bien dans la vie; il naquit à Angers dans l'année d'affranchissement du peuple français, en 1789. Son père était de cette race républicaine qui se montra aussi rude au travail qu'intrépide au combat; de son atelier de sculpteur d'ornements, David père passa dans le camp des bleus et réduisit les malheureux Vendéens égarés par les suggestions du fana-

tisme et de l'ignorance. Ce fut donc à l'école du travail et de la guerre républicaine que la jeunesse de David se forma. Jamais il n'oublia les grandes leçons de patriotisme paternel. A Paris, plutôt que de s'humilier, il subit courageusement les assauts de la pauvreté et du besoin. Sa conduite austère et son âme fière lui valurent les conseils et les leçons de son célèbre homonyme, le peintre républicain David. En revanche, lorsqu'il alla à Londres, le statuaire Flaxmann, détestant le républicanisme, lui refusa tout appui. On espérait déshonorer la misère de David en lui proposant d'exécuter un bas-relief de la bataille de Waterloo, mais la fortune qu'on lui offrait n'éblouit pas David, il refusa noblement et revint en France. Il avait déjà eu deux grands prix de sculpture en 1810 et en 1811; à son retour de Londres, il exécuta une statue de Condé qui le mit au premier rang. Il fut décoré et nommé membre de l'Institut.

David eut une part active dans les journées

de juillet, prit le fusil et combattit avec le peuple. En 1831, il épousa une femme qui avait comme lui la religion de la liberté; c'était la fille de La Réveillère-Lepeaux, l'ancien membre du Directoire. La révolution de 1848 le trouva prêt à la servir. Il fut nommé représentant à l'Assemblée constituante par les électeurs de son département. Radical en politique, comme tous les honnêtes gens, comme tous ceux qui ne cherchent pas à mystifier le peuple, il siégea sur les bancs les plus élevés de la Constituante; à la suite du coup d'état du 2 décembre, il fut exilé. Après avoir voyagé en Grèce, il rentra maladif en France vers 1854. En 1855, par dignité politique, il ne voulut pas prendre part à l'exposition universelle. Ce grand citoyen mourut en 1856, entouré de ses coreligionnaires, dans les bras d'une femme et d'un fils fiers de son nom, de son grand caractère, de sa vie héroïque; ils eurent le courage de refuser la porte de l'homme libre qui agonisait aux donneurs d'absolution catholique,

obéissant, d'ailleurs, à la volonté formelle de David (d'Angers).

Oui, qu'on le sache bien et qu'on le répète, car ceci est un fécond enseignement, — David (d'Angers) a voulu mourir dans la vérité philosophique et hors l'église catholique, comme Lamennais, Proudhon, comme Eugène Sue et Charras qui ont terminé leur existence courageuse en exil.

A l'exception du frontispice du Panthéon, du Philopœmen des Tuileries, du monument de Bonchamp, du général Gobert au Père-Lachaise, presque toutes les œuvres de David sont réunies au Musée d'Angers, dans la salle qui porte son nom. L'Europe ne peut pas montrer une telle statuaire : c'est l'histoire sculptée de tout un siècle, de ses grands hommes, de ses génies de liberté ; c'est de la *sculpture morale*, disait si justement David lui-même. Harmonie, grâce, énergie, science, art pur et élevé comme l'antique, avec les émotions modernes, tout est contenu dans ce marbre qui palpite,

dans ce bloc fait chair et esprit par le créateur David (d'Angers). On est heureux d'écrire que ce grand artiste du dix-neuvième siècle a eu la vie d'un héros de Plutarque.

QUATRIÈME PARTIE

L'AMÉRIQUE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Abrâham Lincoln.

L'AMÉRIQUE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Abraham Lincoln.

Dans ce siècle fertile en immoralités, un homme politique qui est seulement honnête devient un grand homme. Mais le président de la République américaine, frappé le 14 avril 1865 par la main criminelle d'un frénétique et d'un insensé, avait su conquérir l'affection des citoyens des États-Unis autant par son intelligence élevée que par son honnêteté devenue proverbiale, et qui à juste titre a fait accoler

son nom au nom glorieux de Washington, le fondateur de la République américaine. Le récit de la vie de *l'honnête vieux Abe* (abréviation d'Abraham), comme le peuple se plaisait à l'appeler familièrement, fera comprendre à nos lecteurs l'enthousiasme de la population des États du Nord pour leur président.

Aux États-Unis, la division des fonctions n'existe pas comme en Europe. Un homme ne se cantonne pas dans une spécialité ; il peut être tour à tour épicier, charpentier, maître d'école, avocat, et tout aussi considéré en exerçant une profession manuelle qu'une profession libérale. Ce sont là des moules excellents pour faire des démocrates, pour engendrer des citoyens qui apprennent ainsi à aimer le travail, quelque forme qu'il revête, à ne jouer dans la société que le rôle utile et laborieux. Il n'y a pas de place pour les aristocraties oisives aux États-Unis.

Abraham Lincoln avait traversé les phases par lesquelles passent presque tous les citoyens

de l'Amérique. Né en février 1809 dans une petite ferme du Kentucky que dirigeait son père, Abraham fut d'abord bûcheron. Ses parents ayant quitté le Kentucky pour s'établir dans l'Indiana, il dut, comme l'aîné d'une nombreuse famille, se livrer aux travaux manuels, manier la pioche et la cognée. On le voit tour à tour gardeur de troupeaux, employé dans une scierie, conducteur de trains, enfin manœuvre sur les bateaux du Wabash et du Mississipi.

A vingt ans il émigre dans l'Illinois et devient laboureur. Il laisse quelque temps la charrue pour prendre part, en qualité de volontaire, à une expédition contre la tribu indienne des *Faucons noirs.*

Abraham Lincoln, absorbé par de rudes travaux, n'avait pu s'instruire, quoiqu'il eût employé ses rares heures de loisir à la lecture. Mais, étant devenu commis dans un magasin d'épicerie, il acheta des livres, étudia sérieusement, et se fit maître d'école. Nous le re-

trouvons dans une étude d'avocat. La profession d'avocat lui ouvrit la carrière politique. Son jugement sûr, sa droiture, son caractère intègre lui valurent, avec l'estime générale de ses concitoyens, sa nomination comme membre de l'assemblée législative de l'Illinois.

De 1847 à 1849, Lincoln siégea au congrès fédéral. Après avoir disputé avec un grand éclat le siége de sénateur à M. Stephen Douglas, l'ancien chef du parti démocrate aux États-Unis, la Convention républicaine et abolitionniste du Nord l'adopta pour son candidat à la présidence en 1860. Abraham Lincoln fut élu à une forte majorité; c'était le premier candidat abolitionniste, c'est-à-dire ennemi déclaré de l'horrible institution de l'esclavage des nègres, qui arrivait au pouvoir aux États-Unis.

Les États du Sud de l'Amérique, voyant la prépondérance politique leur échapper et leurs intérêts matériels menacés par l'abolition certaine de l'esclavage, commirent le crime d'en

appeler à la force contre la décision de la majorité du peuple américain. Malgré une lutte acharnée, malgré les talents supérieurs et le génie guerrier d'un général honnête homme comme Lee, le Sud fut battu, et à cette heure il ne peut trouver son salut et la cicatrisation de ses plaies qu'en rentrant dans le sein de l'Union.

Cette solennelle réconciliation de frères ennemis aurait été aplanie et rendue facile par la haute sagesse et la bienveillance de l'ancien président, comme son dernier discours en faisait foi.

En effet, Grant avait tendu une main généreuse à Lee; des conditions honorables de reddition avaient été acceptées par le vaincu, et les débris de l'armée de la Virginie se dirigeaient paisiblement vers leurs anciens foyers; les soldats sudistes allaient redevenir citoyens des États-Unis! Heureux d'une telle issue de cette guerre fratricide, l'excellent Lincoln adressait un touchant appel à la concorde, en

disant : « Faisons tout ce qui est nécessaire pour rétablir les rapports légitimes entre les États en sécession et l'Union, et chacun pourra ensuite se féliciter innocemment d'avoir fait rentrer ces États dans l'Union, si tel est son système, ou de les avoir simplement aidés à s'y maintenir, s'il croit qu'ils n'en sont jamais sortis. »

Eh bien ! c'est au moment où ce président magnanime, deux fois élu par le peuple américain, venait de manifester de tels sentiments d'humanité et de générosité qu'il était frappé à mort et tombait victime d'une infâme machination.

Le 14 avril, le président Lincoln, entouré de sa femme et de quelques personnes invitées, écoutait avec intérêt une comédie jouée au théâtre de Washington lorsqu'il fut renversé dans sa loge par un coup de pistolet tiré à bout portant. L'assassin s'écria : *Sic semper tyrannis !* — Citation absurde et impie appliquée à Lincoln. De la loge il sauta sur la scène et dis-

parut dans les coulisses du théâtre. Le meurtrier Vilkes Booth, acteur de profession, connaissait l'intérieur du théâtre de Ford et avait eu la précaution satanique de faire la répétition de son crime pendant la journée; c'est ainsi qu'il réussit à s'échapper au milieu de la stupéfaction générale. En même temps d'autres crimes se commettaient au domicile de M. Seward.

Voici, d'ailleurs, l'épisode de cette tragédie sanglante, d'après le rapport officiel de M. Stanton, ministre de la guerre des États-Unis :

ASSASSINAT DU PRÉSIDENT LINCOLN.

« Via Greencastle, par le *Nova Scotian.*

Monsieur, j'ai à remplir un bien triste devoir, celui de vous informer que la nuit dernière, vers dix heures et demie, S. Exc. Abraham Lincoln, président des États-unis, a été assassiné dans sa loge particulière, au théâtre de Ford. Vers huit heures, le président avait accompagné madame Lincoln au théâtre.

Une autre dame et un monsieur occupaient la loge avec eux.

A dix heures et demie environ, pendant un entr'acte, l'assassin entra dans la loge dont la porte n'était point gardée, s'élança brusquement derrière le président, et lui appliquant un pistolet sur la tête lui fit sauter le crâne. La balle, entrée derrière l'occiput, a traversé la tête presque entièrement.

Le meurtrier sauta alors de la loge sur le théâtre, an brandissant un large poignard, ou *bowie knife*, et s'écriant : *sic semper tyrannis*, puis s'échappa par les coulisses de la scène.

Le coup de pistolet avait renversé M. Lincoln insensible sur le parquet de sa loge, mais respirant encore. Ce n'est que le lendemain matin à sept heures vingt minutes qu'il expira, sans avoir repris connaissance un seul instant.

Presque au même moment où ce crime affreux s'accomplissait au théâtre, un autre assassin se présentait à la résidence de M. Seward, en obtenait l'entrée en disant qu'il apportait une potion préparée par le médecin de M. Seward, et qu'il avait l'ordre de l'administrer lui-même ; puis montait rapidement jusqu'au second étage, où se trouvait la chambre de M. Frédérik Seward.

Arrivé en présence de celui-ci, l'assassin le frappe

à la tête à plusieurs reprises. Le crâne a été fracturé en deux endroits ; on craint beaucoup que les blessures soient mortelles.

Après avoir accompli ce premier acte du terrible drame, le misérable assassin se précipite dans la chambre où M. Seward était couché. Sa jeune fille et un garde-malade étaient auprès de son lit.

Le domestique, atteint le premier, reçut un coup de poignard en pleine poitrine, et on ne suppose pas qu'il ait survécu longtemps à cette blessure. Le meurtrier se jeta ensuite sur M. Seward, le frappa de deux coups de poignard ou de couteau à la gorge, puis le blessa affreusement de nouveau deux fois au visage.

A ce moment le major Seward, fils aîné du secrétaire, et un domestique entraient dans la chambre, et s'élançaient au secours du malheureux secrétaire d'État ; mais ils ne purent arrêter l'assassin, qui s'enfuit après les avoir blessés tous les deux. M. Seward est resté longtemps dans une insensibilité complète, par suite de la grande perte de son sang, mais aucune artère ni aucun vaisseau important n'ont été atteints par le poignard du meurtrier, et on espère, quoique sans beaucoup de probabilité, qu'on réussira à le sauver.

Dès que le président Lincoln eut rendu le dernier

soupir, avis en fut donné immédiatement au vice-président Johnson, qui se trouvait en ville, et auquel incombe maintenant la charge de la présidence. Il prendra possession de ce poste aujourd'hui même, et remplira les fonctions de président.

L'assassin de M. Lincoln a été découvert, et l'on a les preuves que toute cette série de crimes monstrueux est l'œuvre d'une conspiration ourdie par les rebelles, sous prétexte de venger le Sud et d'aider sa cause. On espère s'emparer bientôt de tous ceux impliqués dans cette terrible tragédie.

La sensation produite par ces crimes est si grande, si générale et tellement douloureuse, que je ne puis en ce moment vous en dire plus long à ce sujet.

Hier, à la première heure, le président avait fait convoquer un conseil de cabinet, auquel a assisté le général Grant.

Il était plus gai et plus heureux que je ne l'eusse jamais vu : il se réjouissait de la chance prochaine d'une paix ferme et durable au dedans et au dehors ; il manifestait au plus haut point la bienveillance et l'harmonie qui le caractérisaient, l'esprit doux et indulgent qui le distinguait si éminemment.

Avis public avait été donné que lui et le général Grant assisteraient à la représentation ; et l'occasion d'ajouter le lieutenant général au nombre des vic-

times à sacrifier avait été sans doute saisie comme une occasion favorable pour l'exécution de projets qui paraissaient avoir été conçus, il y a quelques semaines déjà ; mais le général Grant a été contraint de s'absenter ; il a échappé ainsi aux projets formés contre lui.

Il serait superflu que j'ajoutasse la moindre chose touchant l'influence que cet atroce assassinat du président pourrait exercer sur les affaires du pays. Je dirai seulement que quelles que soient les atrocités commises par les ennemis du pays, elles ne semblent, en aucune façon, devoir amoindrir l'esprit public et retarder la ruine définitive de la rébellion.

Profondément ému par les événements qu'il est de mon devoir de vous communiquer, j'ai l'honneur d'être très-respectueusement votre obéissant serviteur.

Signé : Edvine, M. Stanton.

Le *Courrier des Etats-Unis* a donné les curieux détails qui suivent :

« Un instant avant l'événement, le président était penché en avant, la tête appuyée dans sa main avec

le sans-façon qui lui était habituel, les yeux tournés attentivement vers la scène, et riant d'une franche gaieté. On entendit un coup de feu. Au même instant, un homme sauta de la loge du président droit sur la scène, et, avec un geste tragique, brandissant un poignard à la main, s'écria en regardant l'auditoire : « *Sic semper tyrannis!* » Puis, d'une seconde émission de voix : « *Le Sud est vengé.* »

» Ces mots, entendus distinctement de toute la salle, y éclatèrent comme un coup de tonnerre. La soudaineté de l'action, le ton déclamatoire des paroles, firent croire un instant à un épisode théâtral. Mais ce fut la durée d'un éclair.

» Le personnage s'élança dans les coulisses. Un avocat, M. J.-B. Stewart, se précipita en même temps sur la scène et ne le manqua que de quatre pas; il allait l'atteindre, lorsqu'il lui échappa en lui fermant la porte au visage. Le temps de la rouvrir, l'assassin avait disparu.

» Un fait révélé par la déposition du major Rathburn, qui avait accompagné le président avec Mme Lincoln et miss Clara Harris, c'est que l'assassin, qui n'a paru dans la loge que pour disparaître aussitôt, avait mûri son plan et l'avait préparé avec un sang-froid et une audace incroyables. Il avait pénétré dans la salle du théâtre avant qu'elle fût ou-

verte au public, et avait pris des dispositions qui avaient dû occuper un assez long espace de temps.

» La loge du président, au théâtre Ford, est double, c'est-à-dire qu'elle est formée de deux loges dont on enlève la cloison et qui, ainsi, n'en forment plus qu'une. On y entre par un couloir sombre, étroit, séparé de la galerie publique par une petite porte.

» L'examen des lieux a fait découvrir que cette porte avait été condamnée, avant la représentation au moyen d'un morceau de bois épais d'un pouce sur six pouces de large et environ trois pieds de long; ce morceau de bois était arc-bouté d'un bout dans une entaille creusée à cet effet dans le mur, et de l'autre dans la moulure du chambranle de la porte, de sorte qu'il était impossible de le déplacer en poussant la porte du dehors.

» Cette précaution prise, le meurtrier avait fait dans la porte, avec une vrille, un trou légèrement évidé en dehors, de manière à pouvoir regarder ce qui se passait dans la loge.

» De plus, comme il y avait à l'intérieur des verrous de sûreté qui auraient pu être fermés, les vis avaient été à demi-dévissées, de manière à céder, au besoin, à une pression du dehors.

» Enfin, ce qui atteste au plus haut degré la diabolique prévoyance qui a présidé à ces préparatifs,

c'est que le meurtrier avait été jusqu'à se ménager un accès sans obstacle auprès du président, par une disposition spéciale des meubles qui garnissaient la loge.

» Le fauteuil à bascule de M. Lincoln était sur le devant, dans l'angle éloigné de la scène; celui de Mme Lincoln était sur le même plan, un peu en arrière, tandis que les autres siéges et le sofa avaient été rangés de l'autre côté de la loge, laissant ainsi un large espace au milieu, où un homme pouvait manœuvrer à l'aise.

» Les choses se sont passées comme si l'assassin avait lui-même réglé les mouvements. M. Lincoln s'est assis dans le fauteuil qui lui était destiné, Mme Lincoln près de lui, Mlle Harris dans l'angle opposé, sur le devant, et le major Rathburn sur le sofa, à quelques pieds en arrière.

» Le meurtre a eu lieu pendant la seconde scène du troisième acte de la pièce : *Our American Cousin.*

» Le major Rathhurn ne s'est aperçu de l'entrée d'un étranger qu'en entendant le coup de pistolet; il s'est retourné, a vu la lueur, et, à travers la fumée, a aperçu vaguement un homme à six pieds du président. .

» Il s'est élancé et l'a saisi; mais l'assassin s'est débarrassé de son étreinte en lui lançant un coup de

poignard qui l'a atteint au bras gauche, et a sauté hors de la loge en lui laissant un pan de son habit déchiré dans la main.

» Le major courut à la porte de la galerie pour appeler du secours; il la trouva barricadée, et dut arracher la pièce de bois qui la retenait avant que l'on pût entrer. Deux médecins se sont présentés, et aucune autre personne n'a plus été admise.

» Ces événements n'ont pas pris plus que l'espace de trente secondes entre le coup de feu et le moment où l'assassin a sauté sur le théâtre; la hauteur de la loge à la scène est à peu près de neuf pieds.

» Les vêtements de Mlle Harris, et de M. Rathburn ont été couverts du sang de celui-ci. La blessure du président n'a pas saigné. »

Trois semaines après ce crime épouvantable, le même journal annonçait la mort de Booth et l'arrestation de ses complices.

Crimes monstrueux, inutiles, funestes au Sud, qu'on ne peut cependant, en bonne justice, rendre responsable d'actes individuels.

A la mort d'un tyran éclatent la joie et les chants de délivrance; mais lorsqu'un génie

de la liberté disparaît, le deuil est universel.

Dès que la nouvelle de l'assassinat du président Lincoln fut connue en Amérique et en Europe, il n'y eut qu'une voix et qu'un cœur pour regretter l'homme vraiment grand et vraiment bon qui pendant cinq années avait présidé aux jours agités des États désunis. Tous les parlements, sans en excepter le corps législatif français, exprimèrent hautement la douleur et l'indignation ressenties dans le monde entier à la nouvelle de l'assassinat de Lincoln. A New-York, à Wasinghton, les maisons furent tendues de noir. Jamais roi ne fut regretté et pleuré, comme ce citoyen libre, chef d'un peuple libre. En Allemagne, en Italie, et principalement en France et en Angleterre d'éloquentes adresses furent envoyées aux ministres plétipotentiaires des États-Unis. A Paris, les étudiants délégués des écoles, la plupart des journaux, à Londres, Louis Blanc, au nom de l'exil, les sociétés ouvrières, les

citoyens réunis en meetings payèrent à la mémoire du président intègre, Lincoln, leur tribut de reconnaissance et d'admiration. La démocratie européenne porte le deuil de la démocratie américaine, comme le prouvent les adresses qui vont passer sous les yeux de nos lecteurs.

Le *Temps*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national* et le *Siècle* ont rédigé d'un commun accord l'adresse suivante qui, couverte de nombreuses signatures, a été envoyée à M. Bigelow, ministre des États-Unis, pour être transmise au président Johnson :

« Monsieur le président,

» La constitution de votre pays a placé pour jamais la démocratie américaine au-dessus des coups dirigés contre les personnes. Où la liberté règne, où la loi seule gouverne, les premiers magistrats peuvent périr sans que les institutions soient ébranlées ou seulement menacées. Le regret et l'indignation

peuvent agiter le peuple; la crainte ne saurait l'atteindre.

» Nous savons que ce sont là les heureuses conditions faites au peuple des États-Unis par ses institutions.

» Permettez-nous cependant de vous exprimer la douleur que nous fait éprouver la mort du citoyen qui vient d'être frappé. Abraham Lincoln sera regretté comme il était admiré par la démocratie française. Quel plus beau modèle, en effet, que ce grand homme du peuple, ce travailleur parvenu du rang le plus humble à la première magistrature de son pays, et demeuré le fidèle serviteur des lois!

» Dites au peuple de l'Union, monsieur le président, que nous nous associons à son deuil comme nous partageons ses espérances. L'esclavage est mort, la liberté ne périra jamais, le triomphe de la grande république est assuré.

Les journaux de Paris ont publié les passages suivants de l'adresse de la jeunesse des écoles, qui s'est empressée de s'associer au deuil de la démocratie :

« ... Dans le président Lincoln nous pleurons un concitoyen : il n'y a plus de patries enfermées dans d'étroites frontières. Notre patrie est partout où il n'y a ni maîtres ni esclaves, partout où l'on vit avec la liberté, où l'on combat pour elle. Nous sommes concitoyens de John Brown, d'Abraham Lincoln, de Seward.

» A nous jeunes gens à qui l'avenir appartient il faudra de grandes énergies pour fonder une vraie démocratie. Nous porterons nos regards de l'autre côté de l'Océan pour apprendre comment un peuple qui a su se faire libre sait conserver sa liberté.

» Celui qui vient d'être frappé était un citoyen de cette République où les grands hommes sont, non pas les conquérants qui violent le droit et la souveraineté des peuples, mais les fondateurs et les gardiens de leur indépendance, comme Washington et Lincoln. Probité, simplicité, énergie dans la lutte, modération dans la victoire, respect de la liberté toujours et partout, voilà les qualités des élus du peuple américain. . . . .

» Frapper de tels hommes, c'est frapper la loi même. . . . . »

Louis Blanc a écrit à M. Adam, ambassadeur des États-Unis en Angleterre, la lettre qu'on va lire :

Londres, 27 avril 1865.

« Monsieur,

» Comme Français, je me crois obligé de vous exprimer la douleur que j'ai éprouvée à la nouvelle du crime horrible dont M. Lincoln est tombé victime.

» Mes sentiments sur cette catastrophe lamentable sont, j'en suis sûr, partagés par tous ceux de mes compatriotes résidant à Londres, que je compte parmi mes amis.

» Nous avons tous suivi avec une émotion cordiale les progrès de la cause que l'illustre Abraham Lincoln a si puissamment servie, et nos désirs les plus ardents sont pour la prospérité croissante du grand peuple qu'il représentait si glorieusement.

» Recevez, monsieur, cette assurance de mes vives sympathies et de ma haute considération.

» Louis BLANC. »

L'unanimité des regrets et des adresses atteste que M. Lincoln était considéré avec raison comme l'homme qui pouvait mener à bonne fin la destruction de l'esclavage et reconstituer sur de nouvelles et larges bases la République américaine. Inflexible dans les principes, il avait le tempérament, la sagesse, l'expérience, que nécessitent les applications politiques. La disparition de l'institution de l'esclavage aux États-Unis ruine, il faut l'avouer, des milliers de familles, mais au prix de la ruine matérielle, ce n'est pas encore payer trop cher la grandeur morale que donne une situation conforme à la justice. L'intérêt ne doit jamais être en désaccord avec le droit. Dans les États du Sud, un nègre ne pouvait jamais être un citoyen ; un esclave n'était qu'une marchandise, comme à Rome l'esclave n'était qu'un instrument, qu'une *chose*. La République des États-Unis devait tôt ou tard s'élever contre cette anomalie. Fondée sur les principes démocratiques, il fallait qu'elle en

réalisât toutes les conséquences. La liberté est d'ailleurs de tous les climats, de tous les pays, de l'Europe comme de l'Amérique; elle convient à toutes les races, — blanches, brunes, rouges ou cuivrées, — et ravit le cœur des sauvages et des nègres aussi bien qu'elle plaît aux civilisés et aux blancs!

Que les États confédérés de l'Amérique écoutent donc les voix généreuses de la nature et de la raison, qu'ils se résignent avec bonne grâce à l'abolition de l'esclavage, qu'ils effacent de leurs mœurs ce scandale, cette honte, cet asservissement, cette pauvreté et cette faiblesse, dans un pays où se marient si heureusement la richesse et la liberté. La France ne leur a-t-elle pas donné l'exemple? N'a-t-elle pas, par un décret du gouvernement provisoire de 1848, déclaré qu'il n'y aurait plus d'esclaves dans toute l'étendue de ses colonies. Quels dangers a-t-elle courus? Aucun. Cette admirable mesure n'a pas rencontré un obstacle. L'émancipation des nègres et des esclaves

des colonies françaises, l'Algérie comprise, s'est faite sans inconvénient; les émancipés ont béni la France, et l'humanité l'a remerciée.

Les États du Sud doivent suivre un si noble exemple; vaincus, ils ne peuvent d'ailleurs résister plus longtemps à la volonté de la majorité de leurs concitoyens, à la voix de l'Europe si formellement exprimée, au vœu de l'humanité qui veut rayer de son code ce mot horrible *esclavage*, pour le remplacer par un autre qui rayonne et vivifie, par le mot *liberté !*

Le sacrifice de ses privilèges sera plus facile et plus fructueux au Sud qu'il ne le croit encore à cette heure. Avant le 4 août 1789, la noblesse de France ne croyait pas non plus qu'elle cesserait jamais d'être une caste privilégiée, et cependant elle eut l'héroïsme chevaleresque de sacrifier ses droits féodaux, d'abdiquer ses privilèges sur l'autel de la patrie.

C'est toujours à notre grande Révolution qu'il faut recourir lorsqu'on veut savoir comment un peuple doit se rendre libre et porter en même temps la liberté autour de lui. Il est à regretter, à ce point de vue, qu'on n'aît pas dit un mot de la Révolution française dans les adresses remises aux ministres plénipotentiaires des États-Unis.

Que les Américains passent sous silence la Révolution dans leurs proclamations, dans leurs manifestes, cela peut s'expliquer et se comprendre jusqu'à un certain point; beaucoup d'entre eux n'ont pas lu la première page de cette grande histoire ; mais nous autres Français, nous sommes tenus à plus de mémoire et à moins d'ingratitude.

La Révolution française, dans une situation plus critique que celle de l'Amérique, car elle eut à lutter contre l'Europe coalisée et contre la Vendée, se défendit vaillamment et brillamment, défit toutes les armées qu'on lui opposa, et retrouva au milieu de l'effroyable tourmente

qui fit crouler trônes, esclavages et priviléges, les titres perdus du genre humain. Elle délivra l'homme de sa Bastille intellectuelle, morale et physique; elle l'affranchit du christianisme pour le rendre tout entier au gouvernement de sa raison; de la monarchie pour lui donner les droits du citoyen, de la servitude économique pour en finir avec sa misère matérielle. Ce n'est pas la Révolution française qui aurait jamais été l'alliée de la Russie; ce n'est pas elle qui aurait consacré cette doctrine égoïste et américaine de Monroë par laquelle un peuple se détache de tous les autres peuples. Pour elle l'Océan n'était qu'un mince filet d'eau, une nation qu'une petite partie de l'humanité. Se tenant dans le domaine des idées générales, sur les hauteurs où le sentiment du droit universel porte la pensée, notre Révolution a créé le citoyen libre sur la terre libre, qu'il soit blanc, jaune ou noir, Esquimau, Indien, Africain ou Américain. Elle a fait passer dans sa sainte formule *liberté*, *égalité*, *fraternité*, dans sa dé-

claration des droits de l'homme et du citoyen. le souffle créateur de la justice et de la vérité.

Ce n'est donc pas au-delà de l'Océan, ainsi que l'affirment quelques adresses, qu'il faut jeter les yeux pour contempler l'idéal vers lequel tout homme et toute nation doivent graviter, c'est vers cette Assemblée nationale, vers cette sublime Convention, qui de 89 à 94 ont pris Paris pour leur mont Sinaï et ont stipulé pour tous les membres de l'humanité soumis aux mêmes besoins, aux mêmes droits, aux mêmes devoirs, aux mêmes lois! On sent que ces premiers pionniers de la Révolution française avaient une grande supériorité morale sur les nations carthaginoises ou saxonnes qui, méconnaissant l'esprit humain et reniant les grands côtés de leur destinée, se parquent dans un égoïsme national, dans des préoccupations exclusivement mercantiles, rêvent conquête et extension de leurs territoires, en un mot, subordonnent l'élément supérieur à l'élément inférieur, et, penchées sur elles-mêmes, ne songent

nullement au règne universel du droit sur la terre.

Grâce à la Révolution française, les États-Unis sont libres et victorieux aujourd'hui. Les émigrants de l'Europe qui leur ont permis de renouveler leurs armées décimées en surchargeant leur budget et l'esprit invincible de la Révolution française ont combattu avec eux contre le Sud, défendant avec un héroïsme stérile la cause condamnée de l'esclavage noir. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les Français tendent la main et donnent le coup d'épaule à l'Amérique. A la fin du siècle dernier, Voltaire ne saluait-il pas le patriarche de l'indépendance américaine, l'illustre Franklin, par ces mots restés dans toutes les mémoires : « Dieu et la liberté! » A la première nouvelle du soulèvement de la colonie anglaise, Lafayette et un grand nombre d'officiers français ne volaient-ils pas au secours des Américains? Sans les guerres de la Révolution et de l'Empire, pense-t-on que la colonie américaine eût

réussi à secouer le joug de l'Angleterre, à s'affranchir complétement de la mère-patrie devenue pour elle une marâtre ?

Mais ce ne sont pas des services matériels que nous cherchons à rappeler au Nouveau Monde, c'est la grande tradition, c'est le sublime *Credo* de la Révolution française qui semble oublié ou systématiquement écarté. En deçà comme au-delà de l'Océan, tous ces souvenirs géants sont importuns et écrasants pour les pygmées de notre temps. Que les États-Unis se débarrassent de leur égoïsme politique, de leur fanatisme chrétien, de leur fureur mercantile et conquérante ; qu'ils se rappellent que la Révolution française a été la vraie conquérante, car elle a émancipé l'esprit humain, brisé les fers des esclaves blancs et noirs, et créé la seule religion politique de ce monde, celle qui relie tous les membres de la grande famille humaine sous les faisceaux de la justice et de la liberté !

CINQUIÈME PARTIE

MIRABEAU ET LES GÉNIES FÉMININS



MIRABEAU ET LES GÉNIES FÉMININS

Un savant éclectique de notre temps, préférant aux lauriers sévères de la philosophie les palmes du romantisme, s'est fait peintre de femmes. Il a élevé de ses mains un piédestal aux héroïnes du dix-septième siècle ; il les a placées sur un trône splendide et s'est humblement jeté à leurs genoux, avant de les peindre d'une palette chargée de tendres couleurs. Jusque-là rien à dire, les amours posthumes sont permis à tout le monde.

Mais ce qui n'est pas permis à l'écrivain, c'est d'être injuste, c'est de mettre une caricature à côté d'un tableau, c'est d'outrager, de stigmatiser les femmes du dix-huitième siècle, de les enlaidir, de les avilir systématiquement, pour faire ressortir avec plus d'éclat la beauté. les vertus, la noblesse, la grandeur immaculée des femmes du dix-septième.

Savez-vous pourquoi notre philosophe admire les femmes du dix-septième siècle? Parce qu'elles ont vécu en païennes et fini en chrétiennes, parce qu'elles ont couronné une existence d'intrigues et de volupté, comme mesdames de Longueville et de Chevreuse, par l'abdication de leurs amours, de leur ambition mondaine dans un couvent. Mais fi des femmes du dix-huitième siècle amies des arts et des lettres, enthousiastes de philosophie; fi de ces beaux-esprits auteurs, de ces doigts tachés d'encre, de ces présidentes de coteries littéraires. Arrière mesdames du Deffant, Geoffrin, du Châtelet, Sophie de Monnier, de Wa-

rens, Condorcet, Roland, Lucile Desmoulins.

Oui, j'en conviendrai avec le galant historiographe des femmes du dix-septième siècle, il y a de la grandeur à reconnaître le vide de ses passions, de ses rêves ambitieux, de ses calculs égoïstes ; il est courageux de jeter le linceul sur ses derniers jours, le cilice et le voile sur ses charmes profanés, de donner le néant de la mort en pâture à son cœur lassé. Mesdames de Longueville et de Chevreuse ont du désespoir quand, après avoir étreint l'homme jusqu'au squelette, elles tournent leurs âmes vers Dieu, si imparfait, si étrange qu'elles se le figurent, si limité qu'elles jugent l'infini. Mais à la mort je préfère la vie, au cimetière le cirque, au repos le mouvement, à la résignation la lutte, aux nonnes cloîtrées du dix-septième siècle ces belles mondaines du siècle de Voltaire, qui prirent part aux luttes de la pensée, qui aimèrent d'un sentiment éclairé la philosophie et firent pencher la balance de son côté en prêtant le merveilleux secours de leurs char-

mes, de leur esprit et de leur cœur aux athlètes du temps, à Voltaire, Rousseau, Diderot, Fontenelle, d'Alembert, Mirabeau.

Avant de juger les femmes des siècles précédents, il faut faire la différence des deux époques. Le dix-septième siècle clôt une ère de force, de soumission morale, tandis que le dix-huitième ouvre l'ère du doute, des débats, de l'examen, de la raison, de la libre recherche. La pensée de Descartes a germé dans les cerveaux. A la société emmaillottée, emmoinillée, qui expire dans un couvent, succèdent des générations amoureuses de bruit, d'activité, d'indépendance, qui brodent leur vie sur une trame entièrement nouvelle. Les femmes du dix-huitième siècle ont autre chose à faire qu'à se confesser ou à s'enterrer vives dans un *in pace* avec un monde qui s'éteint de langueur; elles doivent adorer le nouveau soleil qui point à l'horizon des temps, chanter la résurrection de l'humanité, comprendre et aimer le monde éblouissant qui, sorti tout organisé du cerveau

de Descartes, est exploré et défendu contre les barbares par Voltaire et les encyclopédistes, réunis en phalange serrée.

Notre temps, qui s'est agenouillé devant Valentine de Milan, qui a aimé Héloïse avec le cœur d'Abélard, qui a combattu les ennemis de la France sous la cotte de mailles de Jeanne d'Arc, la vierge belliqueuse, qui a partagé les effusions mystiques de sainte Thérèse et de madame Guyon, et qui s'est pieusement incliné devant les belles cloîtrées du dix-septième siècle, notre temps n'a pas encore rendu justice aux femmes célèbres du siècle dernier. Pourtant, si la vie se juge par l'œuvre, par l'influence produite, par l'action féconde, dites-moi ce qui a été le plus utile au monde, du couvent ou de la ruelle littéraire, du cloître ou du salon indépendant, précurseur de la tribune? Pourquoi cet oubli, ce dédain coupable des gloires féminines, des héroïnes du dix-huitième siècle? Serait-ce parce qu'elles ont préféré la grandeur des passions nobles, la gloire

de l'intelligence à un rigorisme étroit, à une morale de convention, à une vie factice et étriquée, ou plutôt ne leur pardonnerait-on pas d'avoir placé au-dessus de l'amour même l'éternelle fiancée des grandes âmes : la liberté ?

Eh bien, loin de partager ces tristes préventions, j'ai voulu réagir contre elles; loin d'acquiescer au faux jugement du biographe de madame de Longueville, qui s'est écrié en parlant des femmes du dix-huitième siècle : « Ce n'est pas nous qui nous proposerions jamais de leur servir d'historien ! » Notre ambition a été de peindre l'une des plus grandes figures du dix-huitième siècle, Sophie de Ruffey, marquise de Monnier.

Au plus fort de la mascarade du siècle dernier, et parmi ces courtisanes qui prennent le fard et les mouches pour la beauté, les minauderies pour la grâce, le clinquant pour le diamant, la licence spirituelle enveloppée de dentelles et de bons mots pour l'amour, parmi ces talons rouges qui raillent toute passion pro-

fonde, muguettent et coquettent comme les eunuques de l'Orient, apparaît une femme douée de tous les charmes de la grâce, de toutes les énergies d'un grand caractère, de toutes les élévations d'une belle âme, d'un esprit distingué? Flagellée, couronnée d'épines, outragée et mise en croix par les pharisiens de son époque, Sophie de Ruffey, marquise de Monnier, sacrifia à la sincérité d'un noble sentiment titres, fortune, préjugés, et, quand l'amour insatiable eut englouti ces libres dons, elle jeta au Minotaure la seule chose qui lui restât : sa vie.

Vingt ans avant qu'éclate la révolution de 89, surgit une tempête faite homme, comme le qualifie son père, une manière d'Hercule étouffant les serpents au berceau, un être étrange que ne peut contenir le cadre étroit de la famille féodale, que l'État traite en implacable révolté. Mirabeau accepte cette lutte titanesque contre les siens et contre autrui, contre son père et sa femme, contre la royauté et la noblesse, contre

les puissances politiques de son temps; il fait de sa cause celle du droit et de la liberté. A Manosque, à Joux, à Vincennes, en Hollande, en Angleterre, sous les verrous et dans l'exil, il prend au collet tous les despotismes, les secoue de sa main puissante; il soufflette les abus, il crie haro sur les vieilles institutions; en même temps qu'il ébranle les colonnes du temple, il montre du doigt à l'horizon le nouvel idéal de justice qui va descendre dans les faits.

Jupiter eut pitié de ce sombre Vulcain qui forgeait si douloureusement les outils de la Révolution; il lui envoya une déesse au doux sourire, au regard intelligent, à l'âme fière. La marquise de Monnier partagea l'exil et la détention de Mirabeau, le consola, l'encouragèa, lui tressa, dans les jours du martyre, sa couronne de myrtes et de lauriers, et se suicida, sacrifiée par son amant qui continua son étape vers la liberté! Mais s'il avait gardé la compagne de l'exil, peut-être aurait-il adressé

moins de sourires et fait moins d'avances à la cour, peut-être aurait-il eu moins d'hésitations, moins de faiblesses, et n'aurait-on trouvé aucun papier compromettant dans la fameuse armoire de Louis XVI ; en un mot, la vie politique de Mirabeau eût peut-être été d'un courage aussi constant, d'une teinte aussi franche, aussi nette que sa vie privée.

FIN

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

4-20-23-29-33-36-[illegible]-27-73-113-[illegible]-249-
257-

